

UN ÉTÉ 1944 À CRUX LA VILLE

Témoignages de guerre

Michel GEOFFROY



UN ETE 1944

A

CRUX LA VILLE

TEMOIGNAGES DE GUERRE

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1	
AVANT-PROPOS : CONTEXTE.....	3	
Chapitre 1 : L'EMBUSCADE DE L'ÉTANG DU MERLE 15 JUIN 1944	5	
Les faits	5	
Témoignages dans le voisinage	10	
Chapitre 2 : LA BATAILLE DE CRUX-LA-VILLE 12-17 AOUT 1944	14	
Présentation.....	14	
Carte de situation	15 et 16	
Sancy et Crux-la-Ville déclarés « villages martyrs »	23	
La parole aux « <i>Occupés</i> ».....	26	
Témoignage du curé	28	
Témoignage du maire	31	
Témoignage de l'entrepreneur	35	
Témoignages d'habitants du bourg de Crux	39	
Témoignages des habitants des hameaux	49	
Chapitre 3 : LES MAQUISARDS.....	61	
Chapitre 4 : HOMMAGE A LISE LE BOURNOT COMBATTANTE AU MAQUIS DANIEL.	71	
Chapitre 5 : CINQ ENFANTS JUIFS CACHÉS À FORCY	75	
Annexe 1 : LES PREMIÈRES COMMÉMORATIONS DE LA BATAILLE des 12-16 Août.	81	
Annexe 2	LES LIEUX DE MÉMOIRE	85
BIBLIOGRAPHIE	100	
REMERCIEMENTS	101	

INTRODUCTION

1944 : C'était il y a 80 ans !!! La France se libérait douloureusement de l'envahisseur. Une année marquante pour le centre-Nivernais. La bataille dite de Crux-la-Ville entre l'Armée allemande et les Maquis, du 12 au 16 août, est répertoriée comme la deuxième au niveau national après celle du Vercors pour la durée des engagements et le nombre important des effectifs. Mais, 80 ans plus tard, à l'échelle nationale, le territoire autour de Crux-la-Ville reste à l'ombre de toute notoriété.

Avant que ces événements ne soient relégués dans un passé lointain et que les mémoires s'effacent, il semble opportun mais aussi nécessaire de remettre de la lumière sur cette Histoire peu connue. Il ne s'agit pas, ici, de relater en long et en large les actions militaires, cela a déjà été écrit. En revanche, le vécu de la population n'a guère été exploré. C'est le but essentiel de cette publication, essayer de le rendre vivant, comme si les témoins étaient toujours présents.

Certes, il y a une grande difficulté à restituer des scènes si anciennes, du fait que, justement, les témoins, pour la plupart, ont franchi les portes de l'Au-delà ! Il faut se méfier des témoignages de « seconde main » pour l'écrit, ou des paroles reprises par les générations suivantes, au regard de l'exactitude des situations. Cependant, le recueil d'informations sur la période de la seconde guerre mondiale a commencé pour moi il y a de nombreuses années. J'ai accumulé les témoignages depuis mon adolescence, mais la vie professionnelle m'a éloignée du Nivernais, bien qu'y étant revenu régulièrement. C'est certain, je n'ai pas pu interroger quelques personnes à temps. Cet ouvrage aurait été réalisé il y a 20 ou 30 ans, il aurait comporté évidemment plus de matière. Toutefois, la vie de « retraité » ne m'a pas mis en « retrait » de la recherche d'histoires de vies. Et ces dernières années, de nouveaux récits et témoignages sont sortis de leur léthargie...

La « petite » Histoire dans la « grande », doit permettre d'apprendre de plus près ce qui s'est vécu sur le terrain. Aussi, les personnes qui ont bien voulu s'exprimer méritent d'être présentées. De même que dans une publication de recherche historique on indique des références bibliographiques, souvent des notes en bas de page, le choix a été assumé ici de présenter les « témoins ». Quitte à ce que cela coupe un peu la fluidité des narrations les unes au bout des autres. Attirer l'attention sur les protagonistes des récits est aussi une manière de restituer la vie du village à cette époque, à travers les métiers, les coutumes, les relations humaines...D'où la présentation biographique plus ou moins brève, du « raconteur », de sa famille, de ses liens dans la communauté villageoise.

Il a fallu néanmoins en rapportant les paroles, éviter les doublons sur un même évènement. Mais, comme les développements et les points de vue sont rarement identiques, il est intéressant de croiser les propos selon ce qui a été observé depuis le bourg ou depuis tel ou tel hameau ou village plus éloigné. Les témoignages ainsi se recourent, se complètent et se confirment. Mais, moyennant de nombreuses vérifications archivistiques quant à la sûreté des dates, des lieux, des faits... Une même scène peut être observée de différents biais, cependant au final, la trame essentielle des faits est validée. Parfois la succession des récits s'approche du découpage cinématographique : on laisse une scène , on dévie un peu, et on y revient d'un autre poste d'observation, et plus les récits se succèdent, plus les enchaînements se précisent.

L'essentiel des récits porte sur les journées des 12-16 août (Chapitre 2), mais tout l'été 1944 dans les alentours de Crux a été mouvementé, à commencer par la tragique embuscade de l'étang du Merle, et sur ce fait de guerre existent aussi des témoignages. Par ailleurs il a paru fort intéressant de mettre en lumière l'action d'une femme résistante dans le maquis Daniel, de par ses liens avec la population proche du camp (Chapitre 4). Il a semblé également utile d'entendre les propos d'une des petites juives cachées au hameau de Forcy. Enfin, pour ce qui reste de visible aujourd'hui comme témoignage de ces événements, une annexe a été consacrée aux lieux de mémoire de ce territoire.

Une précision déontologique par égard pour le peuple allemand, si des qualificatifs comme « boches », « chleux » par exemple sont employés, ce n'est qu'à l'intérieur de citations (souvent anciennes)

Je remercie chaleureusement tous les nombreux contributeurs de cette investigation.

Et Vive l'esprit de la Résistance. Résister c'est cultiver la Liberté !

Michel Geoffroy le 1^{er} mai 2024

AVANT-PROPOS : CONTEXTE

Juin 1940 : après l'invasion de la Belgique, l'armée allemande entre en France. C'est l'exode ! De nombreux habitants du Nord fuient et descendent jusque dans Val de Loire et plus loin. Suite à l'armistice du 22 juin 1940, la Nièvre devient zone occupée. De nombreux soldats français sont faits prisonniers en Allemagne. Certains, comme Michel Droin, futur maire de Crux-la-Ville y passeront les 5 ans. L'occupant installe ses « Kommandantur », réquisitionne, tout en se montrant, au début, peu agressif vis-à-vis de la population.

CRUX-LA-VILLE

DIMANCHE 2 AOUT 1942

GRANDE KERMESSSE

Au profit des Prisonniers

10 h. 30 — MESSE pour les Prisonniers.
12 heures — OUVERTURE du BUFFET
Consommations de choix : à la carte, à volonté, à toute heure.

SALON de THE pour DAMES
(Se munir de couteaux et fourchettes)

14 heures — DEFILÉ COSTUME.
Attractions - Jeux divers - Mat de Cocagne
Chansons - Monologues - Orchestre
Troupes artistiques de Crux, St-Saulge, Prémery

G U I G N O L
L'inoubliable MEYER et ses marionnettes

ENCHERES : Lots de choix, jamais égales, TABAC

TOMBOLA : Plus de 600 Lots (Tirage au cours de la Kermesse)
Le service des Cars sera indiqué par la voie de la presse
Garage pour bicyclettes et voitures.

Tous à Crux pour le 2 Aout

Imp. - Y. Buisson - Bourges

Photographie d'une affiche originale provenant de la famille Leblanc-Picq

Début 1944 le régime nazi a déjà subi des revers et de nombreuses défaites. Le débarquement des Alliés s'opère le 6 juin en Normandie. Dans la foulée, le grand Quartier Général Allié décide d'implanter en Nivernais-Morvan un bastion de Résistance, seul passage obligé d'évacuation des unités allemandes du sud-ouest. Ceci dans le but de forcer l'ennemi à utiliser des forces dans notre région, ainsi que de retarder le reflux de renforts allemands vers le front de Normandie, et, par la suite, vers l'Est. D'où l'important enjeu stratégique du Centre-France pour y implanter des maquis et y parachuter plus d'armes et de munitions. La première opération de parachutage allié dans le secteur, bien avant le débarquement, a lieu le 5 mars près d'Oulon, sur le terrain « Brème ». Les parachutages de plus en plus nombreux vont psychologiquement commencer à déstabiliser l'ennemi.

Dès le début du mois de juin les camps de maquisards prennent de plus en plus d'importance. Les résistants, appelés « terroristes » par l'occupant, appliquent la stratégie de la guérilla, passant d'une position défensive à une situation de combat. Et la lutte s'intensifie à travers des sabotages, des accrochages, des embuscades. A

Aux pourtours de Crux-la-Ville, 3 maquis se positionnent (et même plus en comptant le Maquis Socrate à son début, basé vers St Benin-des-Bois, le groupe Homer...) : le Maquis Julien s'installe dans le bois de Sancy le 11 juillet, le Maquis Daniel le 13 dans le bois de Vorroux, et le Maquis Mariaux dans le bois de Forcy le 21, mais, dès début juin, il n'était déjà pas très loin, dans le bois de Prémery.

L'État-major allemand apprend que des troupes britanniques ont été larguées sur le Morvan. Fin juin, après l'attaque d'un convoi allemand près de Montsauche, les représailles sont ultra-violentes avec les destructions et incendies de Montsauche, Planchez et Dun-les-Places, où tous les hommes civils sont fusillés (sauf un) le 26 juin. Les Allemands veulent coûte que coûte maintenir ouvertes les routes de leur retraite. En même temps les maquis accueillent chaque jour de nouvelles recrues et reçoivent encore plus d'armes et munitions, qui occasionnent des embuscades de plus en plus meurtrières, chez l'ennemi, mais parfois aussi chez les résistants : la première embuscade est à leur détriment, sur le territoire de Crux-la-Ville, et survient le 15 juin.

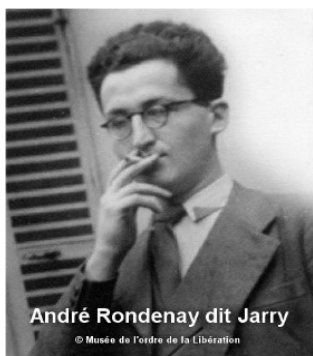
Chapitre 1 :

L'EMBUSCADE DE L'ÉTANG DU MERLE

15 JUIN 1944

Les faits

Dans la nuit du 14 au 15 juin 1944, un important parachutage destiné au Maquis Socrate commandé par Georges Leyton (Socrate) est prévu au-dessus de la commune de Sainte-Marie, sur le terrain "Cognac". Les maquisards de Socrate, ardemment pourchassés, ont fui les lieux.



André Rondenay dit Jarry

© Musée de l'Ordre de la Libération

*Photo musée de l'Ordre
de la Libération*

Sur ordre du colonel André Rondenay (Jarry), délégué militaire de la Zone Nord, la récupération du parachutage est confiée au Maquis Camille, installé à Vermot, près de Dun-les-Places, à environ 55 km du terrain de parachutage. Camille abrite depuis peu les membres du " Groupe Paris" aux ordres de Pierre Henneguier (futur chef du maquis Julien).

Paul Bernard (Camille), prend le commandement de l'opération. Deux camions équipés de gazogène partent de Dun-les-Places. À bord du premier, prennent place 7 hommes : 2 du Maquis Camille : Pierre Mounier (Gilles) et Henry Valin, le chauffeur, ainsi que 5 du Maquis Julien : Pierre Briout (Pelle), François Fouquat (Cisaille), Marcel Courtot (Robert), Antoine Filippi, (Tony), et Bernard Renault (Roland II).

Dans le second camion prennent place : Paul Bernard (Camille), Marcel Lemaître (Noël), et Barthélémy Belmonte (François II) comme voltigeurs, ainsi qu'« Etienne » avec un fusil mitrailleur et « Petit Louis », son chargeur.

Par ailleurs, Jean Longhi (Grandjean), chef départemental du Service national Maquis pour la Nièvre, après une réunion d'état-major à Saint-Honoré-les-Bains, choisit d'assister au parachutage, et part en Traction, aux côtés du délégué militaire régional, André Rondenay. L'opération leur semblait risquée.



Stirling

Le parachutage est programmé à 20 h. Les deux *Stirling* sont à l'heure mais ils font plusieurs rotations avant de larguer leurs containers. Ce qui a fait penser qu'ils ont pu être repérés par les Allemands, avec en plus des feux de gasoil pour le balisage qui ne devaient pas passer inaperçus. Plusieurs des 24 containers s'ouvrent au contact du sol, et l'opération de récupération des armes qui se sont éparpillées, va se prolonger et ne s'achève qu'au petit matin.

Au retour, la Traction de « Grandjean » et de « Jarry » ouvre la marche. C'est alors que la route au niveau de l'étang du Merle en direction des Maisons-du-Bois, est barrée par deux voitures allemandes. Dans l'impossibilité de faire demi-tour, le premier camion serrant l'arrière de la Traction, « Jarry » décide de forcer le passage en fonçant entre les voitures et le fossé. « A 100 à l'heure » La traction réussit à passer sous la mitraille, accrochant même l'une des voitures. Butant dans une ornière, la Traction reprend la route tant bien que mal, aussitôt prise en chasse par l'une des voitures ennemies, voiture qu'elle sème au bout d'une vingtaine de kilomètres de course poursuite.

En revanche le premier camion situé derrière la Traction, n'aura pas cette chance. Le chauffeur sort et est tué net d'une balle en plein cœur. Ses compagnons, sous les rafales ennemies, s'échappent en courant dans les prés alentours, tout en ripostant, mais ils sont blessés à tour de rôle. Ils se retrouvent nez à nez avec environ 200 allemands embusqués qui vont les massacrer.

Voici ce qu'en dit le capitaine Pierre Henneguié (Julien), dans « Présent pour eux », récit écrit un peu plus d'un an après la tragédie :

« Les hommes avaient un pré de deux cents mètres à franchir et ce pré était cerné par deux cents Allemands...Alors les paysans de St Saulge, que les Allemands avaient entraînés de force, virent mourir Robert, Tony, Cisaille, Pelle et Roland (pseudonymes)...Après un quart d'heure, la fusillade intense cessa, les « chleus » sortirent alors de leurs trous ; prudemment, ils s'avancèrent dans les prés, s'approchant des

hommes couchés qui geignaient ; lorsqu'ils furent vingt auprès de chacun, ils les firent se lever les uns après les autres, et vingt bottes crevèrent les ventres blessés, brisèrent les reins chancelants, mais il fallut la botte des officiers pour écraser les visages des mourants, il n'y a plus de face, c'est une plaie horrible où apparaît encore dans les chairs meurtries le sceau du talon ferré ».

Aucun des hommes de « Julien » et de « Camille » du premier camion n'en a réchappé.

Les photos qui ont été prises après par les gendarmes, et tirées au studio Raoul de Saint Saulge, montrent à quel point les Allemands se sont acharnés sur les blessés.



Numérisation des clichés originaux – Archives du président de l'amicale des anciens du maquis Julien

Les hommes du second camion, sortis plus tard du terrain, arrivent au carrefour avant le Merle. Entendant les bruits de rafales d'armes automatiques, ils prennent une autre route, et tombent eux aussi sur un barrage de trois voitures ennemies. Après un échange de tirs, ils abandonnent le camion et fuient dans les taillis. La totalité du matériel des deux camions est tombée aux mains de l'ennemi. Marcel Lemaitre, qui était dans le deuxième camion, a relaté le parcours du retour au Maquis Camille à pied par Busseaux et la digue de Vaux, puis dans une camionnette pour contourner Corbigny, et en terminant le trajet par une nouvelle marche jusqu'à Vermot (*document dactylographié tiré à part, archives communales de Crux-la-Ville*).

Après la tuerie près de l'étang du Merle, les gendarmes de St Saulge viennent vers 16 h dresser un constat, et lever le plan des emplacements des cadavres. Ils établissent ensuite un procès-verbal descriptif de l'état des corps.

Le rapport de la gendarmerie de Nevers, rédigé le lendemain, est plutôt bref :
« D'après les dires des soldats allemands, onze terroristes auraient été tués. Jusqu'ici sept cadavres ont été découverts. On ignore les pertes subies par les troupes d'occupation. Il n'a pas été possible d'identifier les cadavres découverts, ceux-ci ayant été dépouillés de tous leurs papiers et objets personnels ».

Le constat des décès est effectué par le maire de Crux-la-Ville sur le registre d'état-civil à 18 h : tous les morts sont désignés par la mention « Inconnu ». Ce n'est que le 31 août 1946 que leurs identités respectives sont révélées par les transcriptions portées sur le registre de Crux-la-Ville, et qu'on connaît alors leur date et lieu de naissance notamment : par exemple, le lieutenant du réseau Lemniscate Pierre Briout, né le 30 mai 1915 à Is-sur-Tille (Côte d'Or), époux de Céleste Garnier, avait été domicilié à Vesoul, au recensement précédant la guerre.

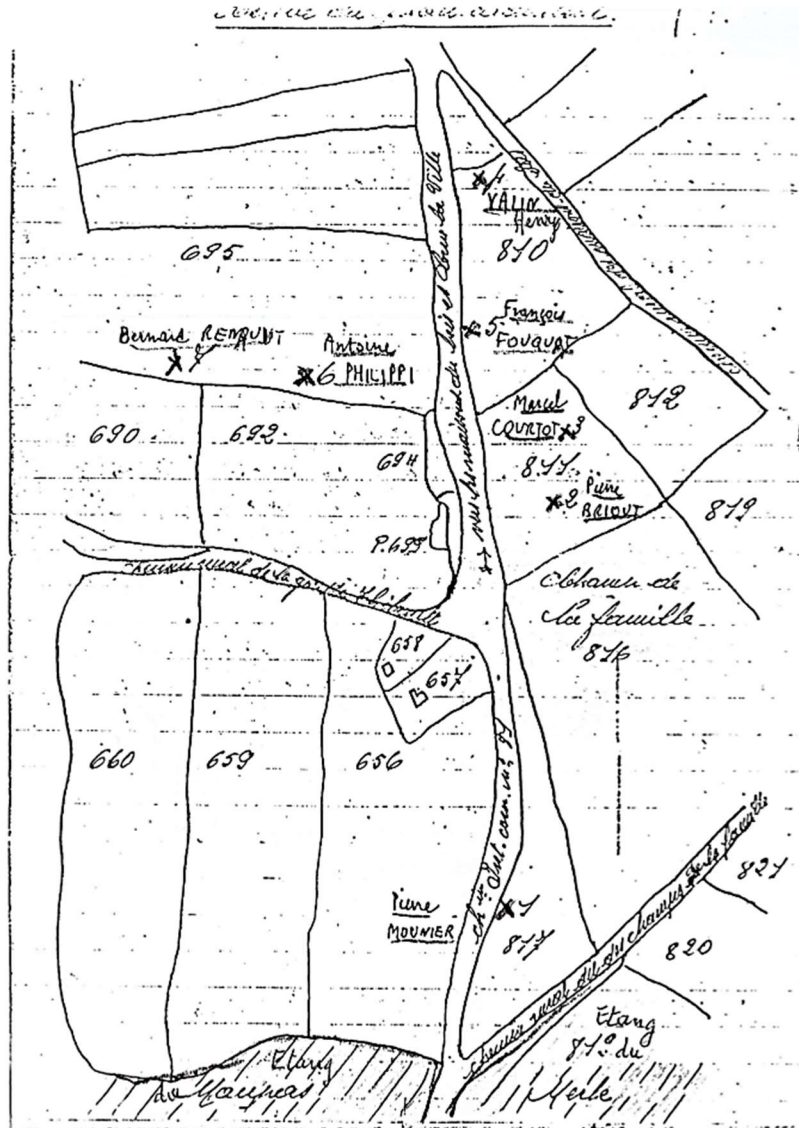
Parmi les victimes, se trouvent deux Compagnons de la Libération : Pierre Briout, (Pelle), et François Fouquat (Cisaille). Ils ont reçu cette distinction à titre posthume, le premier par décret du 07/07/1945, le second par décret du 19/10/1945.



*Photos Musée
de l'Ordre de la
Libération*



Leurs pseudonymes avaient été choisis par le Bureau Central de Renseignements et d'Action (BCRA, service de renseignement des FFL à Londres) en Grande Bretagne où ils avaient suivi une formation de commando spécialisée dans les actions de sabotage et de destruction.



Extrait du rapport de la gendarmerie

Il faut signaler, à propos de l'emplacement des corps, que le pupitre, dit « pédagogique », installé devant la stèle du Merle en 2004, comporte une énorme erreur : sur l'extrait de plan cadastral qui illustre le résumé de l'embuscade, au lieu de porter les noms des tués sur les différentes parcelles, le commentaire indique là les lieux des parachutages ! Grossière confusion, puisque ceux-ci se sont déroulés à une bonne dizaine de kilomètres plus au sud sur le territoire de la commune de Sainte Marie !

Témoignages dans le voisinage

Quel impact auprès de la population voisine ces crimes ont-ils eu ? Nous avons trouvé un témoignage recueilli en 2006 par Émile Guillien, de Clamecy, alors âgé de 71 ans, qui l'a ensuite écrit. Emile Guillien a donc rencontré un homme qui habitait le moulin du Merle, en 1944, tout proche des lieux du drame : **Maurice DROUIN**.



Guy-Maurice, couramment appelé Maurice, est le fils de Louis Drouin, né à Alluy le 5 juin 1884. Soldat de la guerre de « 14-18 », celui-ci fut prisonnier en Allemagne. Sur le recensement de 1936 il est porté comme fermier et locataire du moulin du Merle, et sur celui de 1946 il est meunier. Mais Louis Drouin ne reste pas au Merle qu'il quitte après 1946 pour le hameau des Ravées. Le moulin est alors vendu à Guillaume Pédard et son fils Fernand, originaires de Cercy-la-Tour, qui apparaissent sur le recensement de 1954. Mais il semble que le moulin n'a guère continué à fonctionner dans les années suivantes. Louis, de son côté, décèdera aux Ravées le 31 juillet 1969.



*Louis Drouin – Archives
Commune de Crux-la-Ville*



*Maurice Drouin – Photo de
famille Drouin-Gay (Mariage)*

Maurice, né à Biches le 2 mai 1927, a donc 17 ans révolus en juin 1944. Il est alors meunier avec son père (recensement 1946), puis sera facteur : il commence sa carrière dans la Poste à L'Haÿ-les-Roses, puis à Nevers, et à St Saulge. Il décède à l'âge de 86 ans. Toujours est-il que ce 15 juin 1944 il était bien au moulin du Merle et voici ce qu'il a vu :

« C'était une belle journée qui s'annonçait, ce 15 juin 1944, à 6h du matin, sans doute plus chaude que celle d'hier, mais sans pluie.

Quand je suis sorti dans la cour du moulin, j'ai vu un groupe armé d'allemands dans le chemin qui longe l'étang. Deux civils étaient devant, que je ne connaissais pas.

Ce fut à cet instant qu'on entendit le bruit d'un camion qui descendait, suivi d'une courte fusillade. J'ai vu deux ou trois silhouettes courir dans le blé, sur la colline qui se trouve devant, bientôt fauchées par le tir des mitraillettes de soldats près de moi.

Quelques instants plus tard toute la troupe était dans la cour, une cinquantaine, qui, voyant ma mère sortir de l'écurie avec un seau de lait, s'y précipita et en but les trois-quarts. Par des gestes l'un d'eux me fit comprendre, en étalant ses doigts, qu'il y avait 7 morts.

Vers 10h ils montèrent dans des camions venus de St-Saulge, emmenant celui des maquisards, mais abandonnant les deux « otages ». C'est alors, qu'avec eux, je suis monté jusqu'au chemin et découvert l'horreur : 2 corps à gauche dans le champ de pomme de terre, un autre à droite dans le fossé et les 4 autres dans le champ de blé. Tous défigurés.

Comment est-ce arrivé ? Un malheureux concours de circonstances, comme lorsque deux trains se rencontrent sur une voie unique.

Le « débarquement » avait eu lieu une semaine avant. Depuis quelques temps les Allemands pistaient le maquis SOCRATE, installé dans la région et en perpétuel déplacement. Sans doute que ce jour-là une battue avait été programmée autour de l'étang du Merle. Partis très tôt de St-Saulge, en réquisitionnant deux hommes au hasard, et n'ayant rien trouvé dans leur chasse, en avance sur le planning, ils se dirigeaient tranquillement vers le lieu de ralliement ...Et juste à ce moment-là le camion est arrivé ! Le premier coup de feu a peut-être crevé un pneu, obligeant le chauffeur à s'arrêter dans le fossé et les maquisards à sauter vite fait, puis courir pour trouver un abri. Mais il n'y avait que des pommes de terre et du blé...et les soldats les abattirent comme des lapins. La battue était réussie.

Dans l'après-midi les gendarmes de St-Saulge vinrent faire le constat ; mais si les emplacements des corps sont exacts la description est fantaisiste.

Dans la soirée le maire, M. Magnien, et quelques villageois descendirent les dépouilles au cimetière où M. Gauge, maçon, creusa les fosses.

Pendant plusieurs années les familles vinrent régulièrement se recueillir sur ces tombes, avant de pouvoir ramener leurs enfants dans leurs villages d'origine.

Quand, plus tard, je ferai ma tournée de facteur à St-Saulge, je rencontrerai souvent les « otages » (Relin le boulanger et Graillot un manoeuvre). A chaque fois nous ne parlerons que de cette matinée dramatique, gravée à jamais dans nos mémoires

Aujourd'hui je suis le seul témoin vivant de cette période, et je peux affirmer qu'il n'y avait pas de barrage sur la petite route, donc pas de préméditation d'affrontement, simplement une rencontre fortuite. »

Ce texte est le seul et le premier de ce qui a été vu sur place tout de suite après le massacre. Mais aussi, il nous précise bien qu'il y a eu deux Saint-Saulgeois amenés là pour voir comment la Wehrmacht traitait les « terroristes ». Et on a leurs noms : Lucien Relin né en 1897, boulanger à St Saulge, et Laurent Graillot (1902-1980), buche-ron habitant le Pré-Grétot. Ils ont dû être bien traumatisés par cette violente furie. Quand le capitaine Julien décrit ces scènes d'horreur, il n'y était pas, et ce sont donc les yeux de ces deux hommes qui ont eu l'exclusivité, si on peut dire, de cette boucherie. La source de l'information vient donc de ces deux otages. Cela étant, les photos disent, elles-mêmes, l'horreur.

Il y a tout de même une phrase finale troublante à ce témoignage : Maurice dit ne pas avoir vu de barrage sur la route, mais au moment où il y est arrivé les deux voitures étaient déjà certainement parties, n'oublions pas qu'il y en a eu une qui a poursuivi la traction de Grandjean et Jarry... Dans cette même phrase finale Maurice émet une curieuse affirmation : il pense qu'il n'y a pas eu préméditation du côté allemand et que ce fut une rencontre fortuite. Ce discours-là du hasard de cette rencontre est tenu parfois dans les discours des commémorations. Alors, ce ne serait pas une embuscade ? Ce fait de guerre est pourtant présenté ainsi dans les livres, avec ce terme. Ou, alors, ces deux personnes de St Saulge n'ont peut-être pas été réquisitionnées mais se sont trouvées là ... par hasard. ! Mais c'est peu probable, ne serait-ce que par rapport à l'activité normale d'un boulanger dans ces horaires Qui saura ?

La sœur de Maurice, Germaine, beaucoup plus âgée (née en 1912), s'est mariée avec Edmond Gay, charron aux Maisons du Bois. Edmond Gay est à l'origine de l'édification de la première stèle mémorielle (voir annexe « monuments et stèles »)



Un deuxième témoignage nous vient de **Jean THEURIOT**, qui fut maire de Montapas de 1943 à 1983 et conseiller général du canton de St Saulge de 1967 à 1973. Sa fille révèle, en novembre 2023, que son père est passé à moto sur la route du Merle peu de temps après les fusillades et les tortures. Les Allemands étaient encore sur place. Ils l'ont interpellé. Il a pu s'expliquer en allemand et n'a pas été suspecté de faire partie du convoi. Il allait chez ses cousines des Perrières, Jean étant cousin par Alice, femme de Bernard Magnien, maire de Crux.

Jean participe au rapatriement des corps des 7 tués de l'embuscade et à leur inhumation au cimetière. Il a d'ailleurs aidé aussi, plus tard, après la bataille de Crux, à l'exhumation d'autres corps enterrés provisoirement au cimetière de Crux, en pleine forte chaleur, quand, bien plus tard, les familles sont venues les récupérer.



Photo musée de l'Ordre de la Libération



Photo Michel Geoffroy 26/04/2024

Chapitre 2 :

LA BATAILLE DE CRUX-LA-VILLE

12-17 AOÛT 1944

Présentation

Enregistrés par les autorités militaires sous le nom de « Combats de Forcy-Moussy », celles-ci placent cette bataille au deuxième rang des affrontements directs entre l'armée allemande et des maquisards, après celle du Vercors (avec une fin moins funeste), étant donnée sa durée et par ses effectifs en présence. Mais l'usage de la dénommer « Bataille de Crux » a prévalu dans les ouvrages et discours.

Pour le commandement de la *Werhmarch*, le Morvan devenait, après le débarquement du 6 juin 1944, le seul axe possible d'évacuation de ses forces installées dans le Sud-Ouest. Les Alliés avaient en conséquence décidé d'établir sur le Morvan et autour, des bastions de résistance avec de nombreux maquis, afin, aussi, de retarder l'ennemi et éviter un reflux de ses renforts vers le front de Normandie puis vers celui de l'Est.

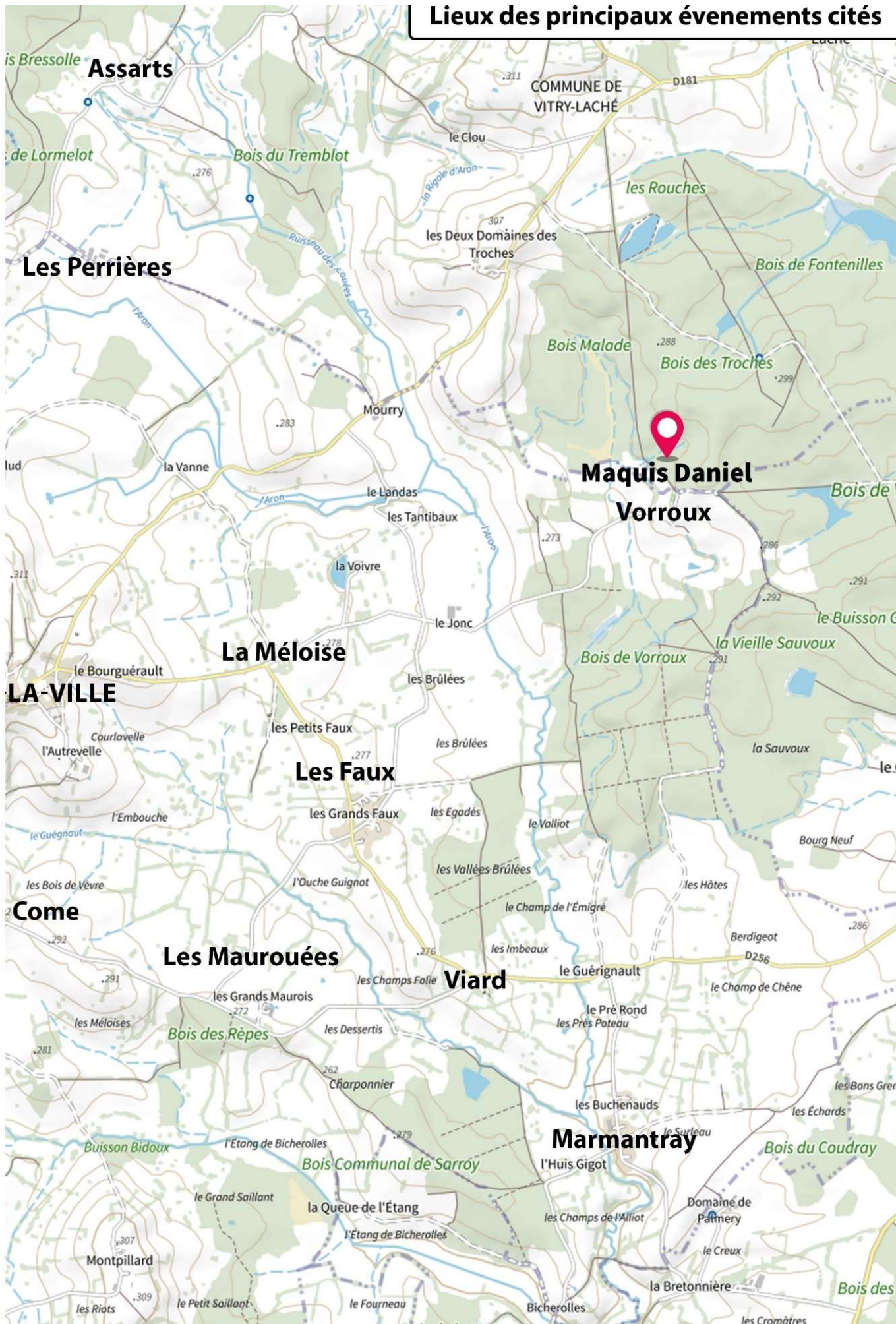
Le Maquis Julien, avec 263 combattants à la mi-août, s'est installé à partir du 11 juillet dans le bois de Sancy, commune de Saint-Franchy. Le Maquis Daniel, lui, comptait 177 maquisards lors des combats. Il était basé depuis le 13 juillet à la fontaine du châgne (lieu-dit Le Chagné, commune de Vitry-Laché) dans le bois à l'est de Crux-la-Ville près du hameau de Vorroux. Le Maquis Mariaux, fort de 535 hommes au moment de la bataille, s'était installé dans le bois de Forcy, à l'est du lieu-dit la Goutte du Charme en direction de Moussy, le 21 juillet 1944, après avoir été basé à la Fontaine du Coursier dans les bois de Prémery à partir du 7 juin. Il s'appelait alors le Maquis de Prémery et est devenu « Mariaux » suite à la mort de Robert Marriaux le 19 juillet dans la fusillade allemande de Lurcy-le-Bourg.

En face, la *Werhmacht* avait mobilisé 4500 hommes lourdement équipés et avait installé son P.C. au bourg de Crux.

Le récit de cette bataille ne sera pas développé ici en détail, puisqu'il l'a été dans de nombreuses publications, le projet du présent propos n'étant pas de relater par le menu les opérations militaires, mais de mettre en lumière ce qu'a vécu la population durant ces journées tragiques. Néanmoins, il est nécessaire de dérouler sommairement le récit des combats de ces journées, pour situer les témoignages des civils dans leur contexte, au moment des événements.



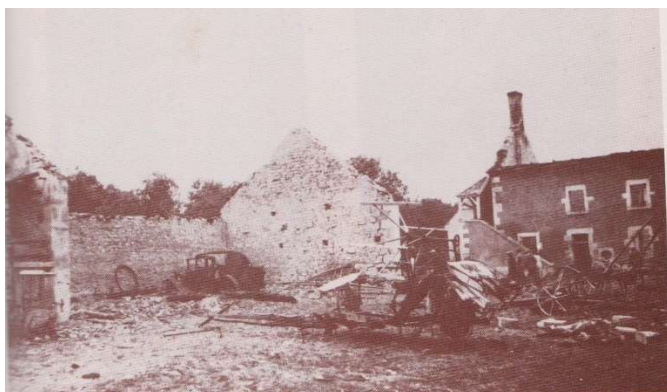
Lieux des principaux événements cités



Le 26 juillet l'état-major des Maquis du Morvan basé à Cœuzon, commune d'Ouroux, sous l'autorité du colonel Roche, donne l'alerte d'une attaque probable des maquis autour de Crux-la-Ville. Le matin du 1er août c'est le Maquis Daniel qui est attaqué. Il se replie et installe son camp plus près du hameau de Vorroux. Au retour de ce bombardement, les Allemands ont lâché une bombe à Marmantray qui est tombée dans l'Aron...et y est toujours.

Le 3 août, à 16 h, le Maquis Mariaux est prévenu qu'un détachement allemand est en embuscade au carrefour de La Come. A l'approche du détachement de maquisards, l'ennemi se retire en direction des Maisons du Bois. Dans la nuit du 6 au 7 août des soldats allemands ont été aperçus près de Forcy.

Samedi 12 août : 7 heures du matin : les troupes allemandes, sous le commandement du chef de la *Feldkommandantur* de Nevers, le colonel Vier, quadrillent le bourg de Crux et les routes qui y accèdent sont barrées. L'aviation pilonne le camp Mariaux durant une heure, puis, 5 fois dans la journée. L'artillerie ennemie intervient, et la ferme de la Colonne (commune de Moussy) est prise par l'ennemi puis reprise par les maquisards de Mariaux, changeant de mains alternativement dans la journée.



Topo guide, « Balades et mémoire au cœur du Nivernais »



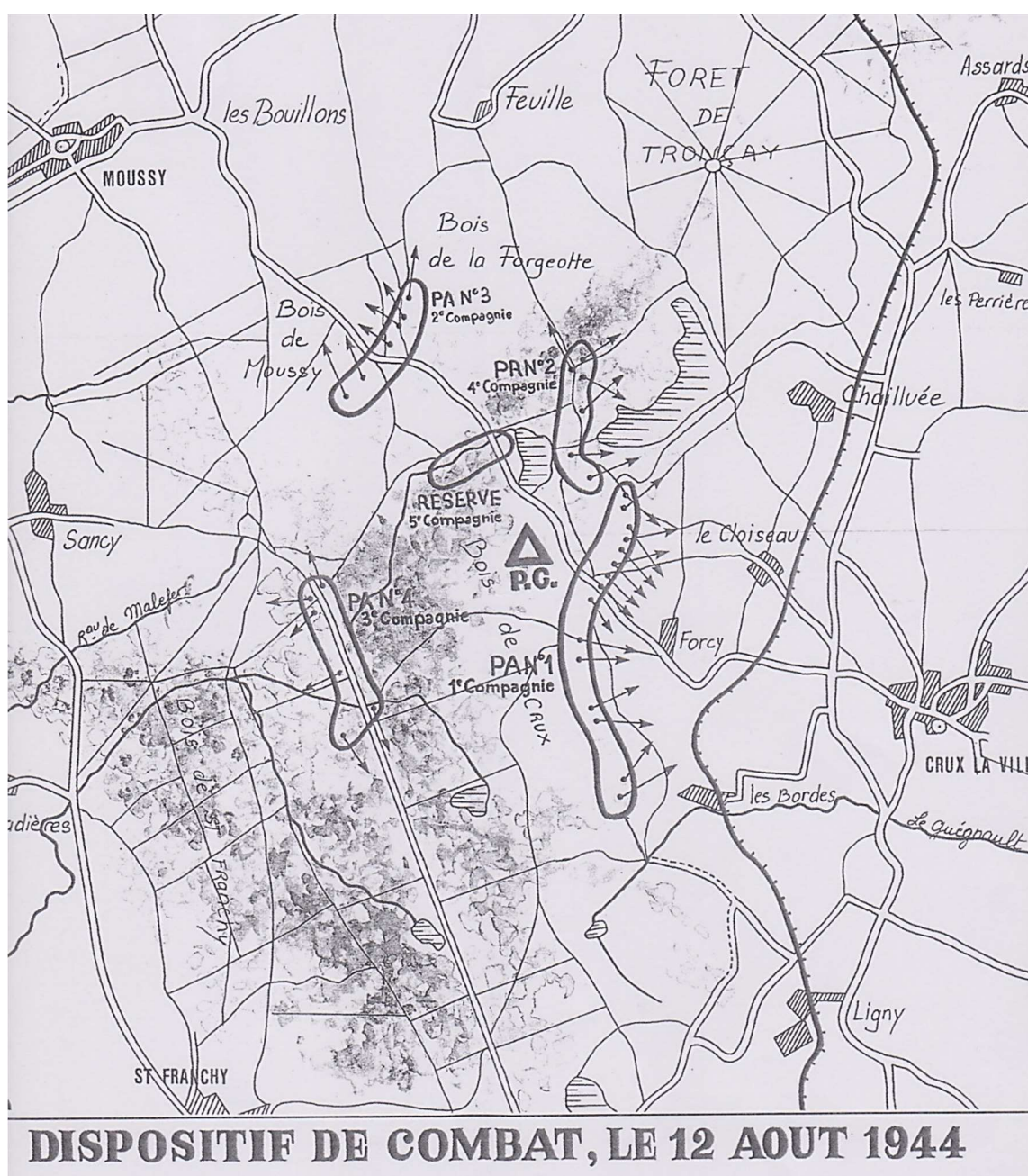
Photothèque ARORM- Musée de la résistance en Morvan

Ruines de la ferme de La Colonne après les combats :

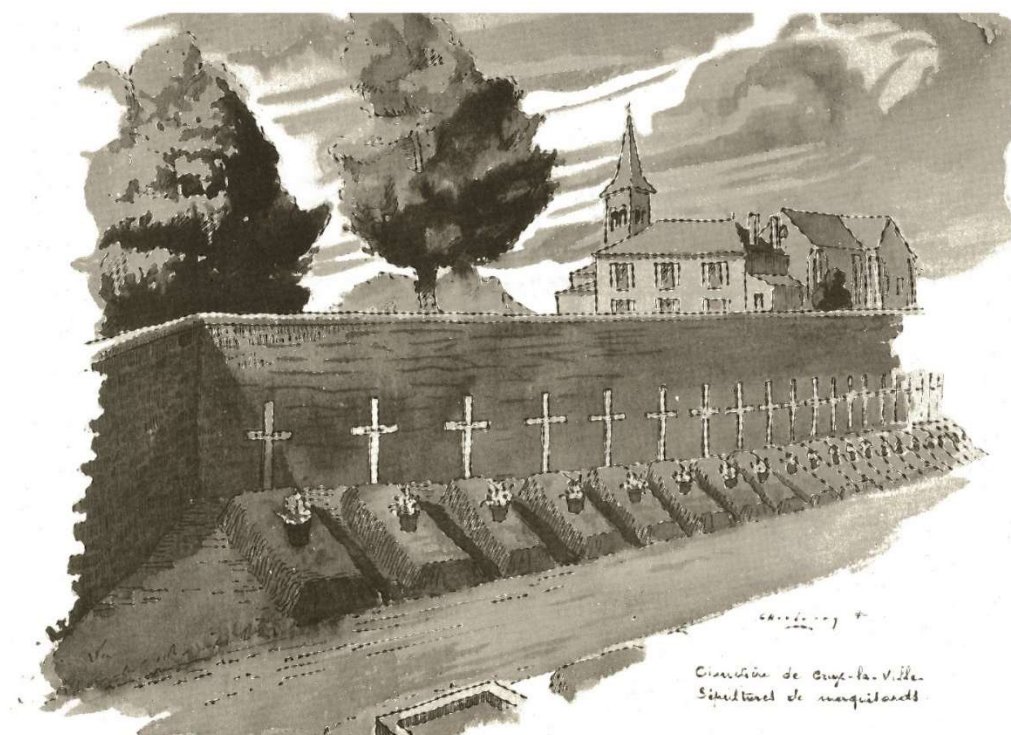
Pendant ce temps, le camp Julien à Sancy est attaqué dès 8h du matin, mais sans succès. L'ennemi se venge sur la population : des pillages se déroulent au bourg de Crux, à Forcy et à Sancy. Au soir de cette journée, il n'y a plus aucune tête de bétail, gros ou petit, aucune volaille à Forcy, et certaines bêtes ont été consommées sur place. Mais c'est le village de Sancy (proche du camp Julien) qui a le plus souffert : il a été incendié en totalité et à deux reprises, une première fois le matin et la seconde avant le départ des troupes.

Sur le front des combats aux orées des bois de Forcy-Moussy, l'offensive de grande envergure donne 15 heures de frayeurs aux maquisards mais une issue en leur faveur : à la nuit tombante l'ennemi décroche avec des pertes cruelles.

Dimanche 13 août : relative accalmie sur les fronts. L'entreprise Gauge fabrique les cercueils des maquisards tués la veille, et des tombes sont creusées au cimetière de Crux. Les corps des 5 maquisards de Mariaux tombés sous la mitraille sont amenés vers 22 heures à l'église, et mis en bière en vue d'être enterrés le lendemain. Le sixième maquisard, tué à Moussy, est inhumé dans ce village. Et, pendant ce temps, les 4 morts du maquis Julien sont enterrés au rond -point des Badières.



Lundi 14 août : L'aviation allemande attaque en piqué dès 7h30 les positions de Mariaux, relayée par des tirs incessants de l'infanterie. Au nord de Forcy la lutte atteint son paroxysme et la situation est critique pour le maquis Mariaux (10 morts). A Sancy, deux paysans, Jean Luissier, 69 ans, et Jean Petit, même âge, se font tirer dessus (le deuxième allait simplement voir ses bêtes dans un pré). Cependant, en soirée, l'ennemi doit relâcher son étreinte. Alors, les maquis du Morvan, notamment Bernard, Le Loup, Serge, Camille, commencent à venir à la rescousse. Pendant ce temps, la Gestapo arrive au bourg de Crux à 10h30 et fait ouvrir les cercueils dans l'église. Le curé, Jules Mulot, est pris en otage, on l'oblige à trouver le maire, Bernard Magnien. Interrogatoire musclé des deux hommes à l'hôtel Leblanc, où était installé le P.C. de guerre allemand, puis l'entrepreneur Henri Gauge est questionné également. Sous une chaleur accablante ces trois hommes sont sommés d'enterrer les cadavres de l'église en continuant de creuser au cimetière une argile dure comme du ciment. Le curé est condamné à être pendu et le maire condamné à mort, à moins qu'il ne sorte les 150 têtes de bétail en retard de livraison dues aux réquisitions. L'entrepreneur passe la nuit dans un toit à cochons, et les deux autres sont conduits pour dormir dans une mesure de ferme, route de St Révérien. A signaler dans les accrochages secondaires ce jour-là : un groupe du maquis Daniel anéantit une patrouille allemande sur la route d'Assarts, commune de Vitry-Laché.



Dessin de 27 tombes par BLEMUS ancien maquisard de Camille – Photothèque ARORM musée de la Résistance en Morvan

Mardi 15 août : Les maquisards sont épuisés par 3 jours et 5 nuits de lutte incessante, l'amenuisement des munitions, et privés de ravitaillement depuis 36 heures, avec, en plus, des pertes humaines sévères. Le P C de la Résistance examine les deux solutions possibles : soit continuer la bataille défensive jusqu'à épuisement et jusqu'au sacrifice ultime, soit prendre de risque de rompre le dispositif de l'ennemi afin de rejoindre la Résistance du Morvan. La deuxième option est choisie. Au matin, le décrochage définitif des maquisards est effectué vers le maquis Daniel, et sous sa couverture. Au même moment, des camions partent des environs d'Ouroux-en-Morvan et les maquisards arrivent (à pied pour la dernière étape) au Maquis Daniel, à l'est de la commune de Crux. Ils se répartissent alors en sections se positionnant à différents carrefours entre Les Maisons du Bois, Les Faux, en direction de Bazolles, afin de couvrir le décrochage des maquisards de Julien et Mariaux, tout en se camouflant des guetteurs allemands installés dans le clocher de Crux, d'où le point de vue est large sur cet espace. A la ferme des Maurouées 5 hommes du Maquis Julien, un brigadier et 4 volontaires, se font surprendre, et se font hacher sur place. Mais un nombre important de soldats allemands meurt dans des embuscades tout autour, notamment près de St- Saulge et de La Come à 2 kms de Crux.

Pendant ces manœuvres, les trois otages de Crux restent captifs. L'entrepreneur Gauge est contraint de conduire, dans sa voiture, un officier en direction du camp Mariaux. A 18h, le maire subit un nouvel interrogatoire tandis que le curé est emmené au cimetière où on l'oblige à creuser sa propre tombe. Quand, tout-à-coup, un sous-officier de la Gestapo arrive au cimetière et annonce « vous êtes libre ». Le maire récupère sa liberté aussi. En fin d'après-midi les troupes du colonel Vier regagnent Nevers, embarquant Henri Gauge comme prisonnier, s'étant néanmoins invités à dîner chez lui avant de partir. Il sera relâché 10 jours plus tard grâce à la clémence d'un colonel, et moyennant une amende de 40 000 marks.

Ne restent, côté allemand, que deux bataillons, une d'infanterie et un de « russes blancs » d'origine caucasienne (M. Vigreux *les villages martyrs de Bourgogne*)

Dans la nuit du 15 au 16 éclate un orage, et des éléments de Mariaux ont pu rejoindre le camp Daniel, où les troupes de « Julien » étaient déjà arrivées, les autres faisant étape à Achun pour la nuit.

Mercredi 16 août : Dès le matin, les postes avancés du Maquis Daniel sont attaqués. Mais en fin de matinée l'arrivée d'une compagnie de maquisards du Haut Morvan prend l'armée allemande à revers. Le carrefour des Grands Faux (hameau tenu par l'ennemi) est renforcé pour faciliter le repli vers le maquis Daniel...Les

nombreux soldats de la *Werhmarcht* tués ou blessés sont transportés par camion au bourg de Crux. Ce qui déchaîne la rage de l'ennemi qui, dans de tels cas, retourne systématiquement la situation contre les civils locaux, et le bataillon de « russes blancs » va se venger en commettant les pires atrocités : Aux Faux, Julien Ricard, 18 ans, est abattu dans les bras de sa mère vers 19h (état-civil de Crux), et son père est arrêté, ainsi que le domestique Joseph Franiack, ainsi que Simon Roy un ancien de 14-18, et Joseph Blaska ouvrier chez Gauge. A La Méloise (près des Faux), les maisons Comte et Segond sont brûlées. Les otages des Faux sont emmenés à la tombée de la nuit au bourg de Crux dans la cour d'Adrien Leblanc, le marchand de vin -d'ailleurs soupçonné de collaboration-, où ils sont outragés, torturés, et fusillés vers 21h (état-civil de Crux) De même, André Chermette, chauffeur chez Gauge et maquisard chez Julien, capturé aux Maurouées la veille, dans l'accrochage entre les maquisards et les Allemands, est lui aussi outragé, horriblement tabassé et exécuté vers 23h (état-civil de Crux).

Jeudi 17 août : 9 heures le dernier camion du convoi allemand quitte Crux-la-Ville. Dès 4 heures du matin le Maquis Daniel rejoint à pied les autres maquisards dans la forêt de Montreuillon, d'où ils embarquent tous en camion pour le camp de Cœuzon, près d'Ouroux.

Bilan : Après les victoires allemandes contre les maquisards du plateau des Glières et du Vercors, pour la première fois, à Crux-la-Ville, une opération d'envergure engagée par l'état-major allemand contre des maquis échoue. Mais, revers de la médaille, tout un territoire est sous le feu des canons, des mitrailleuses, et des bombardements. 6 civils exécutés et 2 autres victimes de tirs, des pillages et autres exactions, des maisons détruites (17 à Sancy, 2 à Moussy, 2 à Crux), des bâtiments agricoles détruits (15 à Sancy, 2 à Moussy, 2 à Crux). Sancy et Crux-la-Ville ont été par la suite désignés « villages martyrs ». Bilan statistique de la bataille elle-même : 32 morts dont 21 chez Mariaux, 11 chez Julien ; 55 blessés graves, dont 40 pour Mariaux et 15 chez Julien, et des disparus. Mais aussi, côté allemand, 350 morts environ, 86 blessés, et des prisonniers (selon plusieurs sources, dont Hubert Cloix *La Bataille de Crux-la-Ville* réédition 2007)

Que l'on s'imagine donc : pour ainsi dire **400 tués** sur les communes de Crux-la-Ville, Moussy, St Franchy, St Saulge, **en 5 jours...**

Ces combats de Crux-la-Ville constituent un beau succès de la Résistance, forte des accords d'Ouroux du 4 août d'unification entre FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) et FTP (Francs-Tireurs et Partisans) de la Nièvre, et forte d'une stratégie gagnante, notamment avec le repli réussi sur le Morvan des maquis Julien et Mariaux, échappant à l'étau allemand. Et le harcèlement des convois allemands par des maquisards de Daniel et Julien (Mariaux s'étant établi dans le Morvan près de Corancy) a continué plusieurs jours dans un rayon de 25 kilomètres autour de Crux-la-Ville avec des accrochages et des embuscades plutôt meurtrières pour l'ennemi.



*Sancy le 15 août 1945 première commémoration
Photo fournie par Paul Cointe ancien maire de Crux-la-Ville*

Sancy et Crux-la-Ville déclarés « villages martyrs »

12 & 16 août

Marcel Vigreux (1933-2001), historien, professeur à l'université de Dijon, président de l'ARORM (*Association de Recherches sur l'Occupation et la Résistance en Morvan*) fondateur du musée de la Résistance à Saint Brisson, a écrit *Villages martyrs de Bourgogne*, paru en mai 1994. Sous sa direction, Christophe Deniaux a rédigé un mémoire de maitrise d'Histoire *Villages martyrs de la Nièvre* (septembre 1994) où il a enquêté plus particulièrement sur Lormes, Donzy-Ste Colombe, et Crux-la-Ville.

Marcel Vigreux distingue trois catégories de villages martyrs :

- Martyrs des affrontements avec les maquis : avec, pour la Nièvre : Montsauche, Planchez, Montaron, Arriot (commune de Balleray), Bondieuse (Cessy-les-Bois) et Couthion (Ste Colombe-des-Bois)
- Martyrs du terrorisme nazi : Dun-les-Places
- Martyrs au moment de la Libération : Verneuil, Druy-Parigny, Sancy et Crux-la-Ville

Pour mémoire, est qualifié de village martyr pendant la seconde guerre mondiale, un village qui a été le théâtre de violences commises à l'égard des habitants et l'objet d'une volonté de destruction globale, notamment par l'incendie généralisé.

C'est tout-à-fait le cas de **Sancy** (commune de St Franchy) classé dans cette catégorie où le hameau a été totalement incendié le 12 août, et ce à deux reprises, laissant 22 familles et 43 personnes sinistrées. Un habitant, Lucien Pinson, fut tabassé ; conduit comme un otage vers le camp Julien par les allemands, il fut blessé par un tir venant de celui-ci, et il réussit à s'échapper de ses ravisseurs ; il fut ensuite soigné au camp Julien. Avec les lenteurs de la reconstruction, il n'a pu regagner sa ferme qu'en 1952.

Lucien Pinson a été interviewé en décembre 1993 par Christophe Deniaux, lequel en a publié le récit dans son mémoire d'étude (consultable aux Archives Départementales de la Nièvre)



Village de Sancy après deux incendies du 12 août - Photothèque ARORM- Musée de la résistance en Morvan

Au chapitre également des exactions de l'ennemi à Sancy, deux paysans ont été « tirés » le 14 août. Ce qui est curieux d'ailleurs au niveau mémoriel, c'est qu'à Sancy il existe bien un grand monument en l'honneur des maquisards tués, magnifique d'ailleurs, mais pas la moindre plaque pour évoquer les atteintes à la population. Toutefois, un diplôme d'honneur a été décerné à la commune de St Franchy, sur laquelle se trouve Sancy, « en reconnaissance de son action durant l'Occupation, et de son attachement à l'idéal de la Résistance dont elle a fait preuve en aidant les patriotes, les réfractaires au travail obligatoire, et les maquisards, malgré tous les risques encourus ».

Concernant **Crux-la-Ville**, la notion de village martyr s'applique surtout aux civils longuement torturés et exécutés, aux incendies de bâtiments, aux pillages dont les plus systématiques se sont déroulés à Forcy.

Quant aux réparations et dédommagements, il a fallu attendre ! Le préfet de la Nièvre écrit le 26 août 1944 au maire de Crux : « *Votre commune a été le théâtre d'événements qui ont coûté la vie à des victimes bien innocentes et anéanti des foyers, œuvre bien souvent de toute une vie de labeur. Je déplore ces tristes événements et pour soulager un peu les infortunes qui en sont nées, je vous adresse sous ce pli un mandat de la somme de 25 000 francs, vous laissant le soin de la partager au mieux entre vos administrés éprouvés* ». Le 14 avril 1947 seulement, un arrêté préfectoral institue une commission communale consultative dans les communes de Crux-la-Ville

et St Franchy. Ce n'est qu'en 1955 qu'une décision d'évaluation d'indemnités survient. Mais certains dossiers ne seront réglés qu'en 1959...

Le procès des criminels de guerre se tient à la caserne Vaillant de Dijon le 3 février 1947 devant le tribunal militaire de la 8^{ème} Région. Sont jugés les responsables des exactions commises à Dun-les-Places, Arleuf et Crux-la-Ville. L'audience est présidée par M Chevrier président de chambre à la Cour d'appel, assisté de généraux et de colonels. Sur 24 inculpés, 5 ont pu être arrêtés et 3 seulement comparaissent.

Parmi les témoins auditionnés, sont venus de Crux-la-Ville, l'abbé Jules Mulot et madame Ricard qui a perdu son mari et son fils.

Le témoignage du curé Mulot a duré plus d'une heure, donnant beaucoup de détails. Le préfet de la Nièvre et le sous-préfet de Clamecy étaient également présents.

Sur le banc des accusés, le major Holstein et le *hauptmann* (capitaine) Mayor, commandants de deux bataillons restés le 16 août.

Rejetant la responsabilité des crimes de guerre sur la gestapo et la feldgendarmerie, ou l'ivresse des Russes blancs, le seul crime reconnu est le viol commis par un *feldwebel* (sergent), avec pour seule punition d'aller s'excuser auprès de la victime ! Consternant ! Quant à la faute des exécutions de civils, elle est rejetée sur les 18 accusés absents.

La parole aux « *Occupés* »

Des nombreux témoignages recueillis depuis plusieurs années, oraux mais aussi écrits, il convient de commencer par les trois personnalités de la commune qui ont été fortement menacées lors de ces journées d'août 1944 : le curé, le maire et l'entrepreneur. De ces trois « notables », un seul en a rédigé le récit, qui, de plus a été publié : il s'agit du curé. Alors, place à lui en premier !

Témoignage du curé

L'abbé Jules MULOT, curé de Crux-La-Ville du 26 octobre 1930 au 11 mars 1956, naît à Rémilly le 7 janvier 1884. Il est ordonné prêtre le 18 décembre 1904. Avant d'être nommé à la cure de Crux, il est vicaire à Saint Jacques de Cosne puis curé de Glux-en-Glenne. Physiquement grand et fort, c'était un personnage haut en couleurs, qui collectionnait les bonnes bouteilles, et qui, surtout, était apprécié pour ses qualités de cœur et ses capacités de soignant, car il fut infirmier militaire pendant la guerre de 1914-1918.



*Photo du Mulot jeune en tenue militaire
Archives du diocèse de Nevers*

Les curés d'alors avaient à leur service une « bonne », qui souvent était une de leurs sœurs. Pour Jules Mulot, c'est sa sœur Louise, plus âgée, qui était sa gouvernante et qu'il appelait « mon gouvernement », et parfois « vieille taupe » ! (Selon des paroissiens). Celle-ci décède peu de temps après la bataille de Crux, le 19 septembre 1944, éprouvée par les événements qu'elle a vécus de près dans le presbytère qui venait d'être mis sans dessus dessous par l'occupant. Jules Mulot a donc rédigé un rapport sur la bataille, le 26 avril 1950, qui fut édité, parmi d'autres témoignages, en 1989 sous le titre « Nous avons 20 ans » (auteurs : Jean-Yves Debrousse et Pierre Ducroc).

Les maquis s'installent donc dans les bois entre Sancy et Forcy en juillet 44. L'abbé Maurice Joinet dans son ouvrage « le Diocèse de Nevers sous l'Occupation, ombres et lumières » (2008) précise que l'abbé Mulot « va, à plusieurs reprises,

célébrer la messe dans les bois où le maquis Mariaux se cache. Il apprécie aussi la convivialité du repas pris avec les maquisards ». D'ailleurs, un article du Journal du Centre du 17 août 1949 le désigne comme « aumônier du maquis ».

Donc, en août 44 il avait 60 ans. Son récit dans le livre de Debrousse/Ducroc fait 8 pages, on ne peut pas en reproduire ici l'intégralité. Mettons en lumière quelques extraits :

« Le 12 août au matin vers 7 h 30 (heure allemande), les habitants de Crux-la-Ville sont surpris dans leur quiétude relative par tout un débarquement de soldats allemands ... Le déploiement des forces est considérable : 800 hommes environ, avec des mitrailleuses lourdes, des canons de 77 et des obusiers. Toutes les routes, toutes les issues sont occupées. Le bourg est surveillé on ne peut mieux. Les sentinelles s'y écrasent. Les habitants qui n'ont pas pu fuir ne peuvent pas faire un geste qui ne soit repéré immédiatement. Bientôt le vrombissement des avions se fait entendre dans le ciel... Le tir des canons commence, les mitrailleuses crépitent. Dans les bois voisins de grosses colonnes de fumée s'élèvent. Ce sont les obus qui éclatent et des maisons qui brûlent... »

Suit le récit des pillages à Forcy et l'épouvante des habitants du bourg et des hameaux voisins de Cloiseau, Challuée, Les Bordes. Le lendemain, dimanche, c'est calme, les habitants des hameaux éloignés viennent aux nouvelles et à la messe. Le prêtre leur conseille, à la première alerte, de se planquer et de camoufler l'argent, les bijoux et objets précieux. Ce même dimanche, lit-on dans le livre d'Henri Picard *Ceux de la Résistance* (1947), le curé de Crux « vit que la toiture du clocher de l'église avait été défoncée pour y installer des mitrailleuses lourdes ».

Le lundi 14, l'abbé Muloth raconte son arrestation à la suite de la découverte par la gestapo des cercueils dans l'église, en parlant de lui à la troisième personne : « Conduit devant le feldkommandant (colonel Vier) des troupes de combat, il est sommé, après quelques bourrades et injures, de trouver le maire, sous peine de voir flamber le village (menace qu'on retrouvera dans plusieurs autres témoignages), de voir massacrer les habitants avant d'y passer à son tour... Faute de sauf-conduit en règle pour affronter les différents postes qui assurent la surveillance de la route jusque chez le maire, il refuse de bouger. Ces gens-là s'imaginent sans doute qu'intimidé par la peur il ira ainsi se faire abattre par l'un ou l'autre poste. Ainsi le tour serait joué, le curé qu'ils gratifient « l'âme des terroristes » serait tué accidentellement pour n'avoir pas obéi aux ordres de halte des postes de surveillance. Le curé tient bon et finalement

on l'installe dans une voiture de la Gestapo... ». Il raconte alors l'interrogatoire du maire, Bernard Magnien, aux Perrières, ainsi que celui de l'entrepreneur, après avoir creusé des tombes au cimetière dans une terre dure comme du ciment, avec un petit répit pour se rafraîchir à l'eau du puits voisin (maison Bonnot-Souverain).

Puis, c'est l'interrogatoire au presbytère, et la fouille du bâtiment, au cas où des armes y seraient cachées. Les clés de la cave (apparemment renommée...), sont confisquées. Et c'est là que la question est posée à l'abbé Mulot : *« Préférez-vous être fusillé ou pendu ? »*. Le curé répond... *« Je n'ai l'expérience ni de l'un ni de l'autre. Je ne pourrai donc vous dire ma préférence car de toute façon je serai mort, mais je suis un ancien combattant et je ne crains pas la mort »*. Courte délibération du colonel Vier et des officiers présents, puis le curé écoute la sentence : *« Le colonel vous condamne à être pendu. Je réponds « Merci » et c'est tout »*. L'abbé trace quelques lignes au sujet de sa nuit avec le maire dans la mesure agrémentée de foin, surveillée par trois postes de garde.

Il signale le lendemain, 15 août, vers 12 h 30, des maquisards qui avaient décroché, et, qui, avec un fusil mitrailleur, balayaient la place du haut et la route en direction de St Révérien. Information curieuse, car les maquisards ne se seraient pas avisés entre eux, dans leur « décrochage », de passer par le bourg, place forte de l'occupant, et surtout en plein milieu de journée. Peut-être le prêtre a-t-il entendu des crépitements de mitrailleuses et les aurait-il interprétés comme une enviable victoire de la Résistance ? Vers 18 h, il est conduit par un sous-officier, encadré de 8 soldats, au cimetière où on lui fait creuser sa tombe.

« C'est là que je dois tomber sous les rafales des mitraillettes. La pendaison a été changée pour le poteau... Je creuse, aidé par deux jeunes gens arrêtés mais qui seront relâchés quelques jours après. La Gestapo est là, en la personne d'un caporal avec des dents en touches de piano. Il me menace de son revolver et me jette des cailloux sur la tête. A l'évidence il me provoque et cherche à me faire réagir et entrer en rébellion. Je tomberais alors, châtié pour mon mauvais caractère. En m'abattant, ces messieurs n'auraient fait que se défendre et n'auraient pas à endosser la crapulerie d'un crime de guerre. »

C'est alors qu'arrive le sous-officier qui donne l'ordre de cesser le travail. Le prisonnier est raccompagné jusqu'à sa mesure, et, vingt minutes après, un sous-officier de la Gestapo vient annoncer que le colonel lui rend sa liberté.

Il revient dans son presbytère saccagé, où il retrouve son frère, âgé de 80 ans et à moitié impotent, et sa sœur paralysée. Marcel Vigreux dans *Les villages martyrs de Bourgogne* (1994) donne une précision quant au vol commis au presbytère : 60 000 francs « tant en numéraire qu'en matériel ». La Gestapo arrive ensuite pour occuper le bâtiment. A la nuit, le Père Mulot voit La Come et les Maurouées brûler.

Le 16 Août vers 16 h « un camion remonte des villages des Faux, des Maurouées à Crux chargé de blessés et de morts. Les blessés sont installés dans les postes de secours, la maison Laboureau et le presbytère. Les morts sont laissés dans le camion, sauf un qui mérite sans doute plus d'égards. C'est en effet un officier. On l'entre dans l'église. » Le curé raconte ensuite les rafles des otages aux Faux, qui sont conduits à la nuit tombée dans un pré derrière la maison d'Adrien Leblanc (le marchand de vin), où, après tortures et divers supplices, ils sont exécutés. « De ma salle à manger je perçois nettement les décharges des mitraillettes sans savoir sur l'heure même de quoi il s'agit. » Le 17 Août « Ils ne s'en iront donc pas ! Si enfin... »

« Dans cette affaire, une des plus grosses batailles contre les maquis, Crux-la-Ville a subi quatre jours d'occupation, de batailles et d'exactions : pillage des maisons des villages... brimades de toutes sortes envers les habitants, y compris le viol, arrestation des otages et sévices à leur encontre, tuerie crapuleuse..., incendie de bâtiments d'habitation et d'exploitation avec les récoltes. De toute cette affaire Crux-la-Ville a été classée commune sinistrée. »



Abbé Mulot officiant à La Colonne
Photo Guy Bourdeau (Prémery) début année 50

Aux archives du Diocèse de Nevers est conservée une lettre de Jules Mulot adressée à l'Evêché et datée du 13 septembre 1944 :

« Monsieur le Chanoine,

Je veux bien porter la somme de 180 francs pour 60 honoraires de messes et intentions... Pour l'instant, j'essaie de remettre de l'ordre dans ma maison et dans mes papiers... Arrêté le lundi 14 août à 13 h en compagnie de MM. Magnien et Gauge, je n'ai été relâché que le 15 août

à la nuit, et avec la perspective durant ces deux jours d'en finir avec la vie par la pendaison ...après 4 interrogatoires très serrés suivis de fortes brimades...

Le mercredi 16 notre affaire était claire, nous étions fusillés avec les 6 autres otages arrêtés... Quant à nous, nous étions arrêtés non comme otages mais comme coupables. La Sainte Vierge nous a protégés visiblement. Nous avons notre messe d'actions de grâces vendredi prochain, et l'inhumation officielle et religieuse des fusillés et victimes de la bataille de Crux, le 19 à 14 h. Ma sœur ne va plus, tant la paralysie s'est accentuée, affecte l'intestin, et se sera même aggravée en peu de temps. J'accomplis mon ministère à Moussy péniblement, étant démuné de bicyclette et d'auto, le tout pillé. Il me faut, au prix actuel 20 000 francs au minimum pour remettre ma voiture en état de marche. Je n'ai plus de roues ni de pneus, de pompe à essence, etc... De même pour la bicyclette dont je conserve le corps : il faut pneus et chambre à air. De la cave au grenier tout a été fouillé et les provisions de bouche ont disparu en partie. Ce n'est rien, j'ai conservé ma tête, c'est le principal, et Dieu en soit loué et remercié. Mon frère et ma sœur, vieillards et menacés par surcroît, ont été très affectés par ces opérations. Pour nous remettre, la Résistance est venue dans mes locaux pour nous protéger mais nous avons besoin, les uns et les autres, de plus de calme...Tout cela est du rêve. Agréez, Monsieur le Chanoine, mes sentiments les meilleurs et les plus respectueux. »

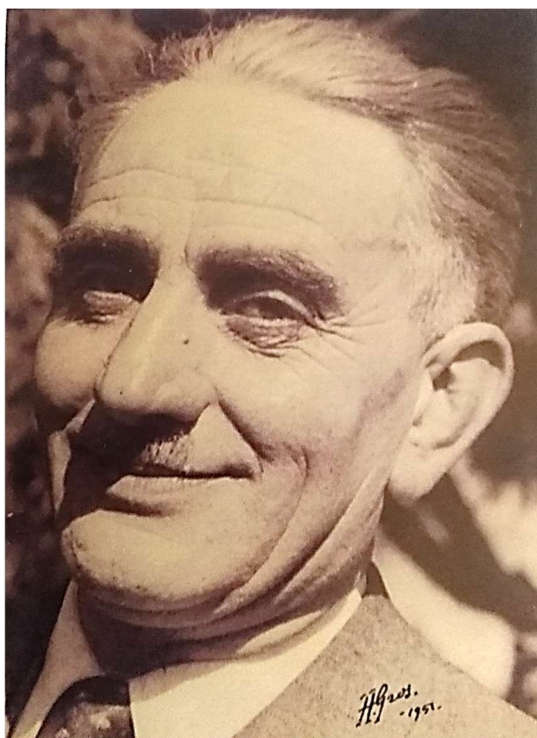
L'Abbé Mulot sera présent à Dijon au procès de criminels de guerre le 3 février 1947 où son témoignage durera plus d'une heure, avec beaucoup de détails. Au printemps 1948, il est atteint d'une angine de poitrine et sera un certain temps en longue maladie.

Le 15 août 1954, il déclare à la fin de la messe annuelle à La Colonne : *« Voilà 10 ans, la Première Armée débarquait en Provence et c'est probablement à cela que je dois d'être ici à la faveur du revirement des Allemands qui m'avaient condamné ...à être pendu puis fusillé. Voilà 10 ans les 30 000 gars des commandos en béret vert allaient faire leur jonction avec ceux des maquis, et, en 3 semaines, ces combattants sans culottes ni chaussettes, mal armés, allaient faire reculer ceux qui se croyaient les premiers soldats du monde ».*

Le 11 mars 1956, son état de santé s'étant dégradé, il fait solennellement ses adieux à ses paroissiens, avant d'aller à la maison de retraite des prêtres âgés de Corbigny. Il revient à Crux le 11 novembre, extrêmement fatigué et presque aveugle, pour célébrer l'Armistice. Il décédera peu de temps après à Corbigny le 29 janvier 1957.

Témoignage du maire

Bernard MAGNIEN est maire depuis l'arrêté préfectoral du 12 avril 1943. En effet, le maire précédent, Jérôme Cougnard, basé sur la ferme de La Come, possédait aussi une entreprise en région parisienne. Bien que plus souvent parisien que nivernais, il administrait cependant sa commune en dictant ses consignes à un secrétaire efficace. Pendant l'Occupation, il faisait envoyer des caisses de viande à Paris pour ses employés entre autres, selon Paul Cointe, gendre de Bernard Magnien et futur maire de Crux. Lors d'un voyage en train Nevers-Paris, un employé de la gare constate que du sang coule d'une de ces malles et le signale. Cougnard est alors révoqué par arrêté du 9 février 1943 du chef du Gouvernement de Vichy pour avoir « gravement contrevenu à la législation sur le ravitaillement ». D'où la nomination préfectorale de Bernard Magnien.



*Bernard Magnien vers 1950 – Photo de famille
Cointe*

Né à Achun le 28 décembre 1900, d'Albéric Magnien, fermier à Varigny, commune d'Achun dont il était maire, et d'Henriette Gobet. Bernard perd sa mère à la naissance. Son père Albéric achète, en 1920, le domaine des Perrières appartenant auparavant à Auguste Audebal, décédé des suites de la guerre de 1914-1918. Bernard se marie avec Alice Theuriot le 27 avril 1925. Sur le recensement de 1931 de Crux-la-Ville, il est porté chef agriculteur, patron aux Perrières avec sa femme, ses filles, son père, 2 basse-couriers, une bonne et 4 domestiques. De son union avec Alice sont nées 3 filles : Henriette née aux Perrières le 20 juillet 1926, future Madame Joseph Dorlet, décédée à Dijon le 20 juillet 2022, Marguerite, née le 7 septembre 1928 à Alluy, future Madame Paul Cointe, et Geneviève née aux Perrières le premier octobre 1930, future Madame Michel Pairault, décédée à Paris-Vèrne le 16 décembre 2002.

Henriette écrit le récit de sa vie (2011) qui comporte un chapitre intitulé « La guerre aux Perrières de 1940 à 1945 ».



*Photo d'identité Henriette Magnien en 1947
Archives communales Crux La Ville*

Henriette raconte que dès la débâcle de 1940, le domaine des Perrières devient un refuge pour les résistants. En 1943, deux d'entre eux, évadés de la prison de Nevers, qui avaient été torturés, sont accueillis aux Perrières. « *La propriété était donc devenue un repaire de résistants que les Allemands qualifiaient de terroristes.* » Le soir on y écoutait la BBC car « *Radio Paris ment ...Radio Paris est allemand* ». « *Papa, naturellement anxieux, devait se faire bien du souci de mettre en danger la maisonnée... Mais il était embarqué, sans retour en arrière possible, dans un réseau d'accueil et de soutien de la Résistance,..., grâce au secrétaire de la Préfecture qui en était l'organisateur.* »

Henriette a 18 ans en 1944 et sa maman **Alice**, 39. Celle-ci témoigne en 1994 (40 ans de l'anniversaire des combats) qu'effectivement, aux Perrières, fonctionnait un appareil de reproduction de documents d'identité pour les FTP. Ce qui est confirmé dans le livre de Jean-Claude Martinet *Histoire de l'Occupation et de la Résistance dans la Nièvre*. Alice accroche des torchons aux fenêtres dès que des uniformes allemands se pointent au bout de l'allée, afin de prévenir les « réfugiés » pour qu'ils se cachent, au fond des champs, dans le moulin de Beaureplet. Dans l'été 1944, Joseph Dorlet, le futur mari d'Henriette, part rejoindre le Maquis Julien. Le 12 août commencent les hostilités avec la Werhmarcht. Bernard Magnien participe au rapatriement des corps des maquisards tués dans les bois de Forcy. Henriette écrit à ce sujet : « *Papa...assisté du curé et d'un ami, allait les relever et les enterrer. Je me souviens encore de l'écoeurement de mon père quand il rentrait de ces macabres occupations.* » Plus tard, Bernard aura à s'occuper aussi des exhumations.

Il sera aidé par son cousin Jean Theuriot (maire de Montapas de 1943 à 1983), présent aussi lors des inhumations des morts de l'embuscade du 15 juin près de l'étang du Merle (témoignage de sa fille Anne-Françoise). Les morts de l'été 44 seront enterrés le long du mur du cimetière à droite en entrant, en attendant que les familles viennent récupérer les corps.

Le 14 août, c'est là que le maire va être arrêté avec Henri Gauge et le curé. Ce dernier a donc raconté comment il est emmené par les Allemands aux Perrières : « *La voiture arrive aux Perrières. C'est là que demeure le maire, M. Magnien. Le lieu est occupé. Le maire est dans les champs mais il répond à l'appel de la petite cloche dont il connaît la voix. Il est immédiatement arrêté et nous repartons pour Crux.* »

Henriette nous en dit plus dans son récit : « *...nous les avons vus arriver aux Perrières, réclamant haut et fort que le « maire-terroriste » se présente. En attendant, ils nous ont alignées, les trois filles et leur mère, avec menace de nous fusiller si nous ne les trouvions pas...Les ouvriers ont couru chercher Papa dans un pré et les Allemands l'ont embarqué à notre grand désespoir. Ce soir-là tous les habitants de la maison ont couché dans un pré, emportant avec eux des sacs de victuailles et d'objets à sauver !* »

Après son arrestation, le maire est interrogé et menacé de mort, si dans les 10 jours il n'a pas livré les 150 têtes de bétail exigées. Alice Magnien a précisé plus tard que c'était là une volonté du maire de lanterner, « *laisser traîner les choses pour ne pas mettre sur la paille les agriculteurs de la commune.* » En tout cas Bernard Magnien et Henri Gauge « *risquaient gros car ils aidaient depuis longtemps à se cacher, des maquisards, des prisonniers évadés ou des S.T.O.* » (hommes réquisitionnés pour le Service du Travail Obligatoire...en Allemagne, institué par le maréchal Pétain). Et Alice d'ajouter (interview de 1994) : « *les gens de Crux, je peux les remercier car ils pouvaient nous dénoncer à tout instant et ils ne l'ont pas fait ! Peut-être, dans les moments de guerre et de souffrance, on se serre les coudes* ».

Le lendemain, 15 août, Alice et ses filles, inquiètes, décident de monter au bourg. Henriette poursuit sa narration :



Alice Magnien Pèlerinage paroissial de Crux à Lourdes 1938 Photo famille Souverain

« Sur la grande place, nous observons de longs chariots bâchés récupérés dans les fermes, d'où s'écoulaient des rigoles de sang. Les Allemands y avaient entassé les morts de trois jours de bataille. C'était sinistre. Tout-à-coup, l'ordre leur fut donné de se replier sur Nevers, et un soldat a couru ouvrir la porte du cachot infect où les prisonniers avaient été entassés. Epuisés, morts de soif, ils se retrouvaient libres, mais dans un piètre état. »

Bernard Magnien néanmoins, dicit l'abbé Mulot, vers 18 h, *« est conduit au colonel Vier pour certaines précisions à fournir sur le bétail non livré »*. Après quoi, *« le maire Magnien, de retour du PC du colonel Vier, récupère aussi sa liberté. »* Henriette précise alors : *« Avec Papa, nous avons filé nous cacher dans de vieux bâtiments en ruine, en dehors du bourg et y avons passé la nuit, épuisés, mais si heureux ! »*. Et c'était la nuit où un fort orage a éclaté.

« Les habitants de la commune de Crux et des environs méritent notre reconnaissance. Tout particulièrement le facteur qui connaissait les nombreux hôtes de notre maison, et le secrétaire de mairie qui fabriquait de fausses cartes d'identité et fournissait aux Allemands les déclarations réduites des animaux susceptibles d'être réquisitionnés pour nourrir leurs troupes. Mon père devait recevoir la Légion d'Honneur mais il a estimé n'avoir fait que son devoir sans besoin d'être récompensé. »

Bernard Magnien, pendant l'Occupation allemande, s'occupe aussi de la ferme de Maurice Svarovsky, à l'Autrevelle près du bourg de Crux, car Maurice, d'origine polonaise, était prisonnier, bien que s'étant évadé sept fois. Bernard Magnien est élu officiellement maire le 10 décembre 1944, puis réélu le 26 octobre 1947 et le 8 mai 1953. La ferme des Perrières a été reprise en 1955 par son gendre Paul Cointe, futur maire de Crux. Bernard a quitté la commune pour s'installer à Saint Saulge en 1954. Démissionnaire de sa fonction de maire, c'est son conseiller municipal Michel Droin qui est élu à la mairie de Crux le 7 septembre 1958. Bernard Magnien décédera à Saint Saulge le 19 juin 1988.

Témoignage de l'entrepreneur

Henri GAUGE, entrepreneur, est issu d'une famille de maçons originaire de la Creuse. Son père, Charles, né le 8 juillet 1878 à Bussière-Nouvelle, marié le 6 février 1900 à Marie- Augustine Thionnet née à Mainsat le 29 octobre 1880, est mort pour la France le 10 juin 1915 à Beaumont-Hamel-Serre dans la Somme. Les Thionnet et les Gauge sont deux grandes familles qui viennent de la Creuse, d'ailleurs c'est Henri Thionnet qui a réalisé le monument aux morts de 14-18 de Crux-la-Ville.

Henri Gauge, un des acteurs majeurs de ces journées des 12-17 août 1944, de ses vrais prénoms Jean-Baptiste-Henri-Philémon, est né à Mainsat le 5 août 1901. Il est recensé pour la première fois sur Crux-la-Ville en 1921. Il se marie à Bazolles le 8 novembre 1924 avec Denise Hérault, née à Crux le 9 octobre 1903 et décédée à Crux le 20 décembre 1986. Les Héraults tenaient le café-restaurant de la place de l'église en face celui des Leblanc. Henri gérait donc, pendant la guerre, l'entreprise qui alors comportait un nombre important de salariés, et qui existe encore aujourd'hui, portant toujours le nom de Gauge.



Henri Gauge : Photo famille Gauge-Gatignol

De son mariage avec Denise sont issus trois enfants : Simone, née le 7 septembre 1926 à Crux, mariée le 7 août 1946 à Henri Polté, décédée le 2 mai 2016 à Château-Chinon. Céline Marie Germaine, communément appelée Germaine, née à Crux le 15 juin 1929, mariée à Maurice Duméry le 25 janvier 1950, décédée à Monnaie (Indre-et-Loire) le 26 décembre 2017. Charles, né à Crux le 7 novembre 1930, marié

à Montpellier le 7 septembre 1957 à Jacqueline Chabanne, décédé le 15 octobre 2004 à Nevers. Les témoignages recueillis viennent surtout de Germaine, et de Charles et sa femme Jacqueline. Henri, le père de Simone, Germaine et Charles, est décédé à Crux le 28 octobre 1948, d'un arrêt cardiaque, et ses enfants s'accordent à dire que ce décès abrupt est largement dû aux conséquences de ce qu'il a subi dans ces terribles journées d'août 1944. Charles a succédé à la tête de l'entreprise fin 1948.

Il était connu qu'Henri ravitaillait les maquisards dès qu'ils se sont installés dans le bois de Forcy. Germaine et sa sœur aînée faisaient pendant la guerre leurs études secondaires au pensionnat Sainte Marie de Decize, mais étaient présentes à Crux pendant les vacances d'été. Elles se souvenaient bien que la Kommandantur s'était installée dans le « château » Dorlet, cette grosse maison bourgeoise au-dessus du lavoir de la Grand' Fontaine, et proche de l'entreprise. Et pourtant, dans les dépendances à côté de celle-ci, les Gauge cachaient et ravitaillaient des jeunes hommes venus d'au-delà de la Nièvre (la plupart de la région parisienne) pour échapper au S.T.O.



*Germaine Gauge 1947
Photo issue d'un mariage*

Parmi eux, un certain nombre rejoindront le Maquis. Germaine a confirmé que les cercueils des maquisards tués le 12 août ont bien été confectionnés par l'entreprise, et, quand Henri fut questionné, il en prit l'entière responsabilité. Quand, le lundi 14 août, il est interrogé après le maire et le curé, ce dernier écrit : *« l'entrepreneur Gauge, avec son bon sourire optimiste et confiant, ils ne tirent de lui pas plus que des deux autres »*. Après que le maire, l'entrepreneur et le curé eurent creusé leurs tombes au cimetière, ce dernier indique que *« l'entrepreneur Gauge a été écarté de l'interrogatoire final et mis en cellule dans un toit à cochons, on n'a pas besoin de ses services pour l'instant mais il est temps qu'il paie la façon élégante dont il s'est moqué d'eux »*. Germaine précise qu'il *« a été mis au cachot dans une dépendance de la ferme d'Emile Geoffroy »* (route de St Révérien).

Le lendemain, 15 août, dans l'après-midi, « *il a été emmené vers la zone des combats en direction du maquis Mariaux par le lieutenant interprète du bataillon russe Gerlach, avec son seul matériel roulant disponible, en l'espèce son auto* » (récit de l'abbé Mulot). Le même jour, le curé raconte la suite : « *Mais l'ordre est venu de battre en retraite. Vers 8 h/8 h30 (du soir), le colonel Vier s'en va avec le gros des troupes en direction de Nevers par la RN 77 bis. M. Gauge, surveillé de près, ferme la marche avec six blessés dans sa voiture. Il arrivera à Nevers pour être jeté en prison (rue Félix Faure, actuelle rue Paul Vaillant-Couturier) dont il ne sortira que dix jours plus tard après jugement et gratification d'une bonne petite amende de 40 000 marks* ».

Sur ce point, Germaine précise (entretien du 26.05.2016) qu'un entrepreneur de Nevers a contribué au versement de cette somme importante. Mais aussi qu'un ouvrier portugais de l'entreprise est allé à pied à Nevers, et est intervenu auprès d'un officier, démarche qui aurait favorisé la libération d'Henri et évité qu'il soit fusillé comme c'était prévu. Mais il est possible aussi, d'après Henri Picard (*Ceux de la Résistance*) que le colonel forestier Edler qu'Henri Gauge connaissait pour des rapports au sujet du bois, ait usé de son influence. Et, pour Marcel Vigreux, les 40 000 marks valant la libération d'Henri Gauge ont été versés par « *son ami Coppineau* » ou Copinot selon les orthographes qui devait être « *l'entrepreneur forestier de Nevers* ». Effectivement, il existait une entreprise « Copinot et fils » en bois de construction et de chauffage, dans le quartier de La Jonction à Nevers

Le 16 août au soir Germaine se souvient avoir entendu, de la maison Gauge, le bruit des exécutions des otages (l'abbé Mulot de même de son presbytère)

Parmi les otages, était captif le pauvre André Chermette, raflé lors de l'embuscade des Maurouées. A son sujet, Germaine indique qu'il avait été rendu sourd par l'explosion d'un obus, et qu'il a été traîné dans la cour d'Adrien Leblanc pour être torturé sur une table, sous les yeux de sa grand-mère. Marcel Vigreux ajoute qu'« *il a été jeté sur le fumier et couvert d'excréments par la horde qui ne se décida à l'achever que beaucoup plus tard* ». Mais cela est contesté par les souvenirs d'habitants qui n'ont jamais vu de tas de fumier dans la cour du marchand de vin...

Henri Gauge avait invité (il n'a certainement pas eu le choix !) les officiers allemands à dîner avant leur départ pour Nevers (information relatée par Marcel Vigreux). Selon les enfants d'Henri, l'un des officiers demanda à madame Gauge : « *mais ça ne vous fait pas pleurer ?* » (Le fait que son mari soit emmené en prison). Elle, de répondre « *A quoi ça sert de pleurer ?* ». Quelques temps avant, une

étonnante confiance était sortie de la bouche d'un gradé allemand dans la maison Gauge : « *Cette guerre n'a aucun sens. Nous sommes arrivés comme des tortues, nous repartirons comme des lièvres* » !...



De gauche à droite : Perricot Maire de St Franchy, Capitaine Julien, Henri Gauge, Capitaine Perrin

Pose de la première pierre du Monument Julien à Sancy 15 août 1945

Photothèque ARORM/musée de la Résistance en Morvan

Témoignages d'habitants du bourg de Crux-la-Ville

Le maréchal-ferrant Marcel LABOUREAU. Né le 15 octobre 1907 à Crux, décédé le 26 avril 1989 à Bourges. Il était maréchal-ferrant comme ses aïeux, sur 5 générations, dont 2 à Crux, et 3 à Saint Franchy. Son professionnalisme était renommé, car on venait parfois de loin ferrer les chevaux chez lui. Il s'est ajouté par la suite d'autres qualifications en machinisme agricole, en électricité, en installation de l'eau dans les étables... Jusqu'en 1933 sa forge est limitée à la pièce actuelle de la salle à manger de l'habitation, puis l'atelier sera construit par l'entreprise Gauge. La forge fermera en 1972 à la retraite de Marcel. Il est utile de préciser son emplacement : elle se trouvait sur le bord gauche de cette carte postale.



Ancienne place du champ de foire, elle se dénomme depuis 2014, à juste titre, place de la Résistance, où y a été érigé le monument du même nom. C'est avec la place de l'église, la place la plus importante du bourg, et, géographiquement, « la place d'en-haut ». Sur la carte postale on distingue aussi, sur la droite, un immeuble avec un étage, où résidait le marchand de vin Adrien Leblanc dans la cour duquel ont été torturés les 6 civils le 16 août.

Le fils de Marcel, **Robert**, né le 29 juillet 1936 à Crux, a écrit en 2007 un petit opuscule « *J'avais 8 ans Août 1944 à Crux-la-Ville Souvenirs de guerre* ». Certes, il était jeune, mais la transmission des souvenirs via ses parents s'est solidifiée et, en début des années 2020, il en parle toujours avec assurance et certitude.

Le samedi 12 août « *L'envahisseur s'installe et réquisitionne. Officiers et Gestapo prennent possession d'une maison voisine pour résidence. La nôtre est réquisitionnée aussi (uniquement le rez-de-chaussée). Le bureau est occupé par la Gestapo ; la salle à manger est transformée en premier poste d'intervention pour leurs blessés* ». Robert précise que le chirurgien faisait certainement partie des russes blancs « *un grand type à lunettes, sec, avec un nez en bec d'aigle, un dur* » et « *opérant sans anesthésie* ». Le chirurgien d'astreinte le lundi 14 était « *décontracté celui-là ! Il parle bien français* ». « *Mais Madame, il ne faut pas s'en faire, c'est la guerre* » disait-il à la mère de Robert (Julienne-Angèle, Bernard de son nom de jeune fille). Ce 12 août, pendant que les mitrailleuses allemandes installées au pignon de la maison et au fond du jardin tirent en direction de Forcy, « *les blessés affluent ; les Allemands ont beaucoup de pertes ; la vue de certains est horrificante. Les plus gravement blessés sont dirigés vers Nevers.* ». Robert ajoute qu'il a vu un mort parmi les blessés. Ce même jour, 12 août, le boulanger Maxime Laveau, situé sur la même place, est mis en joue, car les Allemands comprennent que le pain à cuire dans le fournil est une cargaison destinée aux maquisards, qui venaient la chercher chaque matin. « *Il est amené par des soldats auprès des officiers installés dans notre bureau* ». Par miracle il échappe à l'exécution.

« *Les troupes allemandes se ravitaillent dans les fermes...Ils amènent à ma mère leurs futures victuailles mais, très fatiguée et très occupée, elle refuse de les préparer. C'est un voisin d'en face qui passe sa journée à plumer des oies* ». Le voisin en question est le charron Charles Sellier, lui et sa femme Marthe ont perdu leur fils Maurice, mort pour la France au combat le 20 mai 1940 à Wassigny dans l'Aisne, il était âgé de 27 ans.

Lundi 14, « *ils reviennent ! Ils sont très nombreux, trois mille paraît-il* » « *Tous les hommes du village partent vite, sauf mon père. Il ne veut pas nous laisser seuls, ma mère et moi. Nous nous cachons dans la cave* ». « *Ma mère sort de la cave... Mari parti ? Terroriste ? Hésitante elle finit par nous appeler, nous montons de la cave.* »

Mardi 15, Robert voit -comme Henriette Magnien le raconte aussi- « *des camions bâchés revenant du front* » laissant « *entrevoir à l'arrière les godillots d'hommes, sans vie, entassés les uns sur les autres* ». Puis il décrit une soirée où éclate un violent orage sur Crux, électricité coupée, éclairage aux bougies...

Mercredi 16 « *Nous sommes tous épuisés ; mes parents ne dorment plus depuis plusieurs nuits ; ils se reposent sur une chaise longue...puisque nous n'avions plus de lits complets à notre disposition* ». Cette après-midi-là, Robert et sa maman cherchent Marcel qui s'est caché dans la crainte de représailles. Malgré les risques, Robert et sa

mère traversent le bourg, entrent dans l'école et passent devant la grille de la cour du marchand de vin où les otages des Faux sont torturés. Ce n'est pas le moment de s'attarder devant « *cette horrible barbarie* ». En fin de journée, Marcel « *réapparaît après avoir passé des heures dans le grenier, en pleine chaleur sous les ardoises, sans air, sans eau* ». Quelques temps après, passent des « *officiers allemands qui nous disent « nous ne vous ferons pas de mal mais prenez tout ce que vous avez de plus précieux ; votre pays brûlera cette nuit* ». « *Ces officiers regardaient souvent une carte de France accrochée au mur, surtout côté Normandie, et semblaient inquiets...* » Les Laboureaux passent la nuit dans la cave après avoir rempli une grande malle...et le lendemain... tout est calme et intact...et plus d'Allemands !



*Marcel LABOUREAU
devant sa forge
(premier à gauche)
et 3 ouvriers*

*Photo provenant de
Robert Laboureaux*

*Début des années
1950*

Le postier de Crux, **André DRISSEN**, est né le 1^{er} octobre 1898 à Paris 14^{ème}. Enfant de l'Assistance placé à Saxi-Bourdon en 1911, il fut blessé pendant la guerre le 22 août 1918 par une torpille. Une plaie au coude engendre une limitation de l'usage de celui-ci (*source* : livret militaire) ... Il se marie avec Marie Berthe Raclin le 7 août 1924 à Paris 15^{ème}, union de laquelle sont nés 2 garçons et une fille. Le beau-père d'André était employé des postes, ce qui a peut-être joué pour qu'il le soit à son tour. Il occupe donc cette fonction à Crux à partir de 1939. C'était un « personnage » lui aussi, comme le curé, et, justement ils habitaient le même bâtiment, la poste se situant dans une partie des locaux du presbytère. Croustillante cohabitation car autant le curé était noir, par son habit, autant le postier était « rouge » comme couleur politique ! Ce qui ne les empêchait pas de trinquer ensemble ! André est décédé à Forcy le 28 décembre 1973. Il est enterré à Saxi-Bourdon.

Il apporte un témoignage concernant juste le début et la fin de ces journées tragiques. Le samedi 12, vers 7 h du matin, il reçoit un appel téléphonique du bureau de St Saulge prévenant de l'arrivée d'un gros convoi allemand sur la commune de Crux. Comme il avait un peu de courrier à distribuer, le préposé prend sa sacoche pour aller au-dessus de Forcy prévenir le maquis Mariaux à temps, avant que les contingents arrivent sur les lieux. Il charge un ami d'en faire de même pour le maquis Daniel. A son retour de Forcy, le postier est arrêté comme toute personne se trouvant à ce moment-là sur les routes. Interrogé au poste de police, il réussit à justifier son innocence. Le jeudi 17, dans la matinée, les derniers Allemands passent au bureau de poste pour sectionner les fils téléphoniques et casser à coups de crosses tous les appareils. C'est alors que le personnel et quelques bénévoles se mettent à la disposition du maire et des élus pour rechercher les morts des maquis et les inhumer. (Informations trouvées aux archives communales et dans le mémoire d'étude de Christophe Deniaux déjà cité).



*Plaque d'origine de la Poste de Crux La Ville
Photo Michel Geoffroy*



*Bernard Leblanc
Photo de famille Leblanc/Picq*

Bernard LEBLANC est le **fils de l'aubergiste-épiciers Henri**, né à Crux le 20 mai 1894, dont l'établissement se trouvait place de l'église. Henri en était le patron en 1920 avec ses parents également épiciers, et avec Hélène Bredeau, sa femme (mariage le 24 juillet 1923). De cette union sont nés Alexis le 11 mai 1924, puis Bernard le 22 octobre 1926, et Germaine, dite « la Mémène », qui a tenu l'établissement de 1957 à 1988 avec son mari Emile Picq.

Bernard travaille tout d'abord à la forge Laboureau, pendant la guerre, comme J3, une appellation sous le régime de Pétain qui correspond à une catégorie dans les tickets de rationnement alimentaire. Les J3 correspondaient à la jeunesse de 13 à 21 ans (de ce fait non mobilisable) ; ils recevaient la ration de pain la plus élevée. Sur le recensement de 1946 Bernard est porté ajusteur, mais il avait une passion pour la mécanique.

Il se trouve qu'Henri Gauge construit en 1945 le garage où il entrepose ses camions, à 50 mètres environ en dessous de la forge. En 1953 Bernard achète cet entrepôt et la maison attenante, où vécut Pierre Bacconnet (témoignage à la suite). Il y exercera comme garagiste sa passion des automobiles jusqu'en 1984. C'était un génie créateur et inventeur en mécanique ; il s'adonnait aussi à la menuiserie. Célibataire toute sa vie, Il décède à Nevers le 14 octobre 2015.



Bernard Leblanc 26/10/2003
Photo Michel Geoffroy

En 2012, il se souvenait encore des passages des Allemands dans le café de ses



Bistrot LEBLANC début des années 1960. "Mémène" dans l'épicerie au fond.
Photo fournie par la famille Leblanc/Picq

parents, où un soldat parlait couramment le français et surveillait les personnes en pension dans l'hôtel.



Il se souvenait aussi du « russe blanc » qui logeait chez le maréchal-ferrant, durant les combats, qui lui a dit le soir du 16 août « vous savez, demain, le pays va brûler ! ». Bernard relate (dans une interview menée par Christophe Deniaux le 30 décembre 1993), que le lendemain, mardi 15 août, Emile Geoffroy, habitant route de St Révérien, est arrêté et s'est vu demander s'il connaissait Ludovic Geoffroy (mon père) et son frère Raymond. On parlera plus loin de ces deux hommes, le premier étant parti au Maquis Mariaux. Ce qui montre que « *les allemands étaient très bien renseignés* ». Dès le samedi 12, un officier va trouver « *le secrétaire de mairie lui demandant de le conduire chez monsieur Magnien en lui donnant l'adresse exacte* ». « *D'ailleurs quand ils arrivaient dans un village il y avait toujours une sentinelle avec une liste. C'est à la suite de l'assassinat d'un capitaine allemand (à la Come le 15 août) qu'eurent lieu les fusillades des civils. Quand ils les ont ramassés, un officier a dit : il m'en faut tant.* ». « *Ils cassaient tout : je me rappelle, tous les compteurs électriques étaient cassés. Ils buvaient également beaucoup, surtout de la goutte. Certains, les russes blancs, buvaient même de l'alcool à brûler* ».

Plus tard, dans les années 1960-70, Germaine, la sœur de Bernard, reçoit dans son café des familles allemandes qui revenaient sur les lieux. Parmi elles, quelques soldats avaient été fait prisonniers par les FFI ou FTP les 15-16 août 44, ont dû travaillé plusieurs mois, voire années à l'entreprise Gauge et aussi dans les fermes.

Dans la maison au-dessus du futur garage Leblanc, habite, en août 1944 **Pierre BACCONNET**, âgé de 10 ans et demi, sa sœur Micheline, de 5 ans sa cadette, et ses parents. Le père, Michel, est un autre maçon originaire de la Creuse. Né le 3 mars 1908 à Montel-de-Gela, en limite départementale de la Creuse, il vient travailler à Crux chez les Thionnet-Gauge, autres maçons de ce département. Il est d'ailleurs l'un des constructeurs du monument de Sancy. Michel Bacconnet se marie à Crux le 26 août 1933 avec Jacqueline Henry-Lonjoux. Le couple réside alors dans la maison Lonjoux à La Goutte du Charme, hameau qui, à cette époque, en comporte plusieurs. Pierre y naît le 15 janvier 1934. En 1942, la famille déménage pour s'installer plus près de l'entreprise Gauge, en louant une partie du premier étage de la maison située au-dessus du futur garage. Pierre entre à l'école en 1940, celle-ci est occupée par les allemands ; les cours se déroulent alors dans une grange près de la Grand 'Fontaine. Il fait ensuite son apprentissage de menuisier chez Gauge, à la scierie route de St Révérien. Il en exercera d'ailleurs la profession à Prémery jusqu'à sa retraite (et même au-delà).

Les 18 et 22 janvier 2024 il témoigne : « Au matin du 12 août, mon père, après avoir soigné les lapins et avant d'aller travailler à la scierie, décide d'aller chercher de l'eau à la Grand ' Fontaine avec une lessiveuse sur la brouette, car nous étions dans une période de sécheresse. Il allait prendre la brouette quand il entend un ronflement d'engins venant de la direction de St Saulge. A ce moment-là arrive en courant Henri Conchon, d'un an son aîné, charpentier chez Gauge, qui crie « Michel, les boches sont au Guégnault » (rivière en bas de la colline de Crux). Les deux hommes partent alors en courant comme des lapins à travers champs, passent à temps par les Maurouées avant que les Allemands y arrivent, et parviennent à Vorroux pour rejoindre le maquis Daniel. La colonne de camions allemands s'étirait du Guégnault jusqu'au-delà de La Come et bientôt tous les accès au bourg de Crux se trouvent fermés. Mon père et son copain resteront au maquis Daniel jusqu'à la fin des combats. L'armée allemande se positionne dans le bourg et installe de l'artillerie près de chez Madame Coursier (maison en dessous du garage, où résidaient Jacques et Marie-Augustine Coursier ; de l'artillerie y était aussi positionnée, on l'a vu, dans le jardin Laboureau). De chez Madame Coursier ils tiraient en direction des bois au-dessus des Bordes et de Forcy. On y voyait aussi la colonne de soldats monter en direction de Forcy. Dans cette journée, sans demander à ma mère, je suis allé voir Madame Coursier que je savais inquiète. Mal m'en a pris, car les Allemands m'ont mis en joue contre le mur du jardin en pointant leurs mitraillettes. Un chef a fait signe aux soldats de baisser les armes ; j'ai alors été fouillé, je n'avais dans mes poches qu'un mouchoir et un couteau de gamin, et il m'a renvoyé chez moi avec un coup de pied au derrière.

J'ai su plus tard que dans la nuit du 12 au 13, ou dans celle du 13 au 14, ou les deux, un espion allemand (ou deux) s'était installé près d'une mare entre Les Bordes et Forcy car l'ennemi pensait que le camp Mariaux se trouvait dans le bois dominant ces deux hameaux. Un paysan des Bordes est allé voir en début de nuit, muni d'une lanterne, une vache malade dans un pré. Son chien qui sent une présence humaine aboie. Un homme traverse le pré en courant. L'habitant des Bordes regagne son domicile sans avoir vu sa vache. Après les combats, en grattant la terre près de cette mare, cet homme trouve des restes d'emballages alimentaires avec du papier journal écrit en allemand...

Le lundi 14 ou le mardi 15, les Allemands rentrent dans notre appartement avec des cartons dans lesquels ils embarquent draps, serviettes, vaisselle, etc....Ce fut un véritable traumatisme pour maman, qui en a reparlé souvent par la suite. Mais ils pillaient ainsi un peu toutes les maisons. Le soir du 15 août, une dizaine d'officiers allemands reviennent chez nous et amènent de quoi dîner avec ce qu'ils ont réquisitionné. Comme il n'y avait plus d'assiettes ni verres, ils vont en chercher ailleurs, et

ramènent des fagots pour faire chauffer leurs victuailles. Ils se font servir par la voisine, Olga, la mère de Mady. Cette nuit-là retentit un fort orage, mais, en plus du tonnerre, on entend également une explosion, ce sont les derniers Mariaux qui, en décrochant, font sauter leurs munitions.

Le 16, les combats ayant tourné à la défaveur des Allemands, avant de repartir pour Nevers, ils rassemblent leurs camions sur la place du haut. Mais beaucoup de leur matériel avait été intercepté par les maquisards et ils étaient déficitaires en munitions. Cependant il leur restait les lance-flammes. J'ai vu qu'ils les avaient sortis dans l'intention certainement d'incendier les maisons de la place. Un ordre tombe, à temps, de quitter le secteur, ils remballent tout et repartent par la route d'où ils sont arrivés le 12. Durant ces journées de combat des soldats allemands furent fait prisonniers. Une vingtaine d'entre eux travailleront dans l'entreprise Gauge jusqu'en 1948, d'autres dans des fermes.

Dans l'automne, des gens des Bordes venus ramasser des châtaignes dans les bois de Forcy, trouvent un cadavre de soldat allemand, déjà bien attaqué par les renards. Un mort peut être oublié durant le repli de la troupe, ou bien un blessé qui se serait traîné jusqu'à cet endroit où il a succombé. Les ramasseurs de châtaignes creusent un trou pour l'ensevelir. Ceci m'a été raconté par Serge Bernard, de Forcy ». Lequel Serge Bernard, maquisard Mariaux, après la guerre, a été apprenti menuisier et travailla ensuite à la menuiserie Bacconnet de Prémery. Il livrera à Pierre d'autres informations. Notamment celle de la première bombe tombée le matin du 12 août qui atterrit sur le hangar de la ferme de La Colonne, puis, lors des combats en ce lieu, qu'une unité allemande venue par Les Ombreaux, arrivait pour combattre en hurlant féroce ! »

A propos des fagots transportés par les soldats allemands, j'ai entendu plusieurs fois des personnes habitant le « haut » du bourg (puisque la scène était décrite de derrière des fenêtres de la route de St Saulge) affirmer que l'occupant préméditait d'incendier le village comme ils l'avaient fait dans le Morvan en juin. C'est une pensée qui peut se comprendre a posteriori, après avoir vu l'ennemi arriver en force dans le bruit des détonations, mais si celui-ci avait mis à exécution ce projet, les grenades incendiaires auraient été utilisées plus efficacement que des fagots !

Dans la maison en contre-bas du futur garage Leblanc habitait **Jacques COURSIER** né à Crux le 7 juin 1863, et son épouse Marie-Augustine Bonnot qui mourra centenaire le 9 mars 1971. Il décèdera, lui, à Crux le 20 janvier 1950. Leur maison a été pillée les 13 et 16 août 44.

Coursier Jacques, Crux-la-Ville, Nièvre

Liste des objets pillés par les Allemands ou emportés dans les journées des 15 et 16 août 1944.

<i>cardes</i>	<i>500.</i>
<i>chemise et son étui de cuir</i>	<i>250.</i>
<i>Deux grandes terrines en faïence de 0.40 de diamètre à 10.5 linte.</i>	<i>90.</i>
<i>Une cocotte en fonte de 0.25 de diamètre</i>	<i>40.</i>
<i>Une paire de chaudières pour homme et de neuf, pour homme</i>	<i>350.</i>
<i>Une soie non montée de prix</i>	<i>30.</i>
<i>Une tondeuse à cheveux</i>	<i>35.</i>
<i>Deux duplons bicyclettes dont une de dame en bon état</i>	<i>4000.</i>
<i>Deux appareils de photographie 9x12</i>	<i>800.</i>
<i>Quatre doubles de grains à volailles à 35 le double</i>	<i>140.</i>
<i>Jardin, réparation d'un éboulement de mur de 4.50</i>	<i>72.</i>
<i>Quatre bûches dans le mur entre St-Vincent et moi non encore réparées.</i>	
<i>à un chapeau de carton 4 pièces de 0.26 x 0.24 (1)</i>	
<i>Quatre litres de lait de vache dans 2 récipients.</i>	<i>450.</i>
<i>Dix litres de vin à 15 francs</i>	<i>300.</i>
<i>Un bidon d'huile de 4 litres</i>	<i>50.</i>
<i>à sucre 1 kilo</i>	<i>18.</i>
<i>Toute soude à 2.7 = 90.24 pour les contenants 10 = 300</i>	<i>200.</i>
<i>Quatre pots en verre contenant des conserves = 1.200</i>	

Liste des objets pillés par les Allemands ou emportés dans les journées des 15 & 16 août 1944

Document Famille Bonnot-Coursier

Kriegsgefangenenpost
Correspondance des prisonniers de guerre

Besetztes Gebiet

An *Monsieur et Madame*
Coursier Jacques.

Empfängerort: *à*
Lieu de destination: *Crux-la-Ville*
Straße: *Nièvre*
Kreis: *Nièvre*
Arrondissement:
Landsteil: *France occupée*
Dept:

OTTE VID
1
Geprüft

Gebührenfrei
Franc de port

Deutschland (Allemagne)
Lager-Bezeichnung: Orlag VI D - Münster i. Westf.
No. de prisonnier:
Gefangenenummer: *63-C*
Vor- und Zuname: *Coursier*
Expéditeur:

Dans la maison située au-dessus du cimetière habitait **Bernadette SOUVERAIN**, ma mère, née à Perranges, commune de Rouy, le 2 mai 1926, mariée à Ludovic GEOFFROY le 8 juin 1948, et décédée à Nevers le 8 décembre 2014.

Elle disait en parlant des réfugiés du Nord lors de l'exode de juin 1940, que des locaux avaient été réquisitionnés pour eux. Le 16 juin, c'est l'arrivée des « colonnes allemandes ». La Kommandantur s'installe dans le « château », grosse maison bourgeoise de Madame Dorlet chassée de son habitation, qui dû habiter un deux-pièces dans une maison près du lavoir de la Grand'Fontaine.

Le pré du grand-père maternel de ma mère, Emile Bonnot, en face du cimetière, est réquisitionné pour y construire un grand hangar destiné à abriter les camions des occupants, lequel était gardé jour et nuit par une sentinelle. Mais dès novembre 1940 les Allemands partent étant « mobilisés ailleurs ».

En 1942, une grande fête eut lieu au profit des prisonniers (affiche au début de la publication).

Sur le premier jour des combats d'août 44, Bernadette disait : « *Le samedi, on a commencé à entendre les avions qui tournaient. Mon grand-père, parti faucher, dut revenir précipitamment car la jument avait peur... Pendant les combats, des Allemands sont entrés chez nous, ont regardé le portrait de mon père en soldat de 14 et sont repartis. Le lundi 14, le bruit courait que le village devait brûler* ». Ce jour-là, ma mère a vu de la fenêtre, le maire, le curé et l'entrepreneur venir boire au puits dans la cour de la ferme, après avoir creusé des fosses au cimetière, comme l'a écrit l'abbé Mulot. Le plus marquant pour maman fut la journée du 15 août qu'elle raconta maintes fois. De l'autre côté de la route, où en 40 les Allemands avaient construit un hangar à camions, l'artillerie tirait presque toute la journée en direction des Ravées, de La Come, et des Maurouées. Ma mère et ma grand-mère étaient aux premières loges, assises sur la maie, tremblantes et priant la Sainte Vierge, dont c'était le jour de la fête (l'Assomption).



Bernadette Souverain années 1940/50

Sachant qu'il y avait eu des pillages, les hommes de la famille Souverain-Bonnot avaient enterré les bijoux dans le jardin, et toute la maisonnée envisageait de partir pour Perranges le lendemain, emportant le strict nécessaire dans la brouette... ce qui fait quand même 20 kms à pied, en pleine guerre ! Ce projet, heureusement, ne vit jamais le jour.

Témoignages d'habitants des hameaux

Le hameau des RAVÉES

Situé à 2kms à l'ouest du bourg, sous l'ancien château du Berle, près des bois de Forcy où étaient implantés les maquis.

Gisèle GARNIER raconte surtout la journée du 15 août avec les décrochages des maquisards et les harcèlements de l'armée d'occupation.

Gisèle BOUTMY-GARNIER, née le 26 décembre 1927 aux Ravées, fille de Célestin Garnier et Marie-Louise Perève, s'est mariée à Crux le 6 octobre 1951 avec Henri Chaizy, et décède à l'hôpital de Decize le 5 avril 2018. En 1944, elle est pensionnaire à l'Institution Ste Jeanne d'Arc de Nevers.

Son amie, Marie-Thérèse Libault, née le 21 janvier 1930 à Sermoise-sur-Loire, épousera le 7 août 1948 Armand Balleret. Ils auront deux enfants : Jean-Louis et Marie-Christine. Elle décède à Nevers le 28 juin 2018.

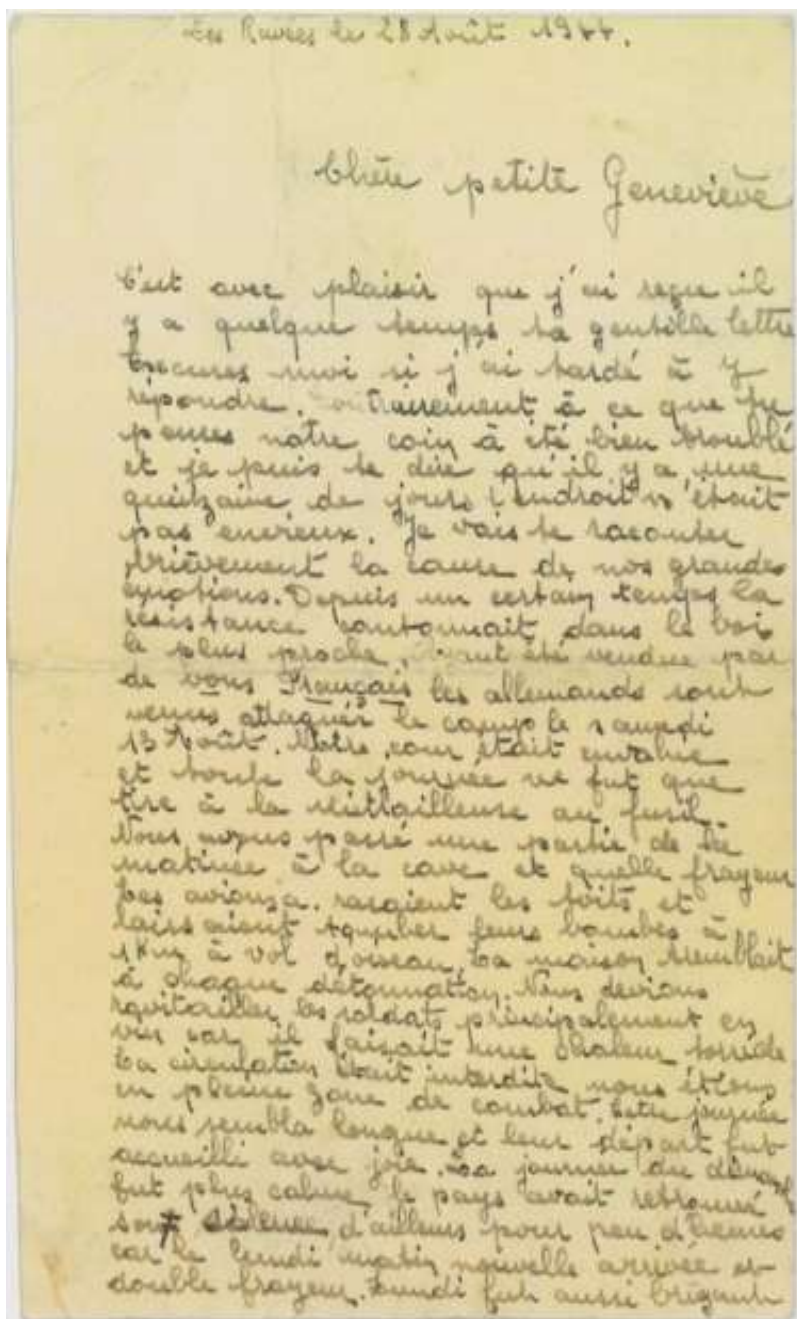


Gisèle Garnier. Extrait d'une photo de classe Crux 1938

Son fils Jean-Louis, avocat, ancien vice-président au Conseil Général, ancien adjoint au maire de Nevers, et président de la Camosine, a trouvé cette lettre de Gisèle adressée à sa mère, et me l'a communiquée.

Gisèle écrit donc à Geneviève. C'était en fait le deuxième prénom de Marie-Thérèse, utilisé à l'école où il avait plusieurs Marie-Thérèse.

Son récit évoque la première journée des combats tout proches dans les bois de Forcy, le 12, et non le 13 comme indiqué, puis met l'accent sur la journée du 15 août. Dans les embuscades entre Allemands et maquisards quittant la forêt, le hameau des Ravées se trouve ce jour-là sur un axe majeur de passage, près du carrefour de La Come. Aussi n'est-il pas étonnant que Gisèle ait vu la guerre de près ! Bien-sûr sa maison a subi la fureur de la troupe ennemie.



Lettre originale au format réel fournie par Jean Louis Balleret fils de la destinatrice du courrier

Les Ravées le 28 août 1944.

Chère petite Geneviève

C'est avec plaisir que j'ai reçu il y a quelques temps ta gentille lettre.

Excuse-moi si j'ai tardé à y répondre. Contrairement à ce que tu penses notre coin a été bien troublé et je puis te dire qu'il y a une quinzaine de jours l'endroit n'était pas envieux. Je vais te raconter brièvement la cause de nos grandes émotions.

Depuis un certain temps la résistance cantonnait dans le bois le plus proche. Ayant été vendue par de bons Français les allemands sont venus attaquer le camp le samedi 13 Août. Notre cour était envahie et toute la journée ne fut que tir(e) à la mitrailleuse au fusil. Nous avons passé une partie de la matinée à la cave et quelle frayeur. Les avions, rasaient les toits et laissaient tomber leurs bombes à vol d'oiseau. La maison tremblait à chaque détonation. Nous devions ravitailler les soldats principalement en vin car il faisait une chaleur torride. La circulation était interdite nous étions en pleine zone de combat. Cette journée nous sembla longue et leur départ fut accueilli avec joie. La journée du dimanche fut plus calme, le pays avait retrouvé son silence, d'ailleurs pour peu d'heures car le lundi matin nouvelle arrivée et double frayeur. Lundi fut aussi bruyant que samedi. Mardi la résistance ne pouvant résister aux attaques aériennes quittait le camp et passait devant la porte. À 100 mètres de la maison, camouflée dans les fossés de la route elle

Les avions a(allemands) rasaient les toits et laissaient tomber leurs bombes à 1 km à vol d'oiseau. La maison tremblait à chaque détonation. Nous devions ravitailler les soldats principalement en vin car il faisait une chaleur torride.

La circulation était interdite nous étions en pleine zone de combat. Cette journée nous sembla longue et leur départ fut accueilli avec joie. La journée du dimanche fut plus calme, le pays avait retrouvé son silence, d'ailleurs pour peu d'heures car le lundi matin nouvelle arrivée et double frayeur. Lundi fut aussi bruyant que samedi. Mardi la résistance ne pouvant résister aux attaques aériennes quittait le camp et passait devant la porte. À 100 mètres de la maison, camouflée dans les fossés de la route elle

attendait le passage de l'ennemi. Deux allemands furent tués et au début de l'après-midi la maison était envahie par les troupes d'occupation tout fut bouleversé, fouillé, volé et nous, réfugiés à la cave durent en sortir les bras levés la mitrailleuse prête à nous balayer. Mon frère fut emmené comme terroriste à coups de pieds dans les fesses (fesses). Quelle peine en le voyant partir et dire que 20 minutes après nous allions le rejoindre au milieu de la troupe. Nous devions être fusillés et c'est alors que l'on en pensait long. Réflexion faite sans doute nous furent libérés. Il y avait deux kilomètres à faire à pied, nous mirent peu de temps à rentrer au logis. Dans l'intérieur tout était pêle-mêle un vrai cauchemar à revoir tout cela. Du linge fut volé, la montre à papa, sa bicyclette et d'autres objets, heureusement le principal était caché. La cave est vide, nous avons la vie sauve, rien d'autre n'est à demander. Je crois tout de même que le 15 août 44 restera longtemps gravé en notre mémoire.

Le mercredi la bataille s'éloignait et le jeudi fut la journée de délivrance. Quel soulagement de ne plus les sentir là et surtout de ne plus entendre la mitraille. Six hommes furent pris comme otages et fusillés. La commune a été bien éprouvée. Tous nous ne souhaitons qu'une chose la fin de la guerre qui espérons sera proche.

Ici la santé est bonne et (je) pense qu'il en est de même de toi. J'ai écrit à sœur Marie Joséphine après le bombardement, je n'ai pas eu de réponse, ma lettre s'est peut-être perdue. Sûrement que mon séjour à la pension est terminé. Quelle bonne année nous avons passée ensemble et souvent je ris seule aux petites scènes ! qui avaient lieu de temps en temps. Que fais-tu chez vous. En ce moment je me tricote une veste couleur brique. Ma bleue est finie et n'est pas mal réussie. Je tiens à correspondre avec toi le plus souvent possible et que bientôt je recevrai une lettre. Je ne vois plus rien de bien intéressant à te raconter aussi je termine en t'envoyant de loin avec mes bonnes amitiés mes affectueux baisers.

Une amie Gisèle.

Le hameau des MAUROUÉES

Situé à 3km sud-est du bourg.

Le 15 août, lors du décrochage des maquis Julien et Mariaux, 6 maquisards tombent dans une embuscade à la ferme des Maurouées, vers 14h. Ils se font surprendre par des Allemands et des miliciens en sortant de la ferme. Du maquis Julien sont tués : les sous-lieutenants Omer David (dit Lulu) et Michel Arefief (dit Tito car originaire de Belgrade), le brigadier Antoine Romoeuf (dit Bruno), les soldats Paul Lavilatte (dit Honoré). André Chermette (dit Villebousin, de son lieu d'origine) sera d'abord pris en otage, puis horriblement torturé et fusillé le lendemain, 16 août, à Crux. Parmi les maquisards tués à la ferme des Maurouées le 15 août, il y eut aussi Marcel Marquer du maquis Mariaux.

C'est en ces lieux que, le lendemain, se déroule une scène terrible. Dans la ferme tenue par Pierre Beuchard, âgé de 51 ans en 1944, habite son neveu Georges, 16 ans, orphelin dès son jeune âge, pensionnaire à Corbigny en 1944, présent à cette ferme en août. Un couple de polonais y travaille aussi. Il s'agit d'**Helena et Julien BUKOWIEC**. Julien naît à Tropié le 25 janvier 1911 et Helena à Wiezbic le 11 décembre 1916. Elle arrive de Pologne en 1938, travaille à Crux chez Madame Dorlet où elle a un contrat de 3 ans, mais ne peut y rester que 2 ans, tant elle est maltraitée et mal nourrie. Après avoir oeuvré quelques mois chez Mme Poulin dans de meilleures conditions, elle est employée à la ferme de Pierre Beuchard aux Maurouées. Julien arrive en France par la Bretagne, où il est arrêté mais il réussit à s'échapper dans les Vosges, d'un camion qui l'emmenait en Allemagne. « De forêt en forêt » il atterrit dans la Nièvre, précisément à Crux-la-Ville, où l'entreprise Gauge, de grand renom, embauche, notamment des hommes recherchés par l'ennemi. Il rencontre sa compatriote Helena avec qui il se marie le 11 décembre 1943. Au moment des combats le couple travaille donc dans la ferme de Pierre Beuchard.

Ce 16 août donc, « dans l'après-midi, le fermier était dans les champs, et c'est une chance ! Car de la maison, Helena, Julien et Georges aperçoivent des soldats allemands. Les deux hommes n'ont pas le temps de se sauver et ont immédiatement l'idée de se planquer dans la mare de la cour, en prenant un tuyau pour respirer. Ils se tiennent par la main sous l'eau jusqu'à ce que l'ennemi quitte les lieux !

Helena est traumatisée par l'irruption de ces hommes en furie qui pénètrent dans la maison en hurlant « terroristes ! », qui ouvrent les tiroirs et s'approprient bijoux et argent. Ils tirent dans les murs et les traces de trous de balles sont encore visibles aujourd'hui dans la chambre. Helena était enceinte de 8 mois quand elle subit

ce terrible choc » raconte sa fille Janine. Avant de quitter la ferme la troupe vengeresse embarque la jument (récit plus loin dans la lettre du 22 août).

Le hameau de VIARD

Situé à 3 kms à l'est du bourg.

Témoignage de **Charles BEUCHARD** 22/10/1929-17/03/2021.

Petit-fils d'un cousin du Beuchard des Maurouées rencontré juste avant. Charles naît et décède à Viard. Il a presque 15 ans au moment des combats. Il était pensionnaire à l'Institution Saint Cyr de Nevers quand les bombardements de 1944 stoppent sa scolarité qui devait aller jusqu'au Brevet. Il raconte que, à l'annonce de bombardements, les élèves sont dirigés vers le parc Salengro (en face Saint Cyr) où des tranchées avaient été creusées.

Charles vit donc à Viard en août 44. Le 12, des avions allemands tirent des salves de mitrailleuse au-dessus de Viard. Le 15 au soir, il voit avec stupeur La Méloise et les Maurouées brûler. Ses parents et les Roy pensent que leurs maisons seront incendiées aussi. La dernière nuit de la bataille, ils la passent à Marmantray (un hameau voisin) : sa sœur Angéline chez Pierre Bernard, et lui dans la première maison à gauche du chemin allant à Poujeux. Le lendemain, ils retrouvent, par chance, leur maison intacte.

Entre le 17 et 22 septembre Ludovic Geoffroy, un de ses amis en permission à Forcy, lui montre, ainsi qu'à sa sœur, le camp du Maquis Mariaux : un cadavre de soldat allemand s'y trouvait encore, sans doute le même dont parle Pierre Bacconnet. Après ces terribles événements,

Charles ne poursuivra pas ses études à Nevers. Il travaillera à la ferme familiale et restera célibataire. (Entretien du 03/03/2016)

Le hameau de CHALLUÉE,

Situé à environ de 2 kms au nord-ouest du bourg,
sous le massif forestier qui fut le théâtre de la bataille de mi-août 44.

Dans de nombreuses familles de ce hameau, les jeunes hommes sont partis au Maquis Mariaux au début de la bataille : Auguste Minier, Jacques Tirion (futur secrétaire de mairie), Paul Thionney, un parisien habitant chez un parent, Louis Septier. Hélas, il ne me fut pas possible d'interroger sur août 44, de leur vivant, ni Auguste Minier, ni Jacques Tirion (sa grand'mère était une Septier), mais, des témoignages me sont parvenus de la famille **SEPTIER**, qu'il est nécessaire de présenter pour une bonne compréhension des récits.

Les parents de Louis, Jacques Septier et Jeanne Perret, ont eu 4 enfants nés à Challuée : Angèle, le 25 juillet 1897, Louis, le 19 février 1900, Marie-Louise, le 6 avril 1904, et Adélaïde, le 25 juin 1907. C'est de la descendance de Marie-Louise, mariée à Moïse Soulema, que viennent les informations, tout particulièrement de leur fils Jacques, né le 28 juillet 1933, et de son demi-frère Jean-Pierre Harris, né le 21 décembre 1938. Jacques a écrit le texte ci-après en septembre 2022.



*Photo de famille Septier 1918. De gauche à droite :
Marie-Louise, Louis, Adélaïde, Angèle*

Témoignage écrit de **Jacques SOULEMA** :

Challuée printemps 1944

Pour Mémoire.

Né en juillet 33 j'allais avoir 11 ans, Première Communion 8 juin, 2 jours après le débarquement. À cette époque, la semaine précédant la communion, nous allions ce que l'on appelait en Retraite. Pas d'école mais en compagnie du Curé, prières, confessions, préparations, répétitions pour la cérémonie.

Cette année-là les grandes vacances ont débuté le 10 juin.

La France reprenait le dessus. Des Maquis se formaient un peu partout. Il y en avait deux dans la forêt au-dessus de Challuée. Je me souviens avoir vu un matin sur la route de l'école, plusieurs hommes armés perchés dans un gros chêne surveillant les alentours. Un autre matin, descendant de la forêt, des Maquisards ont surgi dans la cour de notre grand-mère. Ils cherchaient à savoir si nous avions vu des Allemands dans le secteur.

En juillet les hommes du village Louis Septier (mon oncle), Auguste Minier, Jacques Thirion, Paul Thionney, entre autres, se préparaient à rejoindre le maquis dans les jours à venir.

En ce matin du samedi 12 août, Monsieur Zouaoui qui revenait du bourg, remontait le village alertant au passage sans tourner la tête « Sauvez-vous, les Allemands sont derrière moi ». Louis Septier (la première maison du village) en maillot de corps, en chaussons, à moitié rasé a déguerpi par les jardins, les prés, et a rejoint la forêt.

Les Allemands ont envahi la maison menaçant avec un revolver Honorine Septier et criant « Terroriste » après avoir remarqué l'horloge qui était restée à l'heure Française (la France avant la guerre marchait à l'heure du soleil). Après avoir ouvert l'armoire, pris des draps, fait main basse au passage sur les économies (je crois me souvenir 5 000F) ils sont allés étaler les draps sur le pré en face. Je pense qu'après ils sont repartis sans monter plus loin. Nous ne les avons pas vus ce jour-là. En haut du village nous ignorions ce qui se passait en bas.

Nous étions nombreux dans la petite maison de la grand-mère. Ma sœur, mon frère, notre tante avec ses trois enfants.

Dans le même temps, venant du Sud parallèlement à la forêt, plusieurs avions guidés par les draps placés au sol, viraient à angle droit au-dessus de la maison et en piqué sur la forêt ont commencé à bombarder. Explosions, rafales de mitrailleuses, la ronde infernale a duré jusqu'au soir.

Dès la première bombe notre tante habituée aux alertes à Paris nous a emmené nous mettre à l'abri dans la cave d'une voisine. Après un certain temps, voyant qu'il n'y avait pas de danger pour nous, nous sommes retournés à la maison.

Autant qu'il me souviene le dimanche a été calme dans le village. Par contre au bourg il y a eu des exactions.

Mais le lundi matin les Allemands étaient dans la cour. Gentils, souriants il y en a même un qui prenant ma cousine sur ses genoux lui a donné une pièce de 2 francs, faisant comprendre à ma tante que lui aussi était papa. Un autre soldat a tout de même armé son fusil pour aller vérifier derrière la maison.

Puis un officier est arrivé et ils ont attaqué la forêt. Les combats ont repris jusqu'au soir. Des balles en fin de course tombaient sur le toit de la maison. Dans le pré à côté chaque impact provoquait un petit nuage de poussière (cette année-là aussi c'était la sécheresse). J'ai gardé le souvenir de ma grand-mère effondrée, la tête dans ses bras sur le dossier d'une chaise « A vont donc tous les tuer ».

J'ai entendu dire que le mardi l'ennemi attaquait avec d'énormes moyens. Mais dans la nuit les Maquisards, 800 je crois, malgré l'encerclement avaient décroché.

Dans les jours qui ont suivi je suis allé avec d'autres gamins sur les lieux des combats. Il n'y avait pas d'armes mais il restait un peu partout des caisses entières de munitions. A gauche, sur la route de Moussy, un peu plus haut dans la forêt, un trou rempli de cartouches que les Maquisards avaient fait sauter avant de partir.

Septembre 2022 Jacques Souléma

Quelques précisions par rapport à ce courrier : « l'Honorine » dont il est question est la femme de Louis, le cultivateur maquisard. Honorine Bouton naît le 8 décembre 1922. Avec Louis ils n'ont pas d'enfants, mais adoptent deux filles : Georgette Mariani et Fernande Beaulieu. Il est question dans ce texte des Zouaoui : il s'agit d'une famille tunisienne de la région parisienne réfugiée chez les Minier.



Photos d'identité de 1944. Archives communales de Crux. A gauche Adélaïde Septier, à droite, Guy Zouaoui

Georgette, née à Saint Denis le 22 juillet 1931, fille adoptive de Louis et Honorine Septier, nous précise en décembre 2023 à Challuée, qu'en 1940 les Allemands logeaient dans les écoles, comme l'a aussi raconté Robert Laboureau, et qu'il n'y avait que quelques heures de cours par jour. De Challuée, au début de l'Occupation, elle voyait les soldats allemands venir en rang depuis le bourg, passer devant la maison pour aller se baigner dans l'étang d'Aron.

Son père adoptif, Louis donc, travaillait pendant la guerre chez Adrien Leblanc le marchand de vin (où ont été exécutés les otages civils le 16 août au soir). La sœur de Jacques Souléma, Daisy, qui avait 16 ans alors, en allant chez le marchand de vin, dans la soirée du 16 août, a entrevu le supplice infligé à André Chermette, ce dont elle sera traumatisée pendant longtemps.

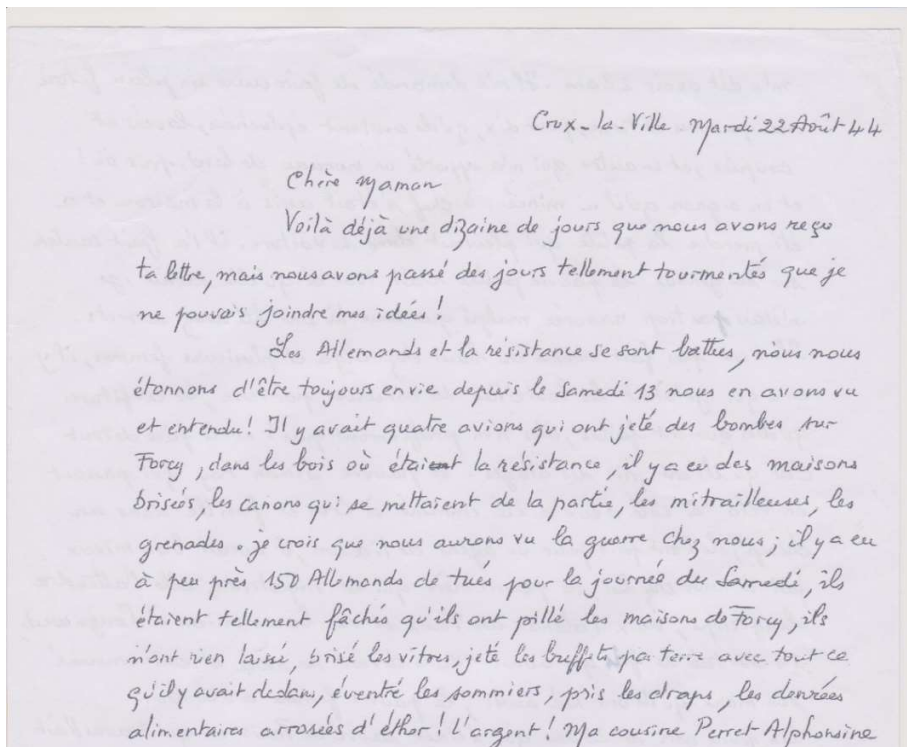
Lettre du 22 août 1944

Auteur(e) et destinatrice inconnue encore aujourd'hui.

Concerne les hameaux de **FORCY, LES MAUROUÉES, LES FAUX.**

Cette missive est arrivée en mairie de Crux vers 2008-2009, mais sous forme de photocopie mal cadrée, puisqu'on ne peut lire le nom de la ou du signataire. Diverses hypothèses ont été émises à partir de noms cités dans cette lettre, mais le mystère demeure au sujet du nom de l'autrice ou de l'auteur, comme pour celui de la destinatrice. L'auteur ou l'autrice, disons plutôt l'autrice (les hommes de la campagne écrivant peu en général, d'autant plus des courriers aussi longs), commence par raconter les pillages qui se sont déroulés à Forcy le samedi 12 au soir. Signalons au passage qu'elle fait une erreur sur la date, tout comme Gisèle Garnier, le 13 étant le dimanche. Elle cite Alphonsine Perret, de Forcy, la sœur de Raphaël, parti au maquis Mariaux. Ensuite, sans transition, elle évoque les incendies qui ont touché La Come le 15 au soir, puis le lendemain, les vols dans la ferme Beuchard, et l'incendie à La Meloise. Il est aussi question d'Olga qui habitait le même étage que les Bacconnet (cf. témoignages du bourg). Enfin elle relate le triste sort des otages des Faux et celui, particulièrement odieux, subi par André Chermette.

Ce récit est un petit condensé de ce qu'ont pu vivre, entendre ou voir les habitants de la commune, de près ou de loin...



Début de l'original de la lettre

Crux-la-Ville. Mardi 22 Août 44

Chère Maman

Voilà déjà une dizaine de jours que nous avons reçu ta lettre, mais nous avons passé des jours tellement tourmentés que je ne pouvais joindre mes idées !

Les Allemands et la Résistance se sont battus, nous nous étonnons d'être toujours en vie depuis le Samedi 13 nous en avons vu et entendu ! Il y avait quatre avions qui ont jeté des bombes sur Forcy, dans les bois où étaient la résistance, il y a eu des maisons brisées, les canons qui se mettaient de la partie, les mitrailleuses, les grenades. Je crois que nous aurons vu la guerre chez nous ; il y a eu à peu près 150 Allemands de tués pour la journée du Samedi, ils étaient tellement fâchés qu'ils ont pillé les maisons de Forcy, ils n'ont rien laissé, brisé les vitres, jeté les buffets par terre avec tout ce qu'il y avait dedans, éventré les sommiers, pris les draps, les denrées alimentaires arrosées d'éther ! L'argent ! Ma cousine Perret Alphonsine avait juste 1000 F et son mouchoir et ce qu'elle avait sur le dos, elle en pleurait ! Les costumes de son mari ont été emportés, tuer les volailles qu'ils faisaient plumer sous les balles, tout le monde essayait de se sauver, n'importe comment, c'est indescriptible ! et puis ce n'était pas fini, ils ont fait brûler les granges à Cougnard, les pauvres Comtes de la Mémoire (elle voulait dire Méloïse), on ne sait pas pourquoi ! et une grange à Mme Segon. Ils avaient mis une grenade dans son armoire !

Lucien des Mauraetz (le hameau des Maurouès), leur récolte a été brûlée et la maison pillée. Pierre Beuchard à qui ils ont pris 17000 F et une jument de tuée dans la bagarre ! Chez nous ils ont fouillé mais ils n'ont rien pris ! quelque argent que j'avais dans une boîte. Il y en avait qui couchaient sur notre grenier, on ne pouvait pas causer car il y en avait qui parlaient Français, entr'autres, un qui m'a dit avoir 28 ans. Il m'a demandé de faire cuire un plein fetou (faitout) de pommes de terre, pour dix, qu'ils avaient épluchées, lavées et coupées, et un autre qui m'a apporté un morceau de lard, pris où ! et un oignon qu'il a mincé. Le chef s'était assis à la maison et a été prendre la petite qui pleurait dans sa voiture. Il l'a fait sauter sur ses genoux la pauvre petite riait tout ce qu'elle savait, je n'étais pas trop rassurée, malgré que ceux-là ont été assez corrects. Ils n'ont pas fait comme en haut chez Olga et plusieurs femmes, il y en a qui jetaient les bouteilles des conserves par terre, les confitures qu'elles avaient faites, elles

n'en profiteront pas ! et le pire de tout c'est qu'ils ont pris des otages. Ce pauvre Simon Roy qui passait en vélo à côté d'eux a été emmené à Cruix et fusillé dans un champ, ils l'ont pris pour un agent de liaison, il aurait bien mieux fait de rester chez lui, sa pauvre mère qui est impotente, elle l'attendra longtemps, deux Polonais des Faux et des bas-courriers (basse-courriers) à Cougnard, ils ont tué le fils qui avait 18 ans devant sa mère et ont emmené son mari qu'ils ont tué aussi, la pauvre femme a été bien (mot manquant : traumatisée ?).

Un jeune gars de 20 ans qui s'était sauvé de Paris et qui travaillait chez M^{eur} Gauge a été battu à coups de bâtons pour lui faire avouer où se trouvait le camp, il paraît qu'on l'entendait crier, ils le trainaient sur les genoux il ne pouvait plus marcher, ils l'ont fusillé aussi derrière le champ de Marie Bureau elle l'a entendu qui râlait. C'est à frémir, ses pauvres Parents quand ils vont recevoir la nouvelle. Ça fait bien de la peine, surtout qu'on le connaissait, et mourir de la sorte !

Gaby qui devait venir samedi 13 de La Charité, il a été obligé de se mettre dans la Résistance, nous l'avons vu samedi dernier vers les 8 heures avec son fusil mitrailleur les grenades il nous a dit qu'ils revenaient chercher 1500 litres d'essence qu'ils avaient laissés à Vorroux ! Il n'est pas resté longtemps et on ne sait pas quand nous le reverrons maintenant. Il a bien fait de passer du bon temps.

Signé illisible.

Chapitre 3 : LES MAQUISARDS

Maquis JULIEN : Le 5 juin 1944, ordre est donné par le colonel Rondenay, délégué militaire national, à Pierre Henneguier, alias Julien, de rejoindre le Morvan et d'y créer un maquis. Début juillet 44 la troupe du capitaine Julien quitte Mazignien (commune de Marigny-l'Église) et s'installe dans le bois de Sancy le 11.



*Pierre Henneguier (1913-1992) Capitaine puis Colonel après la guerre
Photothèque ARORM/Musée de la Résistance en Morvan*

Pierre Henneguier recrute des hommes dans le Bazois, 36 autour de St Révérien et 52 autour de St Saulge (sources « Ceux de la Résistance » et livres de « Julien ») en intégrant des éléments encadrés par le capitaine Gaston Perrin (pseudonyme « Dauphin »), vétérinaire à St Saulge, ancien combattant de 1914, qui fit évader plusieurs prisonniers du camp de St Saulge en 1943. Il créa aussi des groupes de résistance qui constituèrent en partie le Maquis Daniel.



*Le Capitaine Perrin décoré par le Colonel Roche à Sancy le 15 août 45.
Photothèque ARORM/Musée de la Résistance en Morvan*

Le 1^{er} août, il rejoignit le capitaine Julien dont il fut l'adjoint.

Le 1^{er} août également, « Julien » est nommé commandant du « bloc du Maquis de St Saulge », qui s'est rallié à « Julien » le 29 juillet. Au moment des combats d'août, le chiffre de 263 hommes est admis comme effectif, de plusieurs sources.

Concernant Crux-la-Ville, il est difficile de recenser combien d'hommes en provinrent. On peut simplement observer que la plupart des réfugiés et des réfractaires au S.T.O embauchés par l'entreprise Gauge allèrent rejoindre le Maquis Julien. Ce que l'on sait aussi c'est que Roger Jouanin et Manuel Martin des Maisons du Bois, Henri Odant de Menetreuil, sont comptés dans les effectifs du Maquis Julien, ainsi que Maurice Roussin, futur fondateur du comité des fêtes de Crux La Ville, par ailleurs très grand ami d'André Chermette (ils étaient tous les deux originaires de Villebousin). Le boulanger de Crux, Raymond Breloy est entré au Maquis Julien le 29 juillet. Il faut préciser que bon nombre de recrues venaient aussi de la Région Parisienne, et ceci est valable également pour « Mariaux » et « Daniel ».

Le bataillon « Julien » revient dans le secteur et s'installe au château de St Franchy du 28 août au 8 septembre, date du défilé à St Saulge avant d'occuper Nevers le 9 septembre.

Maquis DANIEL : Il a été homologué le 1^{er} février 44 par Gaston Perrin comme unité combattante, avec comme chef le lieutenant Maurice Maugis, venu de Paris. Dès juin 42, Georges Le Bournot, recherché par les Renseignements Généraux, quitte Paris et s'installe à La Collancelle près des bois de Vaux où des ouvriers de la région parisienne voulant échapper au S.T.O viennent travailler comme bûcherons. Georges Le Bournot cherche rapidement à créer un maquis. Sa femme Lise, réfugiée de la guerre d'Espagne, le rejoint en 43.



*Georges et Lise Le Bournot.
Photothèque ARORM/Musée de la Résistance en Morvan*

Début 44, Georges devint chef-adjoint de Maugis comme lieutenant, et Lise comme aspirant. Il fallait trouver un nom à ce maquis : le 17 mars 44, Lise accouche de Daniel, et le maquis portera alors ce nom, comme le « symbole d'une ère nouvelle de la France libre et en paix ». Le camp s'installe donc à la fontaine du Chagnié le 13 juillet. Durant les combats les effectifs montèrent jusqu'à 177 maquisards (source : livret du Maquis).

Concernant Crux-la-Ville, a priori et sauf erreurs, nous n'avons pas trouvé de noms issus du recensement communal, dans le tableau bien précis des effectifs du Maquis Daniel qui indique même les grades. Nous avons vu, au fil des récits, que quelques hommes comme Michel Bacconnet, Henri Conchon, Abel Millerand, au matin du 12 août se sont « réfugiés » au camp Daniel, le temps de la bataille, et sont rentrés chez eux à la fin ; d'ailleurs leurs noms ne figurent pas dans les effectifs du Maquis.

Pour l'Histoire du Maquis Daniel et Crux-la-Ville, il faut mentionner cet épilogue, postérieur à la bataille de mi-août : le 18, le Maquis s'est installé à Mazignien, commune de Marigny-l'Église, et s'illustra les 21, 22 et 23 août à Dornecy où 14 allemands furent tués. Le 25, le Maquis Daniel lève le camp de Mazignien, pour revenir à Crux-la-Ville dès le matin. Il y stationnera jusqu'au 9 septembre, au camp de Vorroux d'abord, sur ordre de l'Etat-Major, puis à partir du 4 septembre à Marmantray. « *Les habitants (de Crux La Ville) sont un peu effrayés de nous voir revenir dans leur commune... Quelques jours auparavant, la région avait été occupée par 2 bataillons allemands qui tentaient de s'approcher du camp... Après 24 heures de séjour, nos relations furent cordiales et les habitants de Crux-la-Ville reprirent confiance* » (carnet de route du Maquis Daniel). Le Maquis Daniel s'illustra fin août dans les embuscades autour de Billy-Chevannes et de Rouy. Au 1^{er} septembre, sur le retour vers le cantonnement de Crux, « *nos soldats furent fleuris par les jeunes filles des communes traversées. Elles connaissaient déjà leur haut fait d'armes* » (carnet de route du Maquis Daniel).

Maquis MARIAUX : Sa création, dans le réseau Vengeance, remonte au 15 mars 1942 à Prémery, et, jusqu'au 19 juillet 1944, il se dénommait « Maquis de Prémery ». Début juin 1944, 3 groupes de résistants (des réfractaires au S.T.O, des membres de « Vengeance » et des officiers) s'installent à la Fontaine du Coursier dans les bois au nord de Prémery, et choisissent comme chef Robert Gaudry.



Robert Gaudry (1908-2002)



Fernand Vessereau (1906-1961) Capitaine puis Général après la guerre



Photos Archives du Maquis Mariaux

Le 19 juillet, le capitaine Fernand Vessereau arrive et se voit confier l'organisation militaire du maquis. Ce même jour, dans l'embuscade de Lurcy-le-Bourg, est tué le jeune Robert Marriaux, premier mort du maquis, ce qui lui donne alors son nom. Dans la nuit du 20 au 21 juillet le maquis déménage pour s'installer dans les bois entre Moussy et Forcy. A la veille des combats en ces lieux, le capitaine Vessereau commande 4 compagnies encadrées chacune par un lieutenant et une encadrée par un capitaine. L'effectif homologué durant les combats est de 535 hommes.

Bon nombre d'entre eux viennent du secteur de Prémery, mais aussi des environs de St Saulge et même du Bazois (André Fèbvre, par exemple, est parti le 13 juin de Mont-et-Marré et a rédigé son journal de maquisard, 8 pages).

Concernant la commune de Crux, ce sont plutôt des hommes habitants les hameaux proches de la forêt (Challuée, Cloiseau, Forcy...) qui rejoignent le maquis au début de la bataille, notamment Louis Septier, Auguste Minier, Jacques Tirion, Raphael Perret, Georges et Serge Bernard, Ludovic Geoffroy, Charles Lhardry un réfractaire parisien, ces noms étant enregistrés comme maquisards dans le livre de Pierre Ducroc sur le Maquis Mariaux ; d'autres hommes, comme Paul Thionney de Challuée, rejoignent le maquis le temps de la bataille et reviennent chez eux sans avoir été répertoriés chez Mariaux.

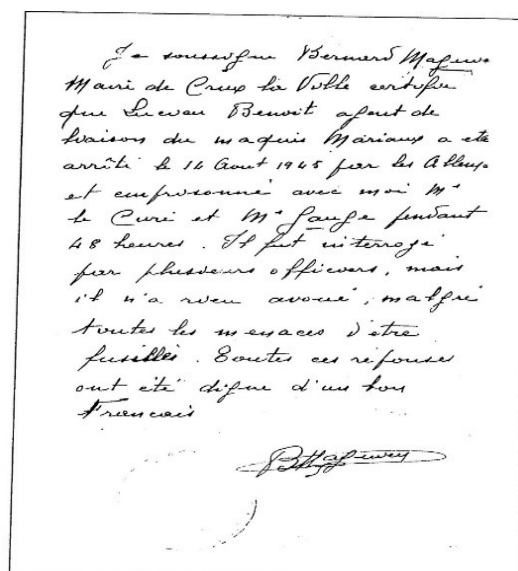
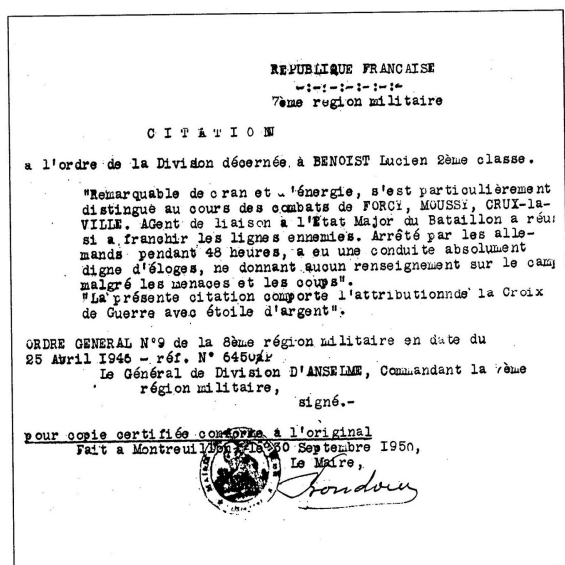
Récits et témoignages de maquisards de Mariaux

Lucien BENOIST, maquisard de Mariaux qui fut aussi agent de liaison s'est trouvé à être le quatrième otage les 14 et 15 août en même temps que le maire, le curé et l'entrepreneur.

Les récits déroulant l'histoire de la bataille de Crux parlent bien évidemment des trois personnalités qui ont passé la nuit du 14 au 15 dans un toit à cochons. Mais il y eut aussi un quatrième homme, enfermé avec eux, Lucien Benoist. Cela fut révélé dans un bulletin du deuxième semestre 1994 du Maquis Mariaux par l'intéressé lui-même.

Maquisard de Mariaux et agent de liaison, né le 30 août 1920, il fut arrêté le 14 août en se rendant à St Révérien chez le docteur Jean François Praslon. D'ailleurs, dans l'autre sens, le Dr Praslon, répertorié dans les effectifs du Maquis Julien et son épouse allèrent dans les bois de Forcy retrouver les résistants. Pendant ce temps-là, les Allemands arrivent au domicile des Praslon, rue de la Fontaine, car ces derniers étaient recherchés. La bonne restera longtemps terrorisée par l'intrusion des Allemands ce jour-là (renseignement fourni par Dominique Maupou, maire de St Révérien, qui a bien connu le médecin).

Les documents ci-après en attestent de son emprisonnement à Crux-la-Ville et de son attitude héroïque :



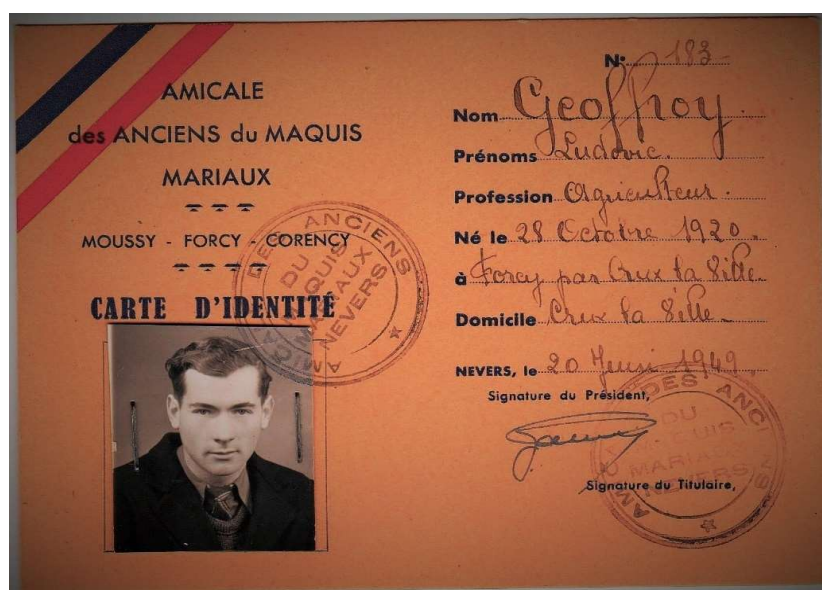
Documents Archives du Maquis Mariaux

Lucien BENOIST avait, auparavant, caché chez lui des réfractaires et leur avait fourni des faux papiers.

André FEBVRE, de Mont-et-Marré a rédigé son journal ; il a été publié par Michèle Piat-Bonnet dans « Laissez parler les Occupés, 1940-1945 », éditions Regards, 2007. Dans le même ouvrage, on peut lire aussi le récit de **Guy GRAVIER**, autre « Mariaux ». D'autre part, le témoignage essentiel **d'Albert GRAILLOT**, qui fut président des Anciens du Maquis Mariaux, a été filmé. Cette vidéo fait partie du petit musée consacré à ce Maquis, situé dans les locaux de la Mairie de Moussy.

Ludovic GEOFFROY, mon père, maquisard

Il naît au hameau de Forcy le 28 octobre 1920, dans la maison Grandioux, ses



grands-parents maternels et décède à Crux le 29 novembre 2006. En 1921 ses parents s'installent à Machault près de Fontainebleau. Après son certificat d'études, en 1932, Ludovic revient à Forcy chez Guillaume et Marie Grandioux, pour les aider à la ferme, on l'avait destiné à devenir paysan. Arrive la guerre et, en 1942, dans le village de

Forcy, Eugénie Soudan héberge des enfants juifs jusqu'après la Libération. Ludovic les a bien connus. Il règne une ambiance de bienveillance et de camaraderie entre les habitants du hameau, le secret de leur existence est bien gardé.

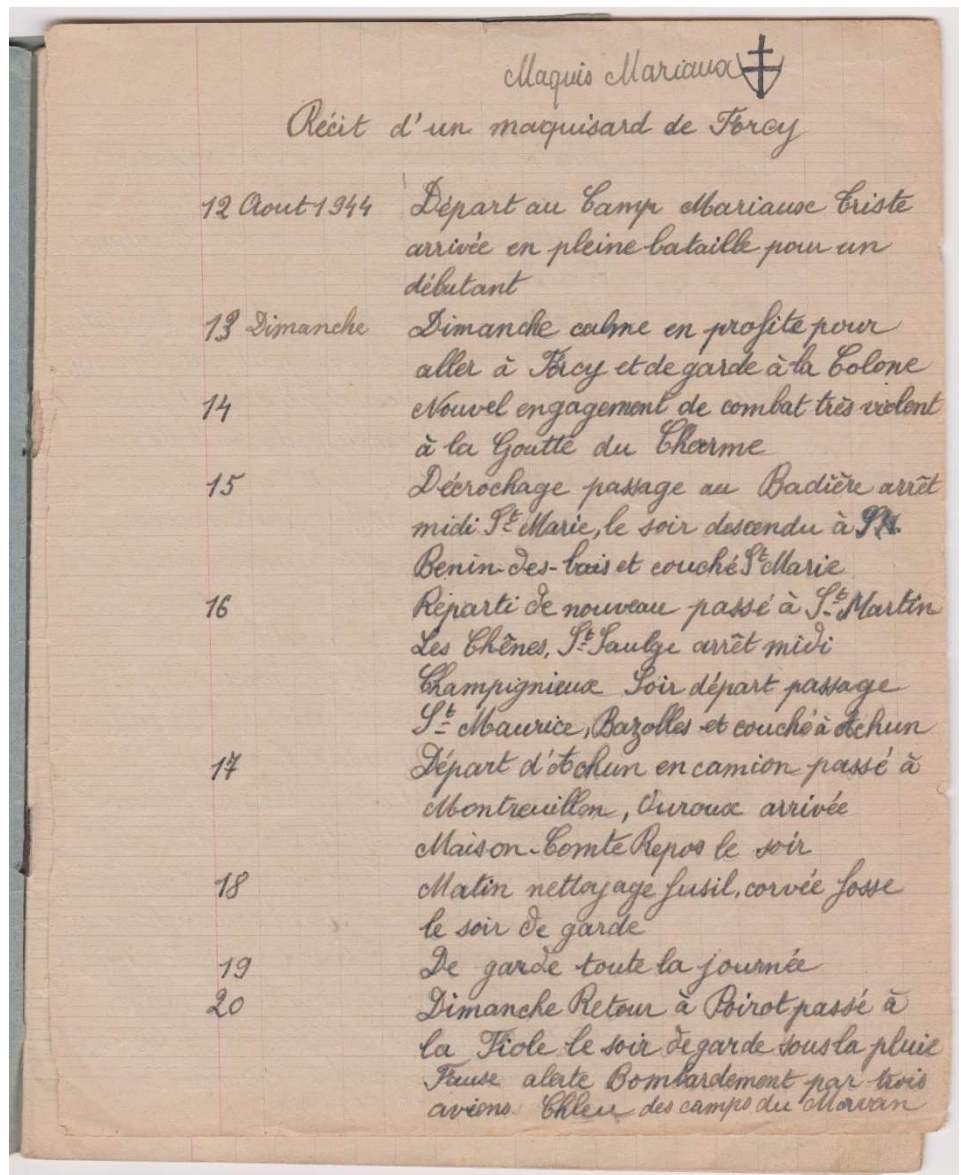
Le matin du 12 août 44, la moisson finie, Ludovic regagne la ferme de ses grands-parents quand une femme l'avertit de l'arrivée des Allemands. « *A dix minutes près, j'étais ramassé...J'ai aussitôt rejoint le maquis. J'ai pris mon mouchoir, l'ai mis au bout d'un bâton pour que les maquisards ne me tirent pas dessus* ». Quand on lui demandait s'il a eu peur, il disait : « *Non, et pourtant j'étais peu hardi ! Mais on est pris dans le bain ! Dans ces moments-là, on n'est plus soi-même...* ». Au sujet des combats dans les bois, il raconte : « *On était en première ligne, à La Goutte du Charme, moi j'étais à genoux derrière les arbres. Le capitaine Vessereau m'a dit de me coucher. Lui, sur la route, il est resté debout ! Ah, on avait un bon encadrement... Mais il fallait pas que ça dure trop, on n'avait pas grand-chose à manger, on n'aurait pas tenu le coup. Pensez ! Je suis arrivé le samedi après avoir bu un café au lait ; le dimanche, j'ai mangé une tartine de miel, le lundi, rien, et le mardi des patates...* ». Dans la matinée

de ce 12 août, des soldats allemands armés pénètrent dans la maison Grandioux, et pointent Guillaume : « Vous, petit-fils terroriste ! ». Le grand-père a la présence d'esprit de montrer une lettre venant d'Essen en Allemagne : à un moment, le frère cadet de Ludovic y était comme travailleur du STO. Mon père disait qu'avec d'autres gars de la commune, ils avaient exprimé leur intention d'entrer au maquis, mais qu'il y a eu des bavardages, ou plutôt des dénonciations, pour que l'ennemi perquisitionne ainsi les maisons, sur-

tout de Forcy. Il écrivit sur un cahier sa période de maquisard puis d'engagement à l'Armée. Oh, ce n'est pas un carnet de route détaillé, mais ces quelques lignes sur chaque jour permettent de le suivre.



Ludovic, près d'Oulon Photo famille Geoffroy 15/08/1993



Après la bataille de Crux, il fait partie des Mariaux stationnés à Maison-Comte près de Corancy, en Morvan. Le 16 septembre 44, il signe l'engagement et mène une vie de militaire en caserne à Nevers, dans l'Infanterie, avec exercices de tir, garde de prisonniers...

Le 19 décembre il entre au peloton, d'où il sortira caporal.

Il stationne avec son unité en Haute Savoie vers Collonges-sous-Salève, puis à St Gingolph, près de la frontière suisse, au moment de l'Armistice du 8 mai 45. Il fait partie des forces armées qui occupent l'Allemagne, étant basé notamment au camp militaire de Stetten près de Sigmaringen. Démobilisé à Dijon, il revient à Forcy fin 1945.

Raymond GEOFFROY, mon oncle, maquisard occasionnel.

Il est intéressant de dévoiler son récit, même s'il n'a été maquisard que peu de temps chez Mariaux, pour ses extravagantes et parfois futées mystifications dans le but d'échapper au S.T.O ... Cette rubrique pourrait s'intituler : *COMMENT ECHAPPER AUX ALLEMANDS PENDANT 4 ANS ...LE JEU DU CHAT ET DE LA SOURIS*

Raymond naît à Machault (Seine-et-Marne), le 19 février 1922. En effet, ses parents quittent Forcy en 1921 avec son frère aîné Ludovic. Leur père s'y installe comme maréchal-ferrant. Joséphine, leur mère, meurt à la naissance de son deuxième enfant, Raymond. Puis, à l'âge de 16 ans, il perd aussi sa très dévouée belle-mère. Il commence son apprentissage en mécanique. Son père le « vire » à l'âge de 17 ans, pour laisser libre place à sa nouvelle compagne.



*Raymond. Photo d'identité 1946
Archives communale Crux La Ville*

L'intérêt aussi de suivre le parcours de Raymond durant l'Occupation c'est qu'il laisse un journal de sa vie, écrit à la main sur un petit cahier, admirablement bien rédigé, et empreint d'une grande lucidité.

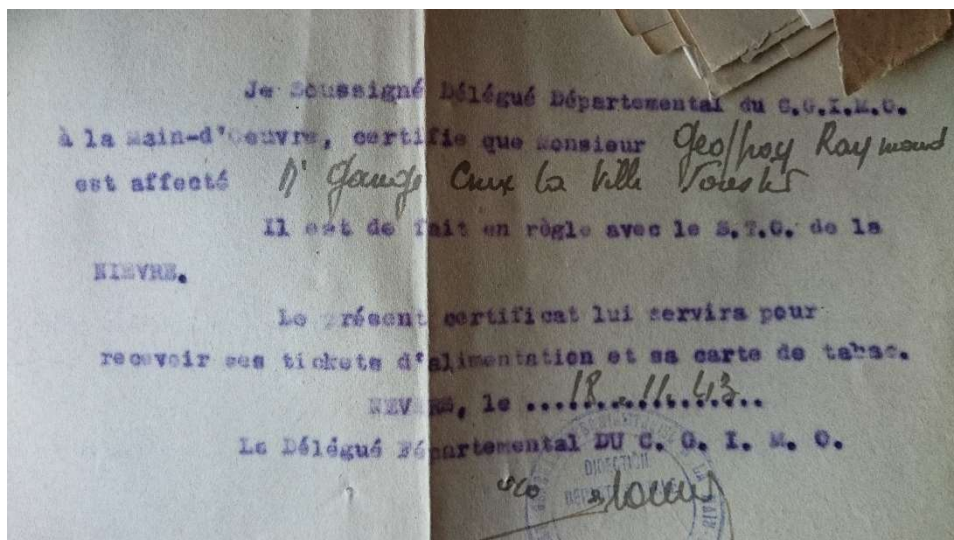
En juin 40, l'envahisseur allemand l'amène à fuir l'Île-de-France pour se réfugier dans la Nièvre, qu'il n'a connue jusque-là qu'en période de vacances d'été. Il profite d'un camion qui l'emmène rejoindre ses grands-parents et son frère à Forcy. *« C'est là que je vois arriver presque en même temps que moi les premiers allemands. J'avais 18 ans ».* *« Comme il n'y avait pas d'emploi pour une personne supplémentaire dans la ferme de mes grands-parents où mon frère se trouvait, je décidai de retourner en Seine-et-Marne pour y trouver du travail ».* *« Un emploi de mécanicien me rapprocha d'une camarade d'école, Mauricette »*, sa future femme, dont il a vite deux garçons, le premier en 1941 et le deuxième en 1942. En 1941, il travaille dans une petite usine pour la marine marchande.

Et c'est alors qu'en octobre 1942 *« une commission passa dans les usines pour désigner des spécialistes pour l'Allemagne au titre de la relève des prisonniers. Tout le*

monde y croyait, parents ou épouses de prisonniers, et il fallait partir. C'était normal, chacun son tour. Le 2 septembre je dus abandonner ma famille pour aller servir chez Krupp en Allemagne dans une usine de fabrication de locomotives ». Assez vite Raymond se rend compte que les conditions de travail, la nourriture et le logement, ce n'est pas la vie de château annoncée !

A Essen, « dès le débarquement nous fûmes conduits en rangs dans un ex-camp de prisonniers russes. Il y avait encore quelques survivants squelettiques qui recherchaient sur le sol quelques débris pour calmer leur faim. » A partir de ce moment-là il ne fallut plus parler à Raymond du S.T.O !

Il réussit à obtenir une permission pour se marier. Le mariage officialisé, le 22 octobre 1943 (et en même temps le baptême des deux enfants), il fallait rentrer à Essen !... C'est alors que Raymond prétexte une appendicite, mais la clinique lui stipule, après l'opération, que sa permission se limite à 10 jours. Il s'imaginait, plus ou moins, qu'il serait en arrêt maladie jusqu'à la fin de la guerre... Pendant son séjour en clinique les Allemands pensent le trouver à Machault, son absence, susceptible de mettre en danger sa famille, laquelle aurait pu être prise en otage. « *Cet avertissement provoqua ma décision de me mettre dans l'illégalité et d'aller me cacher avec ma famille en attendant la fin de la guerre.* » Un jeune cousin lui fabrique une carte d'identité avec des tampons fauchés à la mairie. « *Nous sommes partis pour la Nièvre. Le voyage par le train jusqu'à Nevers se passa bien, en dehors de quelques sueurs au moment des arrêts dans les gares.* » Après avoir logé quelque temps chez les grands-parents, à Forcy, la famille réussit à trouver un petit logement près des cousins Foussadier dans le bourg de Crux. Il restait peu de logements vacants du fait du nombre important de réfugiés.



Archives communales de Crux

Puis Raymond décide de rejoindre un maquis alors en formation, qui ne s'appelait pas encore Maquis Mariaux, mais Maquis de Prémery.

« *La principale occupation consistait en la garde du camp installé en pleine forêt avec des parachutes tendus sous de grands chênes.* » Il raconte la récupération d'un arrivage de matériel pour

lequel il s'est porté volontaire : « *Nous partîmes avec de vieux tracteurs à gazogène attelés de remorques, le convoi couvert par quelques tractions-avant Citroën armées de fusils mitrailleurs* ». Les 12 tonnes d'armes parachutées (sans doute le parachutage « Brême » du 5 mars 44 vers Oulon) prennent du temps à être récupérées, ce qui amène Raymond à juger ce maquis « pagaille ». Il quitte le camp pour aller rejoindre un maquis de Seine-et-Marne.

Mauvaise pioche, arrivé sur place à bicyclette, il apprend que le maquis avait été en grande partie anéanti !

Pendant ce temps, Mauricette avait, elle aussi, fait un aller-retour de Forcy à Machault à bicyclette, malgré les risques. A son retour, elle déménage du bourg de Crux avec les deux enfants pour s'installer dans une maison de Forcy qui appartient à des cousines Geoffroy de Melun. Le 12 août elle a droit, comme son beau-père, à un interrogatoire menaçant « *Où est votre mari ?* ». Même réponse que le beau-père : « *A Essen* ». Dans cette même journée du 12 août, les Grandioux, Mauricette et les gosses, réussissent à monter à Crux, pendant que la fureur guerrière se déchaîne en fin d'après-midi sur Forcy, dont les maisons sont pillées, le bétail et les volailles enlevés. La maison Grandioux, se situant à l'écart, est épargnée, mais celle des cousines Geoffroy est pillée et souillée : l'ennemi y trouve un parachute ramené du maquis par Raymond.

Après la bataille, Mauricette remonte seule en train à Fontainebleau. Entre temps, Raymond, qui était redescendu à Forcy, repart avec les enfants en train pour la Seine et Marne. Les Américains sont stationnés à Féricy (commune voisine de Machault) : ils adressent aux Allemands basés à Machault, un ultimatum, lesquels finiront par déguerpir.

La guerre finie, Raymond travaille pour les Américains à la base de Fontainebleau, il devient chef du personnel, selon Mauricette, qui, elle, travaille chez des femmes-soldats. Raymond entame des démarches pour entrer dans les Travaux Publics. Une place lui est proposée aux Etats-Unis, mais c'est dans un autre continent que Raymond a rêvé son destin et où il ira : l'Afrique...

Chapitre 4 :

HOMMAGE A LISE LE BOURNOT

COMBATTANTE AU MAQUIS DANIEL

Dans l'historique des unités combattantes de la Résistance, l'Etat-Major de l'Armée de Terre, en 1976, rapporte la création du Maquis Daniel dans ces termes : « Dans les premiers mois de l'année 1944, LE BOURNOT Georges, LE BOURNOT Lise, THIEL Reynold, MAUGIS Maurice, réfugiés dans le département de la Nièvre afin de se mettre à l'abri de poursuites entamées contre eux par la Gestapo pour faits de Résistance à Paris, se concertent sur la possibilité de la formation d'une unité armée pouvant entrer en lutte contre l'occupant au moment du débarquement des Alliés. Les LE BOURNOT sont déjà entrés en contact avec des réfractaires au S.T.O. et d'autres éléments originaires de la Nièvre (cultivateurs, bûcherons, artisans) qui se sont affirmés décidés à entreprendre le combat lorsque des armes seraient mises à leur disposition ».



Lise Le Bournot.

Photothèque ARORM /Musée de la Résistance en Morvan

Dès juin 1942 Georges Le Bournot arrive à La Collancelle chez le neveu d'un ami, et travaille comme bûcheron dans les bois de Vaux. En 1943, Lise arrêtée à Paris puis libérée, rejoint, enceinte, son mari à Bazolles. « Elle s'intégra au groupe, non comme mon épouse, mais comme résistante, à part entière, partagea l'action du groupe, puis du maquis jusqu'à la Libération... » écrit Georges dans le livret du maquis. Fin 1943, par l'intermédiaire de l'instituteur-secrétaire de mairie de Bazolles, Lise et Georges entrent en relation avec le mouvement de Résistance « Libé-Nord » implanté dans le secteur. Ainsi se fait le contact avec le capitaine Gaston Perrin de St Saulge, et le petit groupe d'une trentaine de camarades fut homologué par lui en tant qu'unité combattante le 1^{er} février 1944. Petit groupe qui devient grand en comptant 178 maquisards à la mi-août 44.

Le 17 mars 1944, Lise met au monde un bébé, Daniel. Georges Le Bournot écrit en mai 1992 : « *Donner un nom à notre maquis n'était pas facile, Maurice Maugis le commandait, Lise et moi l'avions enfanté ; en signe d'espoir, Maurice a voulu donner au maquis le nom de notre bébé **Daniel**. A travers nos luttes et nos angoisses, Daniel, souriant, a été le symbole d'une ère nouvelle qui allait naître, le symbole des enfants de France pour qui nous luttons, afin qu'un jour ils soient libres et heureux dans un monde en paix* ».

La vie de Lise avant son arrivée près des bois de Vaux n'est pas ordinaire. Elisa Palacios, de son nom de naissance, vient au monde le 31 janvier 1918 à Alzira au sud de Valencia (Espagne). Ses parents émigrent en France au début des années 1920 et s'installent à Paris dans le quartier des Halles. A l'école son prénom est francisé en « Lise ». Vers ses 18 ans, lors d'une manifestation du Front Populaire, elle rencontre Georges, né le 21 mars 1912 à Lorient, militant communiste. Son Espagne à ce moment-là sombre dans la guerre civile où elle s'implique dans l'aide aux réfugiés espagnols. Le 6 septembre 1938 elle fait une demande de naturalisation à la mairie du 4^{ème} arrondissement, en vue de son mariage avec Georges.

Arrive la guerre en France.

Dès son arrivée à Bazolles, Lise participe avec Georges à la reconnaissance de lieux possibles d'implantation du camp, à la recherche de matériel (véhicules, charrettes, mules, bâches, tentes, fusils...), de tickets d'alimentation, de médicaments... Dès octobre-novembre 43, Lise rédige des tracts de la BBC, reproduits à la main, qu'elle diffuse en vue de préparer des réfractaires et des volontaires à rejoindre le maquis pour commencer à combattre. Michel Fourgeaud, maquisard Daniel, adjudant-chef, et futur maire de La Collancelle, témoigne dans un écrit du 12 septembre 1987 : « *Oui, la femme de Georges, c'est elle qui prenait contact avec les volontaires désireux de nous rejoindre et qui, d'après les renseignements obtenus et l'opportunité, nous les dirigeait* ».



Lise à vélo. 1941. Blois. Photo fournie par son fils Daniel.

« *Elle ne séjournait pas au camp, mais chez elle* » (vers Bazolles). Un jour, le lieutenant Maurice lui a dit : « *il faut maintenant que tu changes de résidence, c'est devenu trop dangereux pour toi, tout le monde te connaît* ». Elle a répondu : « *je reste, car c'est justement là où les amis savent me trouver* ». Dans un discours qu'elle tiendra le 15 août 1990 sur la digue de Vaux, Lise dévoile à quel point ce maquis s'était ancré dans la vie de la population et y avait tissé des liens de confiance et de soutien réciproques ; d'ailleurs tout le monde l'appelait « la Lisette ». Elle présidait le comité de libération de Bazolles. Elle pouvait compter sur l'épicière qui la prévenait quand du tabac et du ravitaillement arrivaient, sur le boucher « *qui cherchait et abattait des bêtes pour nous nourrir* », sur le boulanger « *qui faisait cuire notre pain ; nous n'en avons jamais manqué* », et sur le réparateur de vélos qui était aussi « *ma boîte aux lettres, mon relais dévoué et inconditionnel* » ...A ces 2 derniers, Lise fit obtenir la Croix de guerre à titre civil. Elle remercie aussi dans son discours du 15 août 90, le secrétaire de la mairie voisine de La Collancelle qui « *oubliait* » de ranger les tickets d'alimentation et laissait une fenêtre ouverte à l'étage pour que ceux-ci puissent être « *volés* », ni vu ni connu à l'aide d'une échelle ! ...Lise est aussi reconnaissante à la famille Levesque de Jailly qui recueillit René Prévotat, blessé lors de l'attaque du camp le 1^{er} août, l'hébergeât et le soignât, malgré les risques encourus. C'est pourquoi Lise soulignait la résistance d' « *une population qui elle aussi refusait l'Occupation, que notre présence contribuait à empêcher de désespérer, et qui a mené son combat à sa manière, sans armes, avec des risques importants* ».

A la fin de la bataille de Crux-la-Ville, le maquis Daniel couvre la retraite des Maquis Mariaux et Julien, leur apportant quelques rations et surtout quelques boissons, ce qui leur faisait défaut depuis au moins la veille. Le maquis occupe toutes les voies sur une vingtaine de kilomètres face à la pression de l'ennemi.

Celui-ci parti le 17 août, Lise raconte : « *Des fermiers de Crux-la-Ville, avec leurs garçons, recherchaient dans les prés et les bois, les armes abandonnées et me les faisaient parvenir au relais de Meuré-Bazolles et elles partaient vers nos gars le 18 à Mazignien* ».

Ce qu'il faut souligner dans les actions du Maquis Daniel et surtout chez Maurice Maugis, chez Georges et Lisette, c'est qu'ils avaient, ancrées au fond de leur cœur, les valeurs du programme du Conseil National de la Résistance créé le 27 mai 1943 par Jean Moulin. D'après Georges, le programme du CNR n'a jamais été totalement appliqué. La lutte contre le nazisme s'exprime pour Lise dans un combat qui doit fédérer, sans tenir compte des chapelles politiques, en agissant dans l'union et la fraternité, à l'image de ce que fut le maquis Daniel, « *maquis FFI dirigé par des*

communistes » comme l'a dit Raymond Thiel, citation rapportée dans le quotidien suisse « Le temps » du 6 janvier 2009. Et Lise de préciser : « *Le commandement du Maquis était assuré par un belge, un français, un suisse et une espagnole, et, parmi nos gars, nous avons des espagnols, des italiens, un autrichien et même un chinois* ».

La motivation de Lise apparaît clairement avec ses convictions dans ce qu'elle écrit en mai 1992 : « *La Résistance et son esprit ont été le centre de notre existence... Nous étions prêts à payer le prix fort, sans considérer cela comme un sacrifice, tant étaient grands notre espoir en l'avenir, notre foi, notre confiance absolue dans la justice de notre combat : reconquérir la dignité et regagner notre liberté et retrouver la paix... Nous étions poussés par la volonté de défendre nos idéaux et d'anéantir les valeurs criminelles que les nazis voulaient imposer au monde entier, dans une oppression épouvantable* » (livret du Maquis Daniel).



*Daniel sur les épaules de son père en 1945.
Photo fournie par Daniel lui-même.*

Après la Libération, Lise passe deux ans en Allemagne, et s'occupe notamment de gérer les salaires des bûcherons français chargés d'abattre des arbres en Forêt Noire, au titre des dédommagements de guerre. Elle revint à Paris, puis, en 1954 s'installe avec sa famille près de Perpignan, tout près de son pays d'origine. Elle s'active dans la fédération française des ciné-clubs, et pour le cinéma d'art-et-essai de Perpignan. Elle revient dans la Nièvre pour l'inauguration des deux stèles du maquis Daniel le 15 août 1990, où elle prononce trois brillants discours, dont le contenu sera rapporté en partie par le Journal du Centre du lendemain. Georges s'éteint en 1998 à Palau del Vidre (au sud d'Elne, Pyrénées Orientales). Elle décède le 11

décembre 2005, à Montbolo, près d'Amélie-les-bains (Pyrénées Orientales).

Texte ayant reçu l'approbation de Daniel Le Bournot lui-même, fils de Lise et Georges, par contacts avec lui en avril 2024 (année de ses 80 ans).

Chapitre 5 :

CINQ ENFANTS JUIFS CACHÉS À FORCY

Juillet 1942 à octobre 1944

L'histoire commence tout près de Paris, à Malakoff, en 1937. **Joséphine LABOLLE**, qui a été reconnue « Juste parmi les nations » par *Yad-vashem* en 2006, va travailler chez deux familles d'origine polonaise : les Jankelovics pour s'occuper de la petite Mireille qui vient de naître, et les Rubinsztein pour prendre soin de la petite Micheline, un peu plus âgée.

En juin 1940, c'est l'Exode !

Joséphine emmène madame Jankelovics et sa fille Mireille, ainsi que madame Rubinsztein et sa fille Micheline, à Forcy, chez une paysanne qu'elle connaît : Eugénie SOUDAN. Il faut dire aussi que la Nièvre est renommée pour accueillir des petits parisiens en nourrice. L'occupant allemand, au début, n'inspire pas trop la crainte et semble conciliant, aussi, la famille remonte en région parisienne. Le 14 mai 1941, le beau-frère des Jankelovics, Mejer Rubinsztein, père de Micheline, est arrêté, déporté et assassiné à Auschwitz à l'âge de 35 ans. Joséphine cache 11 juifs adultes à Malakoff, car le pire pour eux se pointe à l'horizon.

En effet, les 16 et 17 juillet 1942 c'est la rafle du Vel'd'Hiv !

Micheline RUBINSZTEIN témoigne (dans un écrit daté du 12 décembre 2006 pour soutenir l'inscription du nom d'Eugénie Soudan sur le mur des Justes au mémorial de la Shoah) : *« Le 16 juillet, à 4 h du matin, la cloche sonne à la grille de notre maison du Perreux. Ma mère se précipite à la fenêtre pour pousser les volets. « C'est ton père qui revient ! » me dit-elle. Mais elle retient son geste et regarde par la fente du volet. Elle voit 2 gendarmes, un homme en civil et une voiture. Elle me dit : « ne pleure pas, ne fais pas de bruit ». Ils tambourinent dans la porte, essaient de l'enfoncer et, fort heureusement, n'y parviennent pas. Je sens l'angoisse, la terreur de ma mère. Après un temps interminable ils partent. Ma mère est tétanisée, nous ne sortons pas de la journée. La nuit suivante, vers minuit, on appelle doucement sous la fenêtre... C'est ma tante Régine...qui vient de Malakoff voir ce qu'il en est pour nous. Nous nous sauvons avec une petite valise »*. A Malakoff, Joséphine Labolle propose de revenir dans la Nièvre.

Elle prend la responsabilité de voyager en train avec cinq enfants juifs. Jusqu'à la fin de la guerre, et malgré les risques encourus, Joséphine fait le lien durant plus de deux ans entre les enfants et leurs parents, effectuant à maintes reprises le trajet Paris-Forcly, malgré les bombardements.

Qui était **Eugénie SOUDAN** ? Née Corot le 26 mars 1885, agricultrice, elle se marie à 17 ans et aura 3 enfants : Marcelline, puis Alfred, et enfin Marie. Cette dernière travaillait encore avec sa mère en 1944, mais, Jean, le père, est décédé 10 ans auparavant, retrouvé pendu dans la grange.

C'était la plus grosse ferme de Forcly, la dernière située sur la route de Moussy, près des bois où se sont déroulés les combats.

Qui étaient les 5 enfants recueillis par Eugénie

Micheline Rubinsztein, 7ans à son arrivée

Mireille Jankelovics, 5 ans, cousine de la précédente

Bernard Cymerman, 12 ans, cousin des précédentes

Suzanne Cymerman, 14 ans, sœur du précédent

Eva Aszenfarb, 15 ans, tante des précédents

Mireille et Micheline sont scolarisés à l'école communale de Crux-la-Ville du 10 mai 1943 au 4 octobre 1944 sous le nom de JACQUES ; en revanche, Bernard Cymerman est porté sur le registre de scolarité sous son vrai nom, à partir du 22 février 1943.



Eugénie Soudan. Photo fournie par son petit-fils Jean François Petit

Eugénie héberge également, en même temps, d'autres enfants d'une famille Adam (non juive) réfugiée dans la Nièvre et venant de Meurthe-et-Moselle : André, Louise (14 ans à son arrivée), Odette (11 ans), Raymonde (8 ans), Mireille (6 ans), scolarisés à Crux entre le 17 juin 1941 et 1944. Le père Adam travaille comme charbonnier dans la forêt pour l'usine Lambiotte de Prémery.

Micheline reprend son récit : « *Ma mère m'a dit quand nous nous sommes quittées : « **Ne dis jamais et à personne que tu es juive** ». Malgré mes 7 ans, j'avais bien compris qu'il s'agissait de vie ou de mort, et je n'en n'ai jamais parlé pendant ces années passées dans la Nièvre. D'ailleurs, nous n'en parlions jamais, même entre nous. C'était un secret dangereux, profondément enfoui en chacun de nous* ». Quand on demandait à Eugénie Soudan si elle connaissait le danger à héberger des juifs, elle estimait que c'était un devoir de recueillir des enfants menacés. « *C'était une femme simple, forte, courageuse* » précise Micheline.

Eugénie sait-elle qu'elle héberge des enfants juifs ?

« *Evidemment je n'en sais rien* », répond Micheline, « *mais, même si elle ne le savait pas, elle pouvait s'en douter car elle avait rencontré nos mères en juin 1940, et celles-ci avaient un fort accent yiddish. Je pense que la Médaille des Justes devait lui être attribuée* ».



De gauche à droite : Mireille Jankelovics, Micheline Rubinsztein, Micheline Petit, Serge Bernard, Suzanne Cymerman, Ludovic Geoffroy, Eva Aszenfarb, et sur la roue, Bernard Cymerman. Photo provenant de Jean François Petit.

Comment se sont passées ces années à Forcy pour les enfants ?

Il y avait du travail pour faire tourner la ferme de 10 hectares, car « Mémé Soudan » était seule avec sa fille, les voisins donnant un coup de main. Micheline garde un bon souvenir de ces années : « *J'ai une grande admiration pour madame Soudan qui menait tout cela de front...Nous avons une vie saine et personne n'a jamais été*

malade. Nous n'étions pas maltraités...Nous menions la vie des petits paysans de cette époque. Chacun aidait en fonction de son âge. Les foins, les vendanges, avec les ouvriers agricoles embauchés pour l'occasion, le cochon qu'on tuait en octobre, étaient de grands moments. C'était une vie rude mais pas triste : je me souviens des bals du samedi soir, pour les jeunes, dans la grange. Nous avons découvert avec bonheur la nature, nous les enfants des villes, la liberté aussi, nous n'étions plus en permanence sous l'œil des adultes. Moi, fille unique, j'ai apprécié d'avoir des compagnons de jeux, toujours présents...

Nous formions une communauté sympathique avec les habitants de ce hameau, notamment Serge et Georges Bernard, Micheline Petit, Raymond Breloy, Jean Vernois, et Ludovic Geoffroy ; celui-ci était tombé amoureux d'Eva et réciproquement. « Ludo » était d'une tendresse et d'une gentillesse incomparables avec tout le monde ».



De gauche à droite : Eva tenant la petite Micheline, Marie Soudan fille d'Eugénie, la petite Mireille, Georges Bernard avec les lunettes noires, Jean Vernois avec le béret, Raymond Breloy et devant lui Bernard Cymerman, Raymonde Adam et devant elle Louise Adam, Ludovic Geoffroy, Lucienne Perret et devant elle Geneviève Viro. Derrière Lucienne : Serge Bernard, Gabrielle Barthélémy. Photo provenant du petit fils d'Eugénie, Jean-François Petit.

Raymond Brelois était boulanger à Crux (où il y eut ensuite la boulangerie Germain). Il est né le 06/06/1923 à St Révérien et est décédé à Nevers le 07/02/2013. Son père Moïse et sa mère Gabrielle Furet figurent sur le recensement de Crux de 1946. **Jean Vernois** (l'homme au béret), né en 1911, était ouvrier meunier au moulin d'Aron. Recensement de 1946.

Personne n'aurait pensé que ces enfants et jeunes adolescents étaient de religion juive. *« Evidemment, il ne fallait pas se faire remarquer, et comme tout le monde, nous allions à la messe tous les dimanches. Il fallait être comme tout le monde, c'est tout. Je me souviens de messes de minuit fabuleuses à Noël. Après la guerre j'ai connu des moments très difficiles : je ne savais plus si j'étais juive ou catholique, mais cela est une autre histoire. »* Cependant, *« rien n'a jamais été fait pour nous convertir, pas même le curé, un brave homme ».*

Arrive l'été 44, la tranquillité va laisser place à la terreur !

Le 21 juillet le Maquis Mariaux s'installe dans le bois près de Forcy. *« Je me souviens que, quand les jeunes du village, pour échapper au S.T.O. sont partis dans la forêt, plusieurs fois, Mémé Soudan nous a envoyé, ma tante Eva et moi, leur apporter des provisions. Le temps que le Maquis s'organise, je pense, et on sait que le Maquis fut très important dans cette région ».*

Mais le 12 août en fin de journée, *« Les Allemands en déroute sont repassés par Forcy. Ils étaient féroces et ont fait des ravages dans tout le village, sentant la défaite, ils saccageaient tout. Nous étions réfugiés dans les caves et avions très peur, mais là nous étions comme tout le monde ! »* Eugénie, dès le début des combats, quitte sa maison (la première du hameau en venant des bois où l'on se battait). Elle y laisse seulement un vieil homme, certainement Jean Vernois, susceptible de répondre aux questions des Allemands. Femmes et enfants se planquent dans les caves de Micheline Bernard, née Petit, qui a également témoigné : *« La maison d'Eugénie Soudan avait été pillée. Quand nous sommes sortis on n'entendait plus un cri d'oiseau. Toutes les bêtes avaient été abattues...Et cette odeur de brûlé tenace... »*

La fin de la guerre arrive quelques mois plus tard et Micheline Rubinsztein termine son récit : *« mon oncle Jacques vient nous chercher. Nous restons une année entière à Malakoff ; ma mère aura bien du mal à récupérer sa maison du Perreux ».*

Les propos (*en italique*) de Micheline Rubinsztein viennent d'une part de ce qu'elle a rédigé le 12 décembre 2006 pour le dossier de requête devant la Commission Yad Vashem, d'autre part d'un écrit daté du 6 janvier 2012 qu'elle a produit sur son père, et enfin de contacts téléphoniques datant de fin 2014/début 2015.

Que sont devenus les autres enfants ? Micheline nous a appris que les 2 Cyerman sont décédés dans leur adolescence. Eva s'est mariée, a eu une fille, et est décédée d'une grave maladie au début des années 2000. Mireille s'est mariée et a eu une fille. Ces renseignements datent de 2015. Micheline s'est mariée à 22 ans, est devenue madame Knoll, et a eu 2 enfants. Elle a exercé la profession d'assistante sociale.

Retraîtée, elle a acquis le diplôme universitaire d'études sur le judaïsme, et a beaucoup témoigné de la shoah dans les écoles.

Des démarches ont été entreprises pour faire reconnaître Eugénie Soudan « parmi les Justes » : un premier dossier a donc été adressé auprès de Yad Vashem à Jérusalem en 2006, mais n'a pas abouti. La requête a été relancée en 2016, en mairie de Crux, avec l'appui de Raymond Petrus, ancien président du Souvenir Français de la Nièvre, hélas décédé le 20 janvier 2017. Une plaque sur une stèle avait même été maquettée. Le dossier n'a pas été relancé.

Annexe 1 :

LES PREMIÈRES COMMÉMORATIONS DE LA BATAILLE des 12-16 Août

15 août 1945



Document original Archives du Maquis Mariaux

Un an après la bataille, la première journée de commémorations déroule un programme d'envergure. On peut d'ores et déjà remarquer que, dès cette première fois, Mariaux et Julien ont un programme différent dans le même créneau horaire le matin. Mais tout le monde est réuni l'après-midi à Crux-la-Ville.

A **SANCY**, la foule se presse pour la pose de la première pierre du monument, à 9 h 30, par les capitaines Henneguiet et Perrin, en présence des colonels Roche et Dufrenne, des capitaines Longhi et Bernard, de MM Gauthé président du CDL et Perriquet maire de St Franchy, et Lhospier directeur du Journal du Centre.

L'assemblée se dirige vers une clairière près du camp Julien pour un « salut aux couleurs ». Le capitaine Julien y prononce un discours. A quelques kilomètres, à L'Etoile des Badières, l'abbé Jean Morin, curé de St Saulge, donne l'absoute sur la tombe du lieutenant Rougeron tué le 12 août.



*Sancy 15/08/1945 Pose de la première pierre du monument "Julien". Le colonel Roche debout.
Photothèque ARORM/Musée de la Résistance en Morvan*



*Cérémonie à l'Etoile des Badières (St Franchy) avec l'Abbé Morin de St Saulge.
Photo fournie par Paul Cointe, ancien maire de Crux.*

Pendant ce temps, le Maquis Mariaux rend hommage à ses combattants au hameau de **FORCY** (le monument de La Colonne n'étant pas encore érigé). Le commandant Vessereau fait le récit des combats. Les honneurs sont rendus aux morts par une section du 94^{ème} régiment d'Infanterie, composée uniquement d'anciens « Mariaux » sous le commandement du lieutenant Aléon. La nombreuse assistance se rend ensuite sur le site du camp, et jusqu'à l'ancienne ferme de La Colonne.

L'après-midi se passe à **CRUX-LA-VILLE** et commence par un discours du colonel Roche qui célèbre le rapprochement opéré le 15 août 1944 entre les maquis de la Nièvre et ceux de Julien et Mariaux, et plaide pour « *tâcher de resserrer les liens entre les maquisards et de créer une amicale* ». Suit le discours du colonel Dufrenne, le tout devant un public estimé à près de 4000 personnes

15 août 1946

A **LA COLONNE** : Le Journal du Centre du lendemain rapporte qu'à 9 h 30 une messe fut célébrée par l'abbé Mulot, en plein air, dans une vaste clairière. Le curé de Crux retraça la vie « *obscur mais héroïque* » des maquisards.

Puis ce fut la remise des insignes du maquis Mariaux, par le capitaine Robert, à plus de 300 maquisards, en présence du colonel Paturot, du capitaine Roussillon, du docteur Laurent maire et conseiller général de St Saulge, de MM Dèbre chef de la section Mariaux de Prémery, et Langrand, chef de celle de La Charité.

A **SANCY** : Inauguration du monument Julien. Le Maquis Julien commence la journée à St Saulge le matin, avec, à 8h30, une messe pour les morts du maquis, suivie, à la mairie, de l'A.G. de l'association des anciens de Julien, et du dépôt de gerbes au monument aux morts. A 15h, à Sancy, le monument est inauguré sous la présidence de M. le préfet de la Nièvre, et des colonels Roche et Lamberti (ce dernier étant commandant de la subdivision de Nevers). Les fanfares de St Révérien et Corbigny ont prêté leur concours durant la cérémonie. A 16h, eut lieu une remise de décorations et de citations aux anciens du maquis, enchaînée par une visite du camp.

15 août 1948

A **LA COLONNE** Le docteur Laurent et Robert Gaudry notamment reçoivent la Légion d'Honneur et un certain nombre de maquisards sont décorés de la croix de guerre à titre posthume.

En 1949, la cérémonie du 15 août à Crux se tenait encore à 16 h. Par la suite, la cérémonie départementale des maquis de la Nièvre du 15 août à Crux s'est toujours tenue le matin à 10h30, précédée ou suivie, selon les années, de celle de Mariaux à La Colonne, avec la messe, tandis que Julien tient sa cérémonie à Sancy à 17 h. La cérémonie du Maquis Daniel a lieu tôt le matin du 15 août devant la stèle de l'étang de Vaux et devant celle de Vorroux.

15 août 1954

Pour les 10 ans des combats, le matin, Pierre Henneguier et Robert Gaudry se tiennent côte à côte devant le monument de la Colonne.

15 août 1964

Pour les 20 ans des combats en clôture des commémorations, un hélicoptère survole Sancy dans l'après-midi pour un parachutage en chute libre.

15 août 1994

Les commémorations du cinquantenaire de la bataille, ont été revêtues d'un lustre particulier. La commune de Crux avait installé des genêts décorés de pompons tricolores, en bord de route de part et d'autre du monument, les fenêtres et façades des maisons étaient ornées de guirlandes, ainsi que de rubans en papier bleu-blanc-rouge. Le comité des fêtes, le club de l'amitié, le club de foot, les pompiers, tous y avaient contribué. La cérémonie au monument de la Résistance s'est tenue en



présence du général De Tanouarn, du préfet de la Nièvre, du président du Conseil Général, de Mme Rignault députée, des présidents des associations d'anciens combattants, de la musique du régiment d'Infanterie de Dijon et du 7ième régiment d'Artillerie. Le colonel Longhi et Serge Pieuchot (professeur à St Louis, Ht-Rhin) ont prononcé les discours. L'après-midi, à La Colonne, une fête champêtre se tint avec lâcher de parachutistes, et avec les sonneurs du Débouché Nivernais

Annexe 2

LES LIEUX DE MÉMOIRE DU PÉRIMÈTRE DES COMBATS

MONUMENT DE LA RÉSISTANCE de CRUX-LA-VILLE

Et les noms qui y sont inscrits

Le 3 août 1947 le Conseil Municipal de Crux-la-Ville vote 20 000 francs (participation de la commune) pour l'édification du monument aux fusillés du 15 août 1944, somme qui sera versée à Monsieur Gauge, entrepreneur à Crux. En fait, le monument ne comporte pas que les noms des civils exécutés à cette date mais aussi ceux de toutes les victimes de la commune lors de la guerre de 1939-1945. La place sur laquelle il a été érigé se dénomme « place de la Résistance » depuis son inauguration le 15 août 2000. En juin 2024, sous l'impulsion de la municipalité de Crux, les lettres ont été regravées et repeintes en rouge par la marbrerie Caton de Prémery.



*Côté nord du monument.
Photo Michel Geoffroy 01/05/2024*

Côté nord du monument : A la mémoire des victimes de la guerre de 1939-1945

Maurice SELLIER : né à Crux le 13 décembre 1912, fils de Charles Sellier, char-ron, et de Marthe Bernard. Combattant au 13ème régiment d'infanterie. Tué au combat à Wassigny (Aisne), le 2 mai 1940. Déclaré « Mort pour la France ». Enterré au cimetière de Crux, concession n°671, toujours entretenue.

Emile FÈVRE : Mécanicien, né à Châtillon en Bazois le 15 février 1917, transcrit sur l'état civil de Crux sous le prénom d'Armand. Fils de Jean-Marie Fèvre et de Marie-Louise Courtier. Officier combattant dans l'unité du 10ème régiment d'Artillerie. Mort en captivité à Dortmund (Rhénanie du nord) le 17 novembre. 1940. Emile Fèvre est le frère d'Amandine, mariée à l'épicier Charles Pilavoine. En 1936, il était recensé à Crux chez son beau-frère. Déclaré « Mort pour la France ».

Louis-Lucien CHAUSSEMY : maçon, né à Arfeuille-Châtin (Creuse) le 23 novembre 1914, fils de Charles Chaussemy et de Marie-Louise Gomonet, originaires du village limitrophe de Mainsat, berceau de la famille Gauge-Thionnet arrivés à Crux dans les années 1880. Marié à Arfeuille-Châtin en 1938 avec Marthe Chirade. Combattant au 121ème régiment d'infanterie. Mort au stalag III A à Luckenwalde (Brandebourg, Allemagne) le 13 mars 1941. Déclaré « Mort pour la France ».

Le maquisard **Louis VERDEZ** : né le 20 février 1926 à Nevers. Fils de George Verdez, originaire Meaux (Seine et Marne) chef bûcheron chez Lambiotte, et de Madeleine Dumas originaire de Nevers, tous les trois recensés en 1936 à Menetrequil (commune de Crux). Georges est décédé à l'âge de 41 an, le 27 mars 1941 à Nevers. En tentant de rejoindre le Maquis Socrate, Louis, avec un autre jeune, Roger Jouvét, n'aurait pas été assez discret. Dénoncés par un milicien (document « la fin de la guerre » ARORM/Musée de la Résistance en Morvan), ils ont été « cueillis » et fusillés par les Allemands le 15 juin 1944 sur la route D177 à deux kilomètres d'Arleuf en direction de Bussy, hameau de la commune d'Anost. Une stèle commémorative, à leurs deux noms y a été érigée.

Côté sud du monument : A la mémoire des civils victimes de la barbarie nazie torturés et assassinés le 16 aout 1944 lors des combats de Crux-la-Ville des 12-14-15-16 aout 1944

Joseph BLASKA né à Bojna (Slovaquie) le 24 novembre 1901, fils de Michel Blaska et Julia Brandajska, affûteur à l'entreprise Gauge, habitant aux Petits Faux, commune de Crux, arrêté chez lui puis fusillé par les allemands le 16 août 1944 à la tombée de la nuit dans le pré d'Adrien Leblanc en haut du bourg (témoignage de l'abbé Jules Mulot curé de Crux à l'époque) Enterré au cimetière de Crux (concession n° 446, il n'y a plus de trace de son nom).



Côté sud du monument. Photo Michel Geoffroy 0105/2024

Louis RICARD, agriculteur né le 18 juillet 1885 à Bannegon (Cher), fils de Jean Ricard et Françoise Guillonnet, marié à Thérèse Preslaut le 8 décembre 1925 à Dun-sur-Auron (Cher), ouvrier agricole chez Cougnard, habitant aux Petits Faux, commune de Crux, arrêté chez lui le 16 août 1944, puis fusillé au même endroit que Joseph Blaska.

Son fils **Julien RICARD**, né à Ardenais (Cher) le 12 juillet 1926, « un peu simplet » dit l'abbé Mulot, a été abattu le même jour devant sa mère aux Petits Faux « parce qu'il a levé le bras porteur d'un tire-vache » ce qui a été interprété comme un geste menaçant qui mérite la mort,

toujours selon l'abbé Mulot. Enterré dans le cimetière de Crux avec son père, leur tombe, n° 448, a été abandonnée. Les actes de décès de Louis et Julien portent la mention « Mort pour la France ». (On ne sait pas pourquoi il n'en n'est pas de même pour Joseph Blaska, ni les 2 suivants Joseph Franiack et Simon Roy)

Joseph FRANIACK, né à Weglowka (Pologne) le 23 octobre 1894, domestique chez les Ricard, également arrêté avec eux le 16 août 1944, puis conduit au même endroit que Blaska et Ricard père pour y être fusillé. Sa tombe (n° 447) est toujours visible au cimetière, là où ont été enterrés notamment les maquisards, le long du mur à droite en entrant.

Simon ROY, cultivateur, né le 12 juillet 1882 aux Faux, fils d'Antoine Roy et Françoise Jouanin, ancien de « 14-18 », ramassé avec les précédents aux Faux et exécuté avec eux. Sa tombe (n° 42) est toujours visible dans le cimetière.

Avec ces civils, sur ce côté du monument, un maquisard : **André CHERMETTE**, FFI du Maquis Julien. Né le 22 janvier 1922 à Paris-XV^e, fils de Claudius, boulanger et de Marguerite Marie Honorine Broust. Célibataire et réfractaire au STO, domicilié à Villebousin commune de Ville du Bois (Seine-Oise, Essonne), il entra dans la Résistance le 1er août 1944 avec le pseudonyme de Villebousier. Ouvrier forestier, il était le chauffeur de l'entreprise Gauge à Crux, et demeurait au bourg. Le 15 août 1944, cinq hommes du maquis Julien tombèrent dans une embuscade à la ferme des "Maurouées", au sud-est de Crux, en se repliant après un combat avec l'ennemi. Quatre d'entre eux furent tués. André Chermette fut fait prisonnier. Le lendemain soir il fut torturé sur une table, outragé (ils ont pissé sur lui), puis jeté sur un tas de déchets et achevé d'une rafale de mitraillette (sources : « Le Maitron » ouvrage de référence historique de Jean Maitron, dictionnaire du mouvement ouvrier et social, et le récit de l'Abbé Mulot). Il obtint la mention « Mort pour la France ». Son nom figure, outre sur ce monument, mais aussi sur celui du maquis Julien, à Saint-Franchy et sur le monument aux morts de Longpont-sur-Orge (Essonne). Il n'est pas sur le registre du cimetière de Crux peut-être est-il enterré en Essonne. Par ailleurs, la Ville de Longpont sur Orge a honoré la mémoire d'André Chermette en lui attribuant le nom d'une rue.

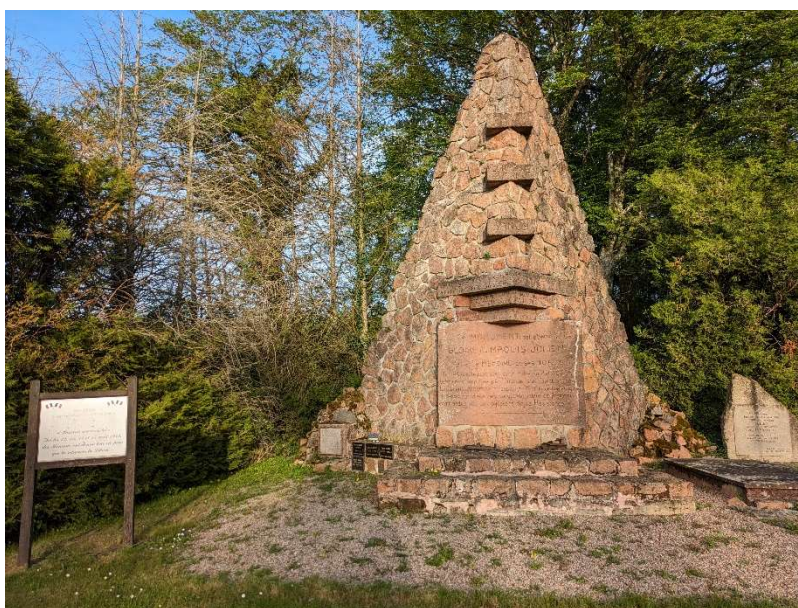
Les noms des maquisards des Maquis Mariaux et Julien tués aux combats de Crux des 12-16 août 1944 sont inscrits sur les monuments respectifs de ces maquis : à La Colonne, commune de Moussy pour Mariaux, et Sancy, commune de Saint Franchy, pour Julien.

MONUMENT ET STÈLES DU MAQUIS JULIEN

A **SANCY (commune de ST FRANCHY) : le monument en l'honneur du Maquis Julien** a été conçu par Roger Pillon, architecte des Beaux-Arts (Saint-Saulge), et édifié par Henri Gauge (qui a dessiné aussi les plans du monument de la Résistance à Crux), avec des pierres provenant de maisons du village de Sancy incendié. Sa première pierre a été posée le matin du 15 août 1946, en présence notamment du colonel Roche (voir chapitre précédent, Commémorations). Son inauguration se déroula l'année suivante à la même date, à 15 h 30, sous la présidence du préfet de la Nièvre, du colonel Roche, et du colonel Lamberti commandant la subdivision de Nevers.



*Le monument de Sancy à son inauguration en 1946.
Photothèque ARORM/Musée de la résistance en Morvan*



*Le monument de Sancy en 2024 avec, à droite, la tombe du capitaine Julien, et à gauche, les plaques mortuaires de quelques maquisards.
Photo Michel Geoffroy 14/04/2024*

Ce monument en éventail (on voit en allant derrière cette forme en V) est une œuvre d'art originale qui mériterait d'être classée aux Monuments Historiques. Son ingéniosité est d'avoir réservé, sur le bord, sur le devant en biseau, et dans des recoins, un hommage aux maquisards tombés, avec, gravés, leurs noms et leurs pseudonymes de combattants. L'inscription centrale dit : « *Ce MONUMENT est élevé à la GLOIRE du MAQUIS JULIEN et à la MEMOIRE de ses MORTS. Ici les 12 et 14 août 1944, cinq mille soldats de la Wehrmacht appuyés par l'artillerie et l'aviation se lancèrent vainement à l'assaut du maquis victorieusement défendu par deux cent cinquante patriotes français commandés par des officiers de la Résistance* ».

La tombe du capitaine Julien, qui a souhaité être enterré ici, est placée devant le monument sur la droite quand on est en face. Pour les 50 ans de la bataille, la commune de St Franchy a fait installer une pierre où il est inscrit : « *Au colonel Pierre Henneguier chef du Maquis Julien citoyen d'Honneur de St Franchy. La Commune meurtrie mais fière et reconnaissante. Arrêté municipal du 22 juillet 1994* ». Sur le côté gauche du monument ont été fixées 4 plaques mortuaires d'anciens maquisards décédés fin des années 1990/début des années 2000, qui ont souhaité que leurs cendres soient déposées en ce lieu.



Détail du monument de Sancy.
Photo Michel Geoffroy 14/04/2024



Stèle du camp Julien. Photo Michel Geoffroy 14/04/2024

A **SANCY** : Stèle du camp du Maquis Julien : elle se trouve à 500 mètres environ du monument en suivant le chemin qui va dans le bois. Elle a été installée à la suite de la guerre, par le canton de St Saulge. Il y est inscrit : « *AMICALE des ANCIENS MAQUISARDS du CANTON de ST SAULGE. A NOS MORTS 12 et 14 AOUT 1944* ».

Il existe aussi une **stèle du Maquis Julien** dans le **bourg de St REVERIEN**.



Celle-ci a été réalisée en 1999 (délibération du 10 mars pour une subvention de la commune). Il y est inscrit : « *En souvenir de l'engagement total de la population de Saint Révérien lors des combats du Maquis Julien 1944* »

Square Maquis Julien à St Révérien.
Photo Michel Geoffroy 10/04/2024

Dans le **square du Maquis Julien à ST SAULGE**, situé sur la route de Prémery, à l'angle de l'ancienne ligne du tacot, se dresse ce bloc où il est inscrit « *1940-1945. En hommage à la Résistance et aux maquisards qui avec l'appui de la population de Saint Saulge et de sa région se sont dressés contre l'occupant* ». Ce serait, selon Roland Sauvage, sur l'initiative de Jean Duprez, président de l'association du Maquis Daniel, au début des années 2010, que fut érigée cette stèle. Le président de l'association Julien précise que c'est une pierre du Morvan rapportée par l'entreprise Petitrenaud de Dirol.



Square du Maquis Julien à St Saulge.
Photo Michel Geoffroy 10/03/2024

Stèle du hameau des CHÊNES (commune de ST SAULGE) placée en l'honneur d'Adrien Beuton et René Bailly, du Maquis Julien, tués le 15 août en ce lieu. Lors du repli du maquis, un groupe stationne au hameau de Pouzy. (commune de St Saulge). Roland Sauvage, qui habitait ce hameau en 1944, raconte que les deux maquisards profitèrent de la proximité du bourg de St Saulge pour aller y voir leurs familles. Ils furent abattus par des soldats de la Wehrmacht.



La stèle a la forme d'une borne, apportée dans les années 1980/90 par le président de l'association du Maquis Julien ; elle a ensuite été façonnée à St Saulge.

Stèle des Chênes. Photo Michel Geoffroy 14/03/2024

MONUMENT ET STÈLES DU MAQUIS MARIAUX

LA COLONNE (commune de MOUSSY) : En hommage au maquis Mariaux a été édifié un monument avec un dessin en forme de M surmonté d'une croix. Cela était une volonté du propriétaire du terrain de la ferme, qui a émis le vœu également qu'y soit célébrée une messe chaque 15 août.

Le conseil municipal de Moussy a pris une délibération le 19 mai 1946 accordant une « *subvention de 2000 francs au comité d'exécution du monument du Maquis Mariaux, sis sur le territoire de la commune* ». Le monument a été érigé par l'amicale prémercycoise des anciens du Maquis Mariaux, et inauguré le 1er septembre 1946 à 15h 30. Quant à la réalisation, on n'a pu retrouver, encore à ce jour, le nom de l'entrepreneur ou de l'architecte.



Monument de La Colonne. Photo Michel Geoffroy 04/03/2024



Y sont inscrits les 30 morts de « Mariaux » entre le 19 juillet et le 1^{er} septembre 1944. On peut lire : « ICI DES MAQUISARDS SONT TOMBES FACE A L'ENNEMI POUR LA LIBERATION DE LA FRANCE LES 12 14 ET 15 AOUT 1944 ».

Classe de 3eme du collège de Cosne le 14/03/24. Photo Adeline Cortot professeure d'Histoire.

Stèle du camp Mariaux (commune de CRUX LA VILLE): elle est située à un petit kilomètre à l'ouest de La Goutte Du Charme. Elle est identique à celle du camp Julien y compris dans son inscription puisque érigée par le canton de St Saulge. Il y est inscrit, comme à Sancy : « *AMICALE des ANCIENS MAQUISARDS du CANTON de ST SAULGE. A NOS MORTS 12 et 14 AOUT 1944* ». A la seule différence qu'ici il y a une sorte de linteau rajouté précisant le maquis honoré est Mariaux à cette ancienne entrée du camp.

Avec le temps, la couleur tricolore de la cocarde et les inscriptions gravées en rouge ne se voyaient plus guère. Elles ont été restaurées par Viviane Geoffroy en octobre 2021, et, quelque temps avant, la commune de Crux a réalisé l'emmarchement de l'accès, avec l'entreprise Gauge.



Stèle du camp Mariaux
Photo Michel Geoffroy octobre 2021

Panneau du camp Mariaux

Sous l'impulsion de l'association des anciens du Maquis Mariaux, un panneau, financé par les communes de St Saulge et Crux La Ville a été placé en juin 2024, près de la stèle, pour signaler l'entrée du camp. Il est de la même dimension que celui du parachutage « Brème » situé près d'Oulon (voir page 67). Il a été supervisé par Francis Leblanc, premier adjoint de Crux, qui en a conçu le texte.



STÈLES DU MAQUIS DANIEL



Stèle de l'étang de Vaux. Photo Michel Geoffroy 10/04/2024

L'une se trouve sur la **digue de l'étang de Vaux (commune de LA COLLAN-CELLE)**. Il y est inscrit : « *150 résistants du Maquis Daniel groupés dans les bois de Vaux prirent les armes contre l'occupant nazi. Passant, souviens-toi* ».

L'autre est située à **VORROUX (commune de Crux La Ville)**. Il y est inscrit : « *Ici était le Maquis Daniel Vorroux Août 1944* »,

Ces deux stèles ont été fabriquées par les établissements funéraires Piroux de Prémery et inaugurées par Lise Le Bournot le 15 août 1990



Stèle de Vorroux. Photo Michel Geoffroy 10/04/2024

STÈLE COMMUNE AU MAQUIS CAMILLE ET JULIEN

STÈLE DU MERLE (commune de CRUX-LA-VILLE)

En hommage aux maquisards tués le 15 juin 1944, une stèle fut d'abord construite à l'emplacement du massacre, à l'initiative d'habitants du hameau tout proche des Maisons-du-Bois. Son origine remonte à une demande écrite à la mairie le 16 août 1946 par Edmond Gay, des Maisons du Bois, voisin des lieux du massacre.

En juin 1946, une cérémonie commémorative avait eu lieu le dimanche 16 : le Journal du Centre l'annonçait ainsi : « A 11 h 30 messe pour les glorieux morts. Après la messe, absoute, puis visite des tombes au cimetière, prière d'apporter des fleurs pour fleurir les tombes ».

En 1947, la stèle est érigée puisqu'il y eut, le dimanche 15 juin à 10h30, un dépôt de fleurs, suivi d'une messe à l'église de Crux.



Stèle de l'étang du Merle. Photo Michel Geoffroy 14/04/2024

Malheureusement la stèle fut réalisée avec un seul sac de ciment, matériau rare à cette époque des « tickets », par Edmond Gay et le maçon Doignon. Les gels et intempéries ont contribué à rendre l'édicule proche de la ruine

Le 12 juin 1977, un « comité d'érection du monument de l'étang du Merle » adresse un courrier à Paul Cointe, maire de Crux-la-Ville, pour une remise en état de ce lieu de mémoire.

Ce comité était composé de : Adolphe Baum pour l'association départementale des déportés internés résistants et patriotes, Georges Colas pour le



Agrandissement de la photo de la stèle

Maquis Julien, Jacques Diodore pour les FFI, Pierre Gauthé pour l'association Nièvre des anciens Combattants de la Résistance.

Paul Cointe suggère de poser un bloc de granit du Morvan. C'est un monolithe de granit issu de la carrière d'un résistant déporté à Rawa-Ruska, Georges Costan, qui est transporté gratuitement depuis St Germain-de-Modéon, par l'entreprise Charles Gauge (fils d'Henri), et installé à la place de la stèle.

Le monument a été inauguré le 10 juin 1979, lors de la cérémonie annuelle qui se tient un dimanche à une date proche du 15 juin. Les inscriptions gravées ont été redorées en juin 2022 par la même artiste peintre qui a repris celles de la stèle Mariaux.

UNE ŒUVRE D'ART DANS L'ÉGLISE DE CRUX

LA FAÏENCE NOTRE DAME DE LA GOUTTE DU CHARME

Tous les ans le 15 août est célébrée une messe à la Colonne, entre Crux et Moussy, depuis 1945. Cela tient notamment au fait que des paroissiens, lors des combats des 12-16 août 1944, ont fortement invoqué la Vierge Marie le 15 août, jour de la Sainte Marie. Des habitants de Crux ont considéré que si le village n'a pas fini en Oradour-sur Glane, comme cela se murmurait, c'est grâce à l'intercession de la Vierge. En remerciement, a été placée dans l'église de Crux une faïence « Notre Dame de la Goutte du Charme », du nom de l'un des lieux des combats.



Notre Dame de La Goutte Du Charme. Photo Michel Geoffroy 09/11/2020

Cette œuvre d'art a été offerte par Madame Germaine Gaudry (décédée le 08/09/1997 à l'âge de 84 ans) épouse de Robert Gaudry (décédé le 15/04/2002 à l'âge de 94 ans). Cette information vient d'Albert Graillot, ex-président des anciens du Maquis Mariaux. Car c'est bien de ce maquis qu'il s'agit, qui était en première ligne entre la Goutte du Charme et la Colonne lors des combats des 12/15 août 1944.

La faïence a été présentée pour la première fois à l'abbé Mulot à l'issue de la messe du 15 août 1954 à la Colonne, lors des cérémonies des 10 ans de la bataille.

En mai 2017, l'assistant scientifique du musée de la Faïence et des Beaux-Arts de Nevers, venu dans l'église de Crux, a donné ces précisions :« Cette faïence – logiquement produite entre 1946 et le tout début des années 1950 – est sans conteste un Ex-Voto, une offrande en remerciement d'une grâce obtenue. Elle est en lien direct avec les événements d'août 1944 qui opposèrent la Résistance nivernaise aux forces allemandes. Je suis en mesure de vous indiquer que le décor peint est l'œuvre de Suzanne Lucet (peintre en faïence) et que la pièce est issue des ateliers de Camille Bernard, faïencier à Nevers. » Cependant le faïencier Gérard Montagnon émet une petite réserve sur qui, dans le couple Suzanne/Camille, est le réalisateur de cette œuvre, et

il penche plutôt pour Camille par ses coups de pinceau (le couple a travaillé dans l'atelier du père de Gérard Montagnon).

Une information concordante a été fournie par Pierre-Jean Marteau, fils de maquisard de Mariaux : Camille Bernard avait un frère, René, garagiste à Prémery pendant l'Occupation allemande. Ce fut l'un des premiers maquisards du Maquis de Prémery d'abord, puis du Maquis Mariaux dont il gérait le parc automobile.

Cette proximité familiale explique le choix de Madame Gaudry pour la réalisation de cet « ex-voto » offert à l'église de Crux-la-Ville.

Cette œuvre d'art est plutôt méconnue et mérite une meilleure reconnaissance. Elle devrait être inscrite « monument historique » comme l'est, dans la même église, le mémorial réalisé en l'honneur des soldats de la guerre de 1914-1918. D'ailleurs le conseil municipal de Crux-la-Ville a délibéré le 22 mai 2024 pour demander cette protection « monument historique ». Elle pourrait aussi bien être honorée lors de commémorations au même titre que les stèles et monuments en l'honneur des combattants d'août 1944.

Par ailleurs, des tombes de morts de la guerre 1939 1945 (et de celle de 1914-1918) ont été restaurées par la municipalité en juin 2024 avec l'aide logistique et financière du Souvenir Français.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages consultés

- Jean-Claude MARTINET : *Histoire de l'Occupation et de la Résistance dans la Nièvre*, 1978, réédité Editions Universitaires de Dijon.
- Jean MAITRON (originaire de Sardy-les-Epiry) : *Dictionnaire du mouvement ouvrier et social*, 1964, réédité et mis à jour ; le tome 5 couvre la période de 1940 à mai 1968. Editions de l'Atelier.
- MINISTRE DE LA DÉFENSE ETAT MAJOR DE L'ARMÉE DE TERRE SERVICE HISTORIQUE : *Historique des unités combattantes de la résistance 1940 1944 NIÈVRE* par le Général de la BARRE de NANTEUIL Château de Vincennes 1976 Dans ce volume tous les maquis et groupes de combat sont passés en revue avec des tableaux statistiques et le déroulé de leurs principales actions.
- Georges PERRIN : *1500 jours de répression nazie dans la Nièvre* Comité d'Histoire de la seconde guerre mondiale, 1955 (statistiques arrestations, déportations, fusillés) (document aux Archives Départementales de la Nièvre).
- Henri PICARD : *Ceux de la Résistance Bourgogne Nivernais Morvan*, 1947, Editions Chassaing Nevers.
- Hubert CLOIX : *La bataille de Crux La Ville*, documents dactylographiés 25 pages 1974 réédité en 2007.
- Pierre DUCROC : *Maquis Mariaux*, 1985, Editions Nivernais-Morvan
- Pierre HENNEGUIER (Colonel Julien) : *Présent pour eux*, 1945, et *Le soufflet de forge*, 1958, Editions de la pensée moderne, Clamecy.
- Lise et Georges LE BOURNOT : livret du Maquis Daniel, 1999, édition à compte d'auteur
- Marcel VIGREUX : *Les villages martyrs de Bourgogne 1944*, ARORM /Musée de la Résistance en Morvan 1994.
- Christophe DENIAUX : Mémoire de maîtrise d'Histoire contemporaine, soutenu en septembre 1994 à Dijon, sous la direction de Marcel Vigreux : *Quelques villages martyrs de la Nièvre 1944* (aux Archives Départementales)
- Jean-Yves DEBROUSSE et Pierre DUCROC : *Nous avons vingt ans, témoignages*, 1989, édition CRDP Dijon/ CDDP Nevers. Dans ce livre se trouve le récit de l'abbé Mulot.
- Maurice VALTAT : *Les juifs dans la Nièvre, une communauté dans la tourmente, 1939-1945*, Conseil Général de la Nièvre/ Association nivernaise des amis des Archives, 2010.
- Annette WIEVORKA : *L'ère du témoin*, 2002, édit Fayard, étude du rôle du témoin et de l'évolution du témoignage depuis la dernière guerre ; comment l'Histoire peut prétendre atteindre une vérité même provisoire.

REMERCIEMENTS

Archives Départementales et Archives Diocésaines

Mairies de Crux-la-Ville, Moussy, St Révérien

Musée de la Résistance en Morvan : sa directrice Aurore Callewaert

Eric Segonne délégué départemental des familles de l'Ordre de la Libération

Jean-Louis Balleret président de la Camosine

Michel Pillon généalogiste de l'ancien canton de St Saulge

Pour le chapitre 1 : Annie et Daniel Gay, Hervé Drouin, Anne-Françoise Theuriot

Pour le chapitre 2 : Benoit et Pascale Cointe, Paul et Marguerite Cointe, Hélène et Jean-Marie Gatignol, Jacqueline Gauge, Germaine Duméry, Robert Laboureau, Bernard Leblanc, Germaine Picq et ses filles Marie-Noëlle et Claudine, Pierre Bacconnet, Charles Beuchard, Janine Joly, Vincent Galin, Francis Leblanc, Jacques Souléma et son demi-frère Jean-Pierre Harris, Georgette Mariani,...

Pour le chapitre 3 : Pierre-Jean Marteau (président Féd. Anciens du Maquis Mariaux), Daniel Colas (président Anciens Maquis Julien). Albert Graillot ancien président du Maquis Mariaux, Jean Duprez (ancien président Maquis Daniel) Ludovic et Bernadette Geoffroy, Raymond et Mauricette Geoffroy.

Pour le chapitre 4 : Daniel Le Bournot (fils des fondateurs du Maquis Daniel).

Pour le chapitre 5 : Micheline Bernard, Micheline Knoll, Jean-François Petit

Relecture, corrections : Viviane Geoffroy, mon épouse

Mise en page : Viviane Geoffroy et Samantha Doulbeau

1ere de Couverture : Guillaume Geoffroy (Le dessin se réfère à la carte postale de la page 39 représente une des scènes décrites en page 40).

4eme de couverture : dessin de Guillaume Geoffroy

CRUX-LA-VILLE





Crux La Ville sur sa colline. Photo Adrien Gimenez 07/05/2024



Michel Geoffroy à Forcy.
Photo Viviane Geoffroy

L'auteur

Michel Geoffroy est natif de Crux-la-Ville. Diplômé de l'EHESS en Ethnologie, sa carrière professionnelle s'est déroulée dans les ministères de l'Équipement (à Paris), de l'Environnement (à Toulouse) et de la Culture (à Montpellier). Sa passion pour le Patrimoine de la Nièvre lui a fait accumuler une importante documentation d'où il est sorti des articles et quelques contributions notamment pour des ouvrages de la Camosine.

Mai 2024